

CHOIX LITTERAIRE.

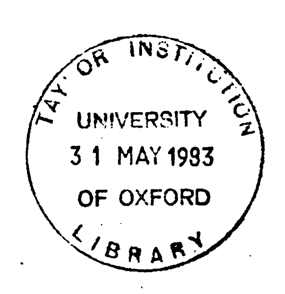
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME CINQUIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVI.
AVEC PERMISSION.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS SUR LE CHOIX DES AMIS,

Suivant ces paroles de l'Ecclésiastique, CHAP. VI. *Ab amicis tuis attende.* *



POur quelle raison, Messieurs, l'Auteur de l'Ecclésiastique nous avertit-il expressément de nous garder de nos amis? Pourquoi ne nous aprend-il pas plutôt, par quel moyen nous pouvons prévenir les mauvais desseins de nos ennemis, & repousser leurs atta-

* Le Pére *Porée* est l'Auteur de ce Discours. Nous sommes redevables de la traduction à Mr. G*** de Neufchâtel, à qui nous devions déja celle du Discours sur les *Romans* du même Auteur.

attaques? Aprenez la raiſon de ce conſeil dicté par la ſageſſe même. Il ne nous ordonne pas de nous garder d'un ennemi, parce qu'il dit que nous devons le fuir, parce que nous le fuyons naturellement, parce qu'enfin il eſt d'autant moins à redouter que nous le croyons plus redoutable. Mais il veut que nous nous gardions d'un ami, pourquoi? Parce que la nature nous porte vers lui, que nous l'aprochons ſans défiance, & qu'il y a d'autant plus de danger à le faire, que nous croyons pouvoir le faire ſans danger.

Faut-il donc ſe défier également de l'un & de l'autre? & ne vaudroit-il pas mieux, ſelon le mot du premier Empereur Romain, *être une fois la victime de ſes amis, que d'être toûjours avec eux dans la défiance*? Oui, il faut ſe défier de l'un & de l'autre, mais avec diſtinction de temps & de maniére. Défiez vous de vos ennemis lorſque vous en avez, & de vos amis lorſque vous voulez en avoir, afin que dans la ſuite vous puiſſiez être avec eux ſans défiance. Choiſiſſez des amis que vous déſiriez de garder toujours, & dont vous ne ſoyez jamais obligés de vous garder vous-mêmes.

C'eſt de ces précautions dans le choix des

amis

amis que j'ai deſſein de vous parler aujourd'hui, Jeunes gens, & le ſujet eſt d'autant plus important, que vous êtes dans cet âge où l'on a autant d'ardeur à chercher des amis, que de facilités à s'en procurer. Car quoique l'amitié ſoit de tous les tems & de tous les âges, c'eſt cependant parmi vous qu'elle ſe fait le plus grand nombre de diſciples; elle ſe forme dans l'enfance, mais comme elle a alors la foibleſſe de l'âge tendre, & qu'elle ne ſe nourrit que de miel & de douceurs, la moindre amertume ſuffit pour l'étouffer preſque au moment de ſa naiſſance. Elle a plus de conſiſtance dans le moyen age, mais c'eſt la néceſſité plutôt que la bienveillance, l'utilité plutôt que l'inclination qui en reſſerre les nœuds. Elle ſubſiſte encore dans la vieilleſſe; cet âge où toutes les paſſions ſuivent le déclin des forces du corps, cultive encore l'amitié par beſoin, comme un arbre qui courbé par les années ſe repoſe peſamment ſur ſes ſoutiens. Cependant la ſêve de l'amitié ſe deſſéche en même tems que celle des eſprits, & ſi elle s'épure alors & s'annoblit, elle devient auſſi fade & languiſſante. Mais comme elle n'offre que plaiſirs aux jeunes gens, auſſi la recherchent-ils avec

plus d'ardeur que tous les autres âges de la vie.

Il arrive, par un destin qui n'est point inévitable, mais que l'on n'évite jamais assez, que plus on a de panchant à l'amitié, moins on est attentif sur le choix de ses amis. D'où il arrive aussi que la conformité des esprits & des gouts, qui peut être si avantageuse entre des égaux, devient souvent funeste par nôtre imprudence.

C'est pour cela, que je n'ai pas cru pouvoir rien faire de plus convenable à vôtre âge, que de vous entretenir, au commencement de ces exercices littéraires, sur le choix qu'il faut faire de ses amis, & de vous montrer que dans la jeunesse rien n'est plus aisé que de se méprendre dans ce choix; premier Point; & que rien n'est en même tems plus dangereux que cette méprise; second Point. Je tâcherai de mettre ces deux vérités dans un si grand jour, qu'il vous sera aisé de comprendre, quelles précautions exige le choix des amis, & combien il est nécessaire de les prendre. Nous n'employerons ici ni les subtilités du Philosophe, ni le ton emphatique de l'Orateur, mais le langage qui répondra le mieux à notre but & à vôtre utilité.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

Que le choix des amis ait de grandes difficultés, & qu'il ſoit l'effet du bonheur autant que celui de la prudence, c'eſt ce que prétendent la plupart des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiére. La raiſon qu'ils en aportent eſt, que parmi cette multitude infinie d'hommes qui ſont nés pour la ſociété, il n'en eſt qu'un petit nombre qui ſoient propres à l'amitié. Je ne prétens pas m'élever contre ce ſentiment; car, ſoit défaut de nature ou d'éducation, il eſt en effet quantité de gens qui ſont ou peu dignes d'être aimés, ou peu ſuſceptibles d'aimer. Mais comme il ne s'agit pas ici de trouver un ami accompli en tout point, mais ſeulement d'éloigner tout homme d'un commerce dangereux, j'oſe dire que la mépriſe dans le choix vient moins de malheur que d'imprudence. Or ce défaut eſt aſſez ordinaire à votre âge, ſoit que de jeunes libertins aiment à vous ſéduire, ſoit qu'ils vous ſéduiſent en vous aimant, ſoit que vous aimiez vous-mêmes à être ſéduits.

Oui, Meſſieurs, ils ſe plaiſent à vous ſéduire. Car ne penſez pas que ce ne ſoit jamais

qu'à leurs pareils que s'attachent de jeunes gens corrompus ; ſouvent au contraire ils recherchent avec ardeur le commerce de ceux en qui régne la droiture de l'eſprit & la ſimplicité des mœurs. Semblables aux milans & aux vautours, qui ne s'abattent pas toujours ſur des cadavres infects & puans, mais qui volent auſſi légérement autour des douces colombes, ou qui ſe balancent au milieu des airs, & tout en ſe jouant de leurs ailes, ſurprennent les oiſeaux ſans défenſe, fondent ſur eux d'un vol rapide, & étouffent dans leurs ſerres leur innocente vie ; tels les libertins dont nous parlons, ſe ſéparent quelquefois de la troupe infame de leurs compagnons de débauche, pour s'attacher à ceux qui ont des mœurs douces & innocentes. On diroit que laſſés de leur vie déréglée, ils veulent enfin embraſſer le parti de la ſageſſe ; mais ils ont bien d'autres penſées, ils forment bien d'autres projets. Ils cherchent à couvrir leur honte de la gloire de ceux dont ils ont acquis l'amitié. Quelquefois même ils ne rougiſſent pas de paroitre vertueux pour corrompre enſuite plus aiſément ceux qu'ils ſe ſont attachés. Ils vous trompent, jeunes gens, & cela d'autant plus ſurement qu'ils trompent en aimant ; nou-
vel

vel apas de séduction auquel il est difficile de résister.

En effet, comme nous croyons volontiers dignes de louange ceux de qui nous en recevons, de même nous trouvons sans peine dignes d'amitié, ceux que nous comptons qui nous aiment. C'est un tour de l'amour propre; il ne nous permet pas d'aprofondir le caractére de gens qui nous flattent, de peur d'être obligés de haïr ceux dont nous croyons être aimés.

Ajoutez encore que plusieurs jeunes gens, de ceux même qui ne sont pas corrompus, ont un caractére qui les porte à aimer autant à être séduits, que les autres se plaisent à séduire. N'osant pas d'eux-mêmes se jetter dans le précipice, ils désirent que d'autres les y entrainent. Reprochez-leur après cela leurs désordres, ils vous diront qu'on les a entrainés, que c'étoit un ami qui les sollicitoit, qu'ils ne savoient pas où l'on vouloit les mener, qu'ils ont résisté longtems, & qu'après tout il y a dans leur conduite moins de crime que d'erreur. N'est-ce pas là le cas du plus grand nombre de ceux qui m'écoutent? Leur choix aveugle & téméraire en fait d'amis n'autorise-t-il pas à penser, que s'ils ne chérissoient pas l'erreur qui

qui leur ſert d'excuſe, ils n'ont pas du moins voulu la prévenir ?

Car au milieu de cette multitude de jeunes gens qui s'offrent à vous dans les maiſons ou dans les jeux publics, & qui ne ſont pas toujours des modéles de ſageſſe, quelles précautions prenez-vous dans le choix de ceux dont vous voulez vous faire des amis ? S'en préſente-t-il quelqu'un dont vous ignorez encore le nom, dont vous connoiſſez à peine le viſage, & nullement le caractére ? vous l'aimez au premier abord, ſans pouvoir diſcerner ce qu'il y a en lui qui mérite vôtre affection. Sur un ſimple panchant, vous vous aprochez, vous liez entretien avec lui ; civilités de part & d'autre, offres de ſervice, témoignages d'amitié, rien n'eſt oublié. On ſe quitte cependant, & bientôt on ſe retrouve. Il n'en faut pas davantage, vous faites un ami de celui qui eſt à peine votre compagnon. Eh ! Meſſieurs, ignorez-vous donc que la premiére loi en matiére de liaiſons, eſt de ne point admettre au hazard ceux que le hazard nous préſente, & de ne point ſuivre dans nos affections les ſeules impreſſions de la nature ? Car ces ſentimens naturels de bienveillance que nous éprouvons en faveur

faveur de gens que nous ne connoissons point, & dont nous ne sommes point connus, ces sentimens sont aveugles pour la plupart, & sujets à tromper ceux qui n'écoutent qu'eux. Si d'un côté une certaine antipathie nous éloigne souvent de ceux en qui régnent la candeur, la fidélité, la probité, & toutes les autres vertus: de l'autre, nous nous trouvons portés par une simple impulsion de la nature vers ceux qui, excepté quelques agrémens frivoles, n'ont rien de véritablement estimable; que dis-je? ils nous attachent à gens qui, s'ils se montroient tels qu'ils sont, paroitroient remplis de défauts plus que suffisans pour que nous les bannissions éternellement de notre commerce. Ecoutons la nature, mais que la raison en régle les mouvemens. Que l'une nous excite, que l'autre nous conduise. En un mot que la nature apelle l'amitié, & que la raison l'établisse.

Je vous vois lié d'amitié, depuis quelques jours seulement, avec l'un de vos semblables; vous le fréquentez aussi souvent qu'il est possible; sans lui point de plaisir véritable. Je vous demande, comment a pû se former une liaison si prompte & cependant si intime? Nous fai-

faiſons, dites-vous, l'un & l'autre les mêmes études. Puiſſant motif à une amitié réciproque ! Mais de quelle nature ſont-elles ces études ? Très honnêtes. Je le crois. Nous aimons l'un & l'autre à nous entretenir agréablement avec nos camarades. Fort bien. Il goute la lecture des livres écrits avec élégance, & j'y trouve le même plaiſir. Très bien. Mais vos autre gouts ſont-ils les mêmes ? Nous n'en avons rien dit encore. Vous n'en avez rien dit ? Et vous vous êtes livré à lui ſans réſerve ! Que ſera-ce, s'il cache dans ſon cœur la ſemence de tous les vices ? Que ſera-ce s'il couve un feu mortel ſous des cendres trompeuſes ? Que ſera-ce s'il eſt deſtitué de tout ſentiment de Religion & de vertu ? Que ſera-ce ſi ſes diſcours en flattant l'oreille offenſent la pudeur, & ſi les livres qu'il lit ne ſont pas moins pernicieux par des maximes de galanterie, que recommandables par l'élégance du ſtile ? Ne falloit-il pas l'éprouver ſur tous ces articles, avant que de lier avec lui un commerce ſi intime ? C'eſt donc ici une ſeconde loi de l'Amitié, de ne point ſe laiſſer prendre, ſans examen, à quelque reſſemblance de gouts ou de panchans honnêtes, puiſqu'ils peuvent ſubſiſter

avec

avec d'autres qui ne le ſont pas.

Il importe encore extrémement de ſe précautionner contre l'impreſſion que font quelquefois de ſimples dons naturels, ou certains agrémens extérieurs dans le maintien, l'habillement & la parure ; agrémens, qui préſentés avec art ſont quelquefois capables de ſéduire. Oui, Meſſieurs, les graces de la perſonne, la beauté, l'éclat, la propreté dans les habits, tout cela, en éblouïſſant les yeux pénétre aiſément jusqu'au cœur ; ſur-tout ſi avec de tels dehors on eſt d'un eſprit enjoué, & d'un caractére inſinuant, mille ſentimens ſecrets de bienveillance naiſſent bientôt de l'admiration. Preſtiges dangereux ! Ces agrémens du corps & de l'eſprit n'annoncent pas toujours des mœurs pures & innocentes. Il arrive ſouvent que ſans une vigilance & des ſoins continuels, la jeuneſſe ternit par pluſieurs défauts l'éclat des dons heureux qu'elle a reçus de la nature. L'orgueil enfle le cœur de ces jeunes gens, ils n'aiment guéres qu'eux, ou bien ils ne ſongent qu'à plaire aux autres ; en un mot, ces talens précieux, qui devoient être les ornemens de leur vertu, deviennent la ſource d'un grand nombre de vices. Je n'héſite donc point à le dire : plus

la

la nature a paré quelqu'un de dehors aimables, plus on doit être circonſpect dans la recherche de ſon amitié.

Mais quoi ! la politeſſe & la douceur ne méritent-elles aucun égard ? Elles en méritent ſans doute. Comment, en effet, lier avec un homme ruſtre & brutal, d'un caractére dur & ſauvage, d'une humeur ſombre & chagrine, comment lier avec un tel homme un commerce d'amitié? Ayez donc égard à des mœurs douces & polies; mais que cette aiſance dans les maniéres ſe trouve jointe à l'innocence des mœurs, que ces graces dans la perſonne ſoient embellies par la pudeur, que cet enjouement dans l'eſprit ſoit relevé par la modeſtie. Trouvez un jeune homme revêtu de ces qualités, & je vous dirai, faites-en vôtre ami. Mais encore un coup, n'admettez perſonne dans vôtre amitié, ſans avoir étudié avec ſoin ſes mœurs & ſon caractére. Cette ſeule maxime en fait d'amitié renferme, ſelon moi, toutes les autres.

Mais que cette attention, que cette étude des mœurs eſt pénible & fâcheuſe à celui qui aime, ou qui ſe ſent porté à aimer ! Qu'il eſt dur, lorſqu'une perſonne réuſſit à nous plaire par

par son esprit & ses qualités naturelles, de ne pouvoir aussi-tôt embrasser son amitié, d'être obligé de reprimer les mouvemens qui nous entrainent vers elle, de marcher, pour ainsi dire, à pas tremblans, & d'éplucher scrupuleusement une conduite qui nous forcera peut-être de haïr celui que nous aimons & que nous voudrions aimer toujours! Je l'avoue, Messieurs, cela est dur, cela est cruel, mais cela est utile, nécessaire; si vous le négligez, vous risquez de faire un mauvais choix. Lorsque vous vous mettez en route, portant une somme d'argent considérable, n'êtes-vous pas circonspect dans le choix de vos compagnons de voyage? Eh quoi! vous n'aurez plus la même prudence, lorsque vous serez chargé d'un trésor mille fois plus precieux! Il peut, dites-vous, dans le premier cas, résulter un grand mal d'un choix inconsidéré; mais n'en résultera-t-il aucun d'une liaison faite au hazard & sans connoissance? Allons plus avant, & disons, qu'autant il est difficile de faire un bon choix, autant il est dangereux d'en faire un mauvais; c'est le sujet de mon second Point.

SECONDE PARTIE.

Lorſque j'ai dit qu'il étoit dangereux de ſe tromper dans le choix des amis, ne penſez pas, Meſſieurs, que j'aye entendu parler de ces décadences de fortune, & des autres malheurs de ce genre, qui ſont des ſuites aſſez ordinaires des mauvais commerces. Ce n'eſt point à vôtre âge que l'on a à craindre de pareils revers; d'ailleurs, il ne conviendroit pas de propoſer des motifs de cette nature à des Chrêtiens qui doivent mépriſer ce qui paſſe, s'attacher à ce qui ſubſiſte éternellement. Je parle uniquement du grand intérêt de vôtre ſalut, & je vous déclare que vous riſquez tout, ſi vous vous liez d'amitié avec un jeune homme dont les mœurs & les ſentimens ſont dépravés. Pourquoi cela? Parce qu'il vous inſpirera ſes propres paſſions, & qu'il vous empêchera d'en changer jamais.

Choiſiſſons un jeune homme de bonnes mœurs; je le prens d'entre vous, Meſſieurs; il a vécu juſqu'ici dans la ſageſſe, la ſobrieté & la chaſteté; & il s'eſt promis de ſuivre toûjours le même plan de conduite; mais il veut ſe faire des amis; il cherche quelqu'un à qui il puiſſe faire

faire part de ses inclinations, de ses plaisirs, de ses chagrins. Qu'un jeune homme se présente, bien-fait, civil, agréable, mais sans religion & sans mœurs. Qu'il y ait entre ces nouveaux amis une union si étroite qu'elle devienne nécessaire à tous les deux. Assurément l'amitié ne les a pas trouvés égaux; il faut donc qu'elle les rende tels, suivant le Proverbe, *l'égalité fait des amis, ou l'amitié fait des égaux*; ce qui est encore plus vrai de la conformité des mœurs que de l'égalité des conditions. Lequel des deux, à vôtre avis, réglera la volonté & les actions de l'autre? L'ami vertueux corrigera-t-il l'ami corrompu? Croyez-le, Messieurs, si vous pensez qu'un bon raisin & d'une belle aparence, puisse remettre dans son premier état un raisin qui a perdu son suc & sa couleur. Ce sera donc l'ami vicieux qui gâtera l'ami innocent; non point tout d'un coup, à la vérité; il aura soin d'abord de cacher ce qu'il est, & ce qu'il médite; car se découvrir seroit se mettre hors d'état de nuire. Il commencera par voiler son caractére; il ne fera rien qui puisse blesser des yeux timides; il ne dira rien qui puisse offenser des oreilles chastes; son front même, dans l'occasion, se couvrira des

signes de la modestie & de la pudeur. Par de semblables amorces, il cherchera à gagner son cœur; il le séparera quelquefois de ses camarades, & l'attirera dans de secrets entretiens. Rien de plus utile que ces entretiens particuliers avec un jeune homme vertueux; mais aussi rien de plus pernicieux avec un jeune homme corrompu. C'est-là que sans rougir, ou avec une pudeur effrontée, l'on découvre toutes les passions de son ame, ses pensées, ses désirs, ses crimes. C'est là qu'on respire mutuellement un souffle empoisonné. C'est là enfin que tout ce qui reste de pudeur, de Religion & d'innocence, est attaqué par les artifices de l'un, & se perd par l'imprudence de l'autre.

Dès-lors avec quelle promptitude, avec quelle facilité le jeune homme vertueux n'apprendra-t-il pas à commettre le crime! Que de paroles empoisonnées l'ami séducteur ne mêlera-t-il pas dans ses entretiens particuliers, & qui resteront profondément gravées dans un jeune cœur! Combien de fois ne parlera-t-il pas, d'une maniére étudiée, mais qui ne le paroitra pas, des plaisirs faits pour la jeunesse & des douceurs de l'indépendance! Combien de fois n'interrompra-t-il pas ses Discours, soit

pour

pour ne pas effrayer, soit pour enflammer la curiosité! Est-il arrivé à son but? le jeune homme confus d'une ignorance dont il ne sent pas le prix brule-t-il de recevoir de nouvelles leçons? alors que de discours auxquels ses oreilles n'étoient point faites, & qu'il ne devoit jamais entendre! que de préceptes qu'on retient aisément, mais qu'on n'oublie pas de même! Je rougirois d'insister plus longtems sur cet article, & je crains déja qu'on ne m'accuse de pénétrer trop avant dans de pareils entretiens, ou de respirer trop longtems au milieu d'un air empoisonné.

Jusques ici cependant ce jeune homme n'est imbu que des maximes du libertinage; on peut dire qu'il est plus malheureux que criminel. Mais bientôt, Messieurs, bientôt, il sera sollicité au crime par celui qui jusqu'alors ne lui en avoit appris que les élémens. Déja ce conseiller de la débauche arme son cœur contre la crainte, & son front contre la pudeur, par la témérité & l'impudence qu'il lui inspire! Déja l'infamie, les crimes, les actions les plus atroces prennent le nom de jeux innocens, d'amusemens de l'âge. Déja il le pousse au mal, il le presse, il l'aiguillonne, il

l'enflamme. Que dis-je ? il l'enflamme. Ce nouveau difciple de la débauche court lui-même, & fe précipite dans le crime. Ce n'eft plus un guide qu'il cherche, c'eft un complice. Il s'efforce de vaincre & de furpaffer fon maître en déréglement.

L'expérience a confirmé plus d'une fois ce que je dis ici. Après une vie longtems irréprochable, on a vû de jeunes gens, qui après avoir touché de leurs lévres la coupe de la volupté, l'ont avalée toute entiére à longs traits, & fe font livrés avec plus d'excès au défordre, que ceux dont le libertinage avoit commencé depuis leur plus tendre jeuneffe; femblables à un petit ruiffeau, qui rompant enfin la digue qui le retenoit depuis longtems, roule fes eaux avec plus d'impétuofité que ces fleuves qui coulent tranquillement dans leurs lits larges & profonds, fans avoir été arrêtés par aucun obftacle.

Arrêtez-vous ici, jeune homme, retournez fur vos pas, & confidérez avec moi d'où vous êtes tombé ! Avant cette amitié funefte qui vous a perdu, vous ignoriez jufqu'au nom de ces vices honteux qui vous déshonorent, ou fi vous les

les connoiſſiez, c'étoit pour les déteſter davantage! Aujourd'hui vous ne vous bornez pas à les connoitre, vous les chériſſez! Autrefois les équivoques malignes, les railleries offenſantes vous révoltoient; maintenant vous recherchez avec ardeur, vous dévorez avec avidité les diſcours qui reſpirent l'obſcénité & la licence. J'ai vû, il n'y a que quelque tems, ſur ce front, dans ces yeux, ſur cette bouche, la pureté de l'ame peinte ſous les traits d'une candeur aimable; & cette pudeur chaſte a diſparu de votre viſage, s'eſt obſcurcie ſur votre bouche, & eſt allée mourir dans votre cœur. S'il vous reſte quelque honte, c'eſt de n'avoir pas encore ſecoué toute honte. Voilà donc l'iſſuë fatale de cette union dont on ne prévoyoit pas d'abord les dangereuſes conſéquences. Heureux, dans un tel malheur, s'il vous reſtoit quelque eſpérance de ſortir de cet état dangereux! Mais qu'il eſt à craindre, que vous ne vouliez pas rompre cette liaiſon funeſte; ou que ſi vous le voulez, vous ne puiſſiez jamais y réuſſir!

Vous ſerez agité, je veux le croire, vous ſerez tourmenté par les remords d'une conſcience criminelle. Dans les intervalles des paſſions,

vous rougirez de vos désordres. Alors s'offriront à vôtre mémoire ces tems heureux, où dans une précieuse innocence votre ame jouïssoit de la plus douce tranquillité. Vous rapellerez à votre souvenir le sentiment de cette volupté pure que vous goutiez dans la méditation des choses divines, lorsque vous vous consacriez à Dieu, & que vous cultiviez la sagesse. Hélas! direz-vous alors, combien les plaisirs de l'innocence sont-ils différens de ceux du crime! Qu'il est cruel, qu'il est amer d'avoir immolé l'amour chaste du Créateur, à l'amitié déréglée de la Créature! Ces réflexions, ou d'autres pareilles, vous inspireront peut-être le désir de revenir à la vertu: elles vous arracheront des larmes, qui semblables à la rosée, messagére de l'aurore, sont comme des indices qui annoncent une lumiére divine: mais enfin ces larmes précieuses seront bientot essuyées, ces foibles étincelles de vertu ne tarderont pas à s'éteindre, par les railleries & les reproches de votre ami, ou par les nouveaux plaisirs dans lesquels il vous engagera.

Suposons néanmoins que vous ayez pris la ferme résolution de changer de conduite; il faudroit pour la tenir vous interdire tout commerce

merce avec votre ami ; mais comment briſer des liens ſerrés ſi étroitement ? Comment rompre une union que le beſoin, l'habitude, & ce qui eſt plus fort encore, que des déſordres communs ont affermie ? Oſerez-vous jurer une haine éternelle à celui qui connoit vos penſées & vos crimes les plus ſecrets ? Et craindrez-vous enfin moins que Dieu, celui que vous aimates plus que Dieu même ?

Mais il s'éléve tous les jours des diſputes entre les jeunes gens ; vous en prendrez, dites-vous, occaſion de rompre avec votre ami. Il s'éléve des diſputes, j'en conviens, & même pour les plus legers ſujets, ce qui eſt naturel à cet âge ; mais qui ne ſçait que leur effet eſt moins de relâcher que de reſſerrer davantage les liens de l'amitié ? Votre ami a manqué à votre égard : il lit dans vos yeux votre reſſentiment : il ſe tait, il diſſimule : lui-même feignant une colére qu'il n'a point, eſt le premier à former des plaintes améres : il s'en va bruſquement, comme s'il vouloit ne revenir jamais : il revient cependant dans l'inſtant même, bien réſolu de ne pas vous quitter, que votre eſprit n'ait été adouci par ſes careſſes, fléchi par ſes priéres, déſarmé même par quel-

 ques

ques légers reproches : & faſſe le ciel qu'il ne cherche pas encore à réparer ſa faute par de nouveaux crimes dont vous ſerez l'objet ou le complice ! Car ſouvent, le dirai-je ? ſouvent le crime réconcilie ceux que la diſpute avoit déſunis.

Comprenez-vous maintenant, Meſſieurs, ce que vous riſquez en vous liant d'amitié avec un jeune homme d'un caractére mauvais & corrompu ? Car ne croyez pas qu'on ait de la peine à trouver des jeunes gens d'un naturel aſſez mol & aſſez flexible, pour ſe livrer ſans réſiſtance à toutes les impreſſions que peuvent faire ſur eux les inclinations & la volonté de leurs amis. Chaque âge, chaque ſiécle fournit tant d'exemples déplorables du mal dont nous parlons, qu'ils nous cauſent plus de triſteſſe que d'étonnement. O toi, qui fus deſtinée à l'avantage de l'homme, Amitié funeſte & cruelle, faut-il que tu deviennes la ſource de la perte des ames, de la dépravation des mœurs & du malheur éternel d'une grande partie du genre humain !

Mais vous, ami perfide, car c'eſt à vous que je m'addreſſe, vous qui attirates dans votre amitié ce jeune homme infortuné, ou qui le reçutes lorſqu'il venoit à vous ſans défenſe,

ah !

ah! pourquoi ne fut-il pas l'objet de votre haine! Quelle fureur, dirai-je, quelle barbarie de vouloir perdre par l'amour ceux qu'on ne peut détruire par la force! Mais il ne daigne pas feulement m'écouter. Il triomphe, il s'aplaudit avec infolence d'avoir éteint la Religion même & la pudeur dans le cœur d'un jeune homme, qui eft la victime de fa propre imprudence!

Je reviens donc à vous, jeuneffe Chrêtienne, & je vous conjure de diffoudre au plutot cette amitié qui vous lie, fi vous l'avez formée imprudemment & fans réflexion. Tandis que les nœuds qui vous uniffent font foibles encore, déliez-les avant qu'ils fe refferrent davantage; ou s'ils ne peuvent être déliés, rompez-les, brifez-les avec courage. Cette rupture ne fe fera point fans qu'il en coute à vôtre cœur; mais votre douleur fe calmera peu à peu, ou fi elle dure longtems, il vaut mieux fouffrir un mal qui finira, que de fe préparer un repentir éternel. Mais fi vous n'avez pas encore formé des liaifons d'amitié, que la prudence dicte votre choix; attachez vous à un ami dont la focieté vertueufe contribue à vôtre véritable bonheur.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

PENSE'ES DETACHE'ES.*

* * *

TITRE DE RAISON.

CE n'eſt point ce que les animaux exécutent de plus merveilleux, châcun ſelon ſon eſpéce, qui m'empêche de croire qu'ils ſoient de pures machines dépourvuës d'intelligence : c'eſt plutôt leurs caprices & leurs paſſions. C'eſt par-là qu'ils nous reſſemblent bien. Le mécaniſme eſt plus régulier que notre inconſtante ſageſſe.

* * *

ACUEIL.

N'avez-vous jamais marché ſur de certains terrains marécageux, repaires d'une infinité d'animaux vils ou nuiſibles ? A chaque pas des nuées d'inſectes s'élèvent de toutes parts; des grenouilles croaſſent; des crapauds s'efforcent de vous couvrir de leur venin; de ſiflantes couleu-

* Tirées d'un Livre intitulé, le *Diogéne de d'Alembert* par Mr. *De Prémontval.*

leuvres vous menacent de milles blessures mortelles. Vive image, surtout des premiers pas que fait la vertu sur cette terre fangeuse, où rampent les chétifs humains !

* * *

Les Heros.

Allez, allez, Héros, troubler votre repos & celui des hommes, dans l'espérance d'un peu de gloire, pour qu'un sage tranquille dans son cabinet vous qualifie, *le fou de Macédoine & celui de Suéde*, & que l'univers y aplaudisse.

Tous les Héros se ressemblent assez, dit Mr. Pope, ***depuis le fou de Macédoine jusqu'à celui de Suéde.***

* * *

Attaque et Defense.

Mr. de Vauban a dit, qu'un Gouverneur de place doit s'attaquer tous les jours lui-même en secret, & chercher autant de nouvelles défenses qu'il trouve de nouvelles attaques. Cela abrège bien des délibérations, quand l'ennemi est en présence. Transportez cette maxime à tout. La prudence humaine ne va pas plus loin.

* * *

Con-

CONNOISSANCE DE L'HOMME.

Vous connoiſſez-vous? vous connoiſſez tous les autres. Si vous ne connoiſſez pas les autres, c'eſt que vous ne vous connoiſſez pas vous-même. Je ne crois pas que la maxime ſoit neuve; mais elle eſt bien vraie. Cette habileté que nous avons à démêler contre toute apparence & ſur les moindres indices, les défauts & les mauvaiſes qualités d'autrui, ne vient que du ſentiment que nous avons dès replis ſecrets de notre propre cœur. Point de vices dont le germe ne ſoit dans le cœur de l'homme le plus vertueux. Point de vertus dont le germe ne ſoit pareillement dans le cœur du plus ſcélérat. Ces germes ne ſont que plus ou moins dévelopés dans chaque individu moral. Au pied de la lettre, apliquons à l'anatomie du cœur ce qu'on a dit de celle des animaux. » L'anatomie » des animaux nous devroit être aſſez indifférente; il n'y a que le corps humain qu'il » nous importe de connoitre. Mais telle partie dont la ſtructure eſt dans le corps humain » ſi délicate ou ſi confuſe qu'elle en eſt inviſible, eſt ſenſible & manifeſte dans le corps » d'un certain animal. De là vient que les » monſtres même ne ſont point à négliger. La » mé-

» mécanique cachée dans une certaine eſpéce
» ou dans une ſtructure commune, ſe dévelo-
» pe dans une autre eſpéce ou dans une ſtructu-
» re extraordinaire. « ... * L'anatomie des vices ſembleroit aſſez indifférente à l'homme vertueux: mais il n'eſt que trop vrai qu'il aprend à ſe connoitre dans les procédés des ſcélérats, affreux dévelopemens de lui-même qui ont droit de le faire frémir.

* * *

L'OPTIQUE DU COEUR.

On a dit, je crois, ou du moins on a dû dire, que l'amour & la haine ſont ſemblables à ces priſmes de verre qui donnent aux objets toutes les couleurs les unes après les autres. Si l'on ajoute que la haine eſt le microſcope des défauts, l'amour celui des bonnes qualités, nous avons l'*optique du cœur*. Ce feroit le titre d'un bel ouvrage.

* * *

VRAIS ET FAUX BIENS.

Il y a cette différence entre les vrais biens de la vertu & les faux biens de la fortune, que c'eſt poſſéder les premiers que de les déſirer; au

* Mr. de Fontenelle.

au lieu que c'eſt être vraiment pauvre des biens de la fortune que d'en déſirer plus qu'on n'en poſſéde, quand on en poſſéderoit tout ce qui s'en peut avoir. Doit-on s'étonner, que le vertueux ne faſſe que croître en vertu, & que l'avare s'apauvriſſe au ſein même de l'opulence?

* * *

ANNOBLISSEMENS.

Ce n'eſt point le Roi, c'eſt le tems qui peut faire un gentil-homme: vieux diƈton, que répète chaque petit noble, propriétaire de quelques parchemins uſés. Le diƈton en a menti. Ce n'eſt, ni le tems, ni le Roi; c'eſt la vertu. La vertu ſeule fait le vrai noble. Le Roi le déclare ſur un morceau de parchemin tout neuf: & ſoit qu'il ait bien ou mal déclaré, quand il n'eſt plus, & ſon noble auſſi, le tems vient qui ronge le parchemin, & lui donne la conſidération qu'aquiérent les vieilles poteries, & les plus chétives piéces de monnoie, dès qu'elles ont une certaine antiquité.

* * *

LE NOBLE ET L'ANNOBLI.

Que me dit ce parchemin, Thraſonide? Que tu es noble? Point du tout. Qu'il y a trois cens ans, qu'un Roi, auſſi peu infaillible que le

le Pontife de Rome, déclara que Thrafon l'étoit. S'il eut raifon, je n'en fçai rien; non plus que fi ce fut pour fa valeur, ou pour celle de fes écus. Et toi, Sannionide, avec ton nom alongé de deux fillabes, que me montres-tu?... Hé! hé! La quittance de ce gros payement.

* * *

LA VRAYE GRANDEUR.

Qu'un grand eft petit en comparaifon d'un homme de mérite fans ambition, qui n'attend point fes graces, qui ne lui demande rien, qui craint d'en être connu, qui redouteroit fon eftime comme capable de lui rendre fufpecte à lui-même ce peu de vertu qu'il fent au fond de fon cœur, & qui eft le feul bien dont il fait cas!

* * *

GRANDEUR ET MERITE.

Les grands, en affectant de paffer pour gens à connoiffances, qui ont de l'efprit, du difcernement, du goût, relévent le prix du vrai mérite, & montrent combien ils l'emportent fur leur vaine grandeur. Pourquoi nous-mêmes en dégrader l'excellence, en nous rabaiffant jufqu'à faire cas de leur fafte & de leurs richeffes?

* * *

LA

LA MEILLEURE PART.

Les grands s'imaginent avoir tout le bon ſens & tout l'eſprit poſſible. Ils ſont auſſi contens que ceux qui jouïſſent véritablement de ces avantages. Que ne nous imaginons-nous à nôtre tour, être du ſang le plus illuſtre, & poſſéder toutes les richeſſes de la Lidie? Les choſes ſeroient égales. Par malheur les titres ſe produiſent, & les écus ſe calculent; mais la raiſon ne ſe compte ni ne ſe manie pas. Il ne nous reſte qu'à modérer nos déſirs, & montrer que nous ſommes les mieux partagés.... Ah! mieux partagés qu'eux! Car l'homme d'une vertu ſimple & naïve l'eſt mieux que nous, quand ſes lumiéres ſeroient fort courtes, & ſon eſprit des plus bornés.

* *
*

SALUTS.

Deux Officiers, deux Prêtres, deux Moines, (ſans ſe connoître autrement qu'à leurs habits) ſe ſaluent quand ils ſe rencontrent. Ce n'eſt pas parce qu'ils ſont hommes qu'ils ſe ſaluent, mais parce qu'ils ſont Officiers, Prêtres ou Moines. C'eſt à la conformité de leur choix qu'ils rendent hommage.

* *
*

LE

LE CRIME PROPRE AU CRIMINEL.

Nous imaginons un esprit suborneur, qui nous tente, & qui nous induit à faire le mal que nous faisons; mais on a bien, dit que la tentation est en nous-mêmes. C'est assez de nous-mêmes pour commettre le crime; & c'est trop d'un second, & d'un second de cette nature, pour que nous en soyons vraiment coupables. Un tentateur!... Frivole excuse. On auroit autant de raison d'introduire Satan, qui débiteroit que c'est le Diable qui l'a tenté.

* * *

SIMBOLE DE LA SAGESSE.

C'est une girouette, dit-on; il tourne à tout vent. *C'est une girouette*! Selon moi, simbole de la sagesse, qui change, & change tout juste, selon le changement des conjonctures. Heureux qui remplit les devoirs de son état avec la même ponctualité que cette girouette. Ah! qu'elle se piquat de stoïcisme, comme le vaisseau seroit gouverné! Le sage pilote porte les yeux sur elle de tems en tems, aussi-bien que sur sa boussole. Autre girouette que cette boussole, & le pilote aussi par conséquent. Trois girouettes de qui dépend la vie de tout l'équipage.

page. L'immutabilité eſt ſtupidité pure au milieu des choſes qui changent.

* * *

Aux Etrangers.

Je vous le dis, Etrangers, & faites-moi la grace de m'en croire: quand vous voyez un François bel-eſprit, qui a des maniéres, qui parle bien, qui ſe tire joliment d'affaire dans un cercle de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui tranche & décide ſur tout, Littérature, Métaphiſique, Siences, Arts, Guerre, Politique & Galanterie, & qui vous paroît au fond ſans ſolidité, ſans lumiéres & ſans principes; ſachez, vous dis-je, qu'en France même cela s'appelle *un Fat.*

* * *

Le Lapon.

Un Lapon, d'une taille avantageuſe dans ſon pays, eſſuyoit les reproches des nains ſes compatriotes, qui jaloux de ſa bonne mine l'accuſoient d'en être trop fier. Il voyagea, j'ai penſé dire, au pays des réflexions. Il n'alla qu'en deux ou trois contrées de l'Europe. Frapé du peu de figure qu'il y faiſoit, il revint chez lui, ne voyant plus que ſa petiteſſe & celle de ſa na-

nation. Ce n'eſt pas qu'il pût ſe cacher le médiocre avantage dont il jouïſſoit; mais il ne s'en trouvoit que plus ridicule. On aſſure que les Lapons, auſſi vains que petits hommes qui ſoient au monde, le mirent en piéces, outrés du mépris que faiſoit de lui-même un homme dont ils n'avoient pu s'empêcher d'être jaloux.

* * *

INNOCENCE, FOIBLE APUI.

L'on peut répondre de ſa conduite; mais répond-on des effets de la calomnie? Le ſage par l'innocence de ſa vie réduit ſes envieux à ne lui pouvoir nuire que par des crimes; mais n'avoir que des crimes à craindre de la part des hommes, eſt-ce une raiſon de vivre plus raſſuré?

* * *

COURAGE.

Il n'étoit pas à propos que le courage tirât toujours le héros du danger. Le vrai courage ne voudroit pas lui-même d'une prérogative qui l'anéantiroit. Où ſeroit le mérite, s'il ne s'agiſſoit que de ne rien craindre pour n'avoir effectivement rien à craindre. Il eſt un courage Philoſophique encore plus grand, qui conſiſte à faire ſon devoir, avec la certitude qu'on

ne réussira pas, parce qu'on aura fait son devoir..... Un courage chrêtien, fort supérieur, c'est de faire son devoir avec la certitude de succomber.

* *
*

AFFECTATION DE VERTU.

Les maniéres & la conduite de ceux qui affectent des vertus & de bonnes qualités qu'ils n'ont pas, sont semblables aux copies que de mauvais peintres font des originaux d'un grand maître: ces tableaux sont toujours, & sensiblement gênés dans le dessein, & trop forts en coloris.

* *
*

VUE TERRIBLE, RAVISSEMENT EXQUIS.

Tout le monde sait ce beau vers de *Perse*;

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

Perse ne demande d'autre punition des plus affreux tirans, *que de leur faire voir la vertu, & qu'ils séchent du cruel regret de l'avoir quittée.*

Je ne crains point de mettre à côté de cela ces deux vers du Mahomet second de M. *de la Noue*. Ce Prince, *de vices, de vertus assemblage bizare*, s'écrie, après une action généreuse;

Les plaisirs, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux.
Un instant de vertu vient de me rendre heureux!

HYPOCRISIE.

L'hypocrisie singe de la vertu feroit peur par sa difformité, si elle ne se couvroit d'un masque & n'empruntoit les habits de sa rivale. Ce n'est plus qu'à sa démarche qu'on peut la reconnoitre; elle conserve toujours quelque chose de gêné. On voit assez que ce n'est pas pour aller droit sur ses pieds que ce monstre est fait.

* * *

SYSTEME INOUÏ.

On a entendu parler de péres & de méres qui ont prostitué eux-mêmes leurs enfans. Cela n'est que trop commun chez le pauvre peuple. Je ne sai si ce qu'on va lire est moins horrible. J'ai connoissance que des parens ont érigé l'avarice en principe d'éducation. Ils se sont fait une sorte de systême, & un devoir, de l'inspirer à leurs enfans dès le berceau. Ils veulent que les premiers objets qui leur frapent les yeux soient l'or & l'argent. Ils leur en montrent, leur en comptent, leur en font manier & compter; s'extasient à deux sols, trois sols: louent avec emphase les plus viles monnoies; leur en abandonnent quelques piéces, avec promesse de doubler, si au bout de la semaine, ou du mois, la somme se retrouve entiére;

tiennent parole en gémissant; & laissent ainsi grossir le trésor des dix & quinze années de suite. Il ne manque plus que de placer le coffre sur un autel, & d'y sacrifier au Dieu tutelaire de la famille.

* * *

DEUX ESPECES D'INGRATITUDE.

Il y a deux sortes d'ingratitude, l'une qui consiste à ne point reconnoître les services qu'on nous a rendus, l'autre à n'en point accepter de ceux à qui nous avons eu le bonheur d'en rendre.

* * *

SOUHAIT MAL ACCOMPLI.

Dieu me préserve d'avoir jamais même la meilleure de toutes les femmes! Ce n'est pas que je pense que la meilleure n'en vaille rien: mais c'est que si je la possédois, l'apréhension de la perdre me seroit un plus grand supplice que la société de la plus méchante.

Je l'écrivois à dix-huit ou dix-neuf ans. Je l'éprouve à près de quarante.

* * *

DIVERSITE' DES ESPRITS.

Esprit est un nom qui convient à plusieurs fréres

fréres d'humeurs & de caractéres fort différens. Le jugement & l'imagination se mariérent, & de leur union sont nés un grand nombre d'enfans, qui tiennent tous plus ou moins du pére ou de la mére. De là cette prodigieuse diversité qui se trouve entr'eux.

* * *

USAGES.

Comme on dit, *je ne bois point de vin, je ne prens point de caffé, je n'use jamais de tabac*; on trouve des gens qui disent froidement & sans façon, *je ne lis point.* Eh, que ne disent-ils aussi; *je suis une brute, je ne pense jamais.*

* * *

LECTEURS.

Qu'il est de ces lecteurs sans goût pour qui le sentiment n'est rien! Un d'eux venoit de me lire un jour, sans aucun signe de vie, & comme on liroit une table des matiéres ou un simple catalogue de livre, un morceau dont un marbre seroit ému. Ah! m'écriai-je; songez donc qu'il est des choses au monde qui demandent à être senties. Laissez, au nom de Dieu, une fois dans votre vie, pénétrer votre ame à l'admiration. C'est comme si j'eusse dit à un aveugle né: Il est un Ciel, une lumiére, des ob-

objets. Ouvre les yeux, misérable; voi, contemple, admire. Hélas! il ne le peut pas:

* * *

BIBLIOTHEQUES.

Boutiques d'Apoticaires; beaucoup de poisons & peu de remèdes.

* * *

LES CONTRAIRES.

Qu'y a-t-il au monde de plus crédule? L'ignorance. Mais qu'y a-t-il de plus incrédule? L'ignorance encore.

Les ignorans n'ont l'esprit, ni de croire, ni de ne pas croire. Ils ont une merveilleuse facilité pour croire ce qu'il y a de plus faux, & pour ne pas croire ce qu'il y a de plus vrai.

* * *

REMEDE A L'ENVIE.

Il y a un proverbe espagnol auquel je trouve beaucoup de sens & de noblesse. Le voici. » Fai bien, tu auras des envieux. Fai mieux, » tu les confondras. »

* * *

LES IMPIES DU TEMS.

On ne voit que prétendus Israels, *forts contre Dieu*. La lute ne fait que commencer, & leur démarche n'est déja que trop sure. Que sera-

fera-ce, quand ils auront ſenti le poids de celui qu'ils oſent combattre?

* * *

DELICATESSE SUSPECTE.

Il en eſt de l'impieté comme de la débauche & de l'yvrognerie. Tel en fait gloire, qui ſe fache quand on lui en donne le titre.

Dira-t-on que c'eſt l'intention qui choque? On ſait, qu'on ne le donne que par maniére d'inſulte. Cela n'eſt pas vrai; on ne veut ſouvent que nommer les choſes par leur nom. Mais de plus il n'y a intention d'inſulter qui tienne: l'homme pieux ne ſe fâche point, il ſe réjouïra plutôt de s'entendre apeller ce qu'il eſt, même de s'entendre apeller ſuperſtitieux, s'il voit que par ſuperſtitieux on ne veuille dire autre choſe que religieux.

D'où vient cette différence?

* * *

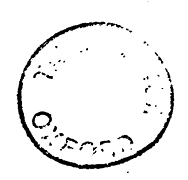
LE MEILLEUR PREDICATEUR.

C'eſt celui qui peut prêcher contre quelque vice que ce ſoit ſans qu'on s'aviſe de penſer à lui, & qui ne ſauroit parler ſi bien ſur une vertu, que ſon troupeau ne diſe avec complaiſance; *ſa conduite parle encore mieux.*

* * *

CELUI QUE JE VEUX ENTENDRE.

Quand je vois un orateur Chrêtien commencer



cer l'action sainte du Dimanche par une priére de sa façon, sans onction, sans ame, sans sentiment, mais pleine de la plus froide rhétorique, & qu'il ne manque jamais à débiter avec emphase, la milliéme fois comme la premiére; puis expédier à la hâte, d'un ton d'écolier qui dit sa leçon, ou même entre les dents, comme peu digne d'être entendue, la trop simple & trop vulgaire priére du Dieu qu'il prêche; ah! que je lui crierois de bon cœur, n'étoit le privilège du lieu, où il faut tout écouter & ne rien dire: Songez, songez que vous avez sous les yeux, & que vous allez nous expliquer un livre divin, où il est dit: » N'usez » point de longs discours dans vos priéres, » comme font les Payens qui croyent se faire » exaucer par la multitude des paroles; mais » vous, priez ainsi: *Nôtre Pére qui es aux » Cieux*, &c. »

* * *

CULTE INJURIEUX.

Il y a dans la maniére dont la plûpart des Chrêtiens les mieux instruits & les plus persuadés, s'acquittent des devoirs extérieurs de la Religion, une stupidité & un travers insuportables. Ils savent qu'ils doivent pour le moins com-

commencer & finir la journée par s'adresser à Dieu dans la priére. Il y en a même qui se croiroient menacés des plus grands maux s'ils y manquoient. Mais qu'est-ce à leur avis que prier Dieu? Répéter sans attention quelques paroles qu'ils ont aprises dans leur enfance, & qu'ils savent si bien, que c'est la seule chose qui puisse excuser la froideur, & la nonchalance, avec laquelle ils ne peuvent s'empêcher de les prononcer. Cependant il n'en faut pas davantage pour rassurer leur conscience; & qui n'a pas fait ce manège, bien ou mal, est un impie. Quelle différence au fond y a-t-il donc, entre ce libertin qui depuis trente ans n'a prié Dieu, & ce Chrêtien qui n'y a pas manqué un seul jour? C'est qu'il y a trente ans que ce libertin vit dans un étrange oubli de Dieu, & qu'il y en a tout autant, ce qui est encore bien plus étrange, que ce Chrêtien s'en est souvenu réguliérement quatre fois par jour, pour l'insulter en particulier: outre certains jours plus solemnels, en assez grand nombre dans l'année, où il a rendez-vous au Temple, pour le braver avec éclat, dans la compagnie du Pasteur & de son troupeau.

* *

LE-

Leçon du Curé.

Quand un homme dit : » Pour ce qui est de » moi, je suis d'une docilité extrême en ma- » tiéres de Religion. Ce que mon Curé m'a » enseigné, je le crois, & n'en sai pas davan- » tage. « Si cet homme me disoit en propres termes : » Je m'embarrasse fort peu de la Reli- » gion, mais j'ai résolu de faire semblant de la » croire : « il ne me parleroit pas plus nette- ment d'une façon que de l'autre.

* * *

Emulation de vertu.

On dispute de l'utilité de la Religion. Les uns qu'on nomme *incrédules*, aidés du fait, sou- tiennent que sans la Religion on peut être très- honnête homme, bon, juste, sage, & tempérant ; en un mot remplir tous les devoirs de la société ; & qu'à le bien prendre ce que la Religion y contribue, si tant est qu'elle y contribue, est très peu de chose. D'autres nommés *Théolo- giens*, dont la charge est de dire le contraire, accablent les premiers de plus d'injures que de raisons ; forts par le droit, terrassés par le fait, à leur honte, & à celle, ma foi ! de l'espéce humaine. Pour peu qu'on eût de pudeur sur le front, il y auroit un beau moyen. Ce seroit de

com-

combattre à qui prouveroit mieux sa doctrine par sa conduite. O combien l'incrédulité seroit utile pour la Religion ! O combien la Religion deviendroit utile, par l'incrédulité même ! Point. On ne s'accorde qu'à disputer & à mal vivre. *Voilà ce que c'est que de n'avoir point de Religion*, font dire perpétuellement les uns. *A quoi donc la Religion sert-elle ?* font dire aussi constamment les autres. Hé ! quand se résoudront-ils à faire honneur à leurs pensées ? ... Mais, ô mon Dieu ! quelle obligation je contracte moi-même ! Je m'en réjouis, & j'en frissonne. N'y a-t-il point de témérité pour un mortel ?

* * *

LES ALCIBIADES.

Socrate montrant au jeune Alcibiade une carte générale de la terre telle qu'on en avoit alors, lui demanda où étoit l'Europe. La voici, dit le jeune homme. Et la Gréce ? C'est ici. Et l'Attique ? Vous la voyez ; c'est ce petit espace que je couvre presque du bout du doigt. Et vos riches possessions, je ne les vois point, reprit Socrate. Oh ! c'est trop peu de chose pour qu'on ait pu les marquer ici. Trop peu de chose ! s'écria le sage philosophe ; & cependant, présomptueux jeune homme, c'est

cela

cela même qui t'enorgueillit si fort! En vérité, quand j'y fais réflexion, il me semble que pour peu que certains Princes ou certains Seigneurs ayent des idées analogiques en fait d'étendue, il faut que la terre leur paroisse énorme en grosseur : ou bien il faudroit que leurs domaines leur parussent prodigieusement petits, ce qui n'est pas possible. Il n'y a que pour des indigens, qui n'ont sur ce globe ni feu ni lieu, qu'il peut être agréable de ne le considérer que comme un atome qui voltige, & se perd dans l'immensité. Une idée si juste, du moins, leur procure la satisfaction, de se sentir un génie, supérieur sans doute à ce que la matiére peut donner de prétendue grandeur, aux esprits dont elle est l'unique mérite.

* * *

AUX GENS DE BIEN,
de quelque secte que ce puisse être.

Quand je vois dans des erreurs grossiéres, dans des sentimens même que je ne puis m'empêcher de tenir pour plus injurieux à la Divinité que l'idolâtrie & l'athéisme, des personnes d'ailleurs de mœurs saintes & irréprochables; hélas! me dis-je, seroit-ce donc peu de chose que la connoissance de la vérité, puisque ces

ames.

ames innocentes en ſont privées ! Un mot de Pope me vient alors dans la penſée, pris en un ſens plus étendu, mais qu'aſſurément ce grand homme ne déſavoueroit pas. » Quelque- » fois la vertu meurt de faim, dit-il, tandis » que le vice regorge de biens. Que s'enſuit- » il ? Le pain eſt-il la récompenſe de la vertu ? » Le vice peut l'acquérir. C'eſt le prix du tra- » vail. Le ſcélérat le mérite, lorſqu'il laboure » la terre. « La vérité, la vérité elle-même, eſt-elle la récompenſe de la vertu ? Le vice peut l'acquérir. C'eſt le prix de la réflexion. Le ſcélerat la mérite par l'aplication de ſon eſprit, & n'en devient ſouvent que plus ſcélérat. Cœurs vertueux, votre récompenſe eſt votre vertu même.



AR-

ARTICLE TROISIEME.

PREMIER DISCOURS

Sur ces paroles : *La Raiſon fait ſouvent reſpecter des Préjugés qu'elle condamne.* *

SI l'homme eût conſervé la pureté de ſon origine, toûjours guidé par la raiſon, il la prendroit pour régle dans toutes ſes démarches, & s'éléveroit avec indignation contre tout ce qui ne porteroit pas l'empreinte de l'honnête & du vrai. Mais conduit par ſa curioſité ſeule, ſéduit par ſes paſſions, il s'égare bientôt dans la recherche pénible de la vérité ; il croit la voir par-tout où il a intérêt de la rencontrer, & il décide avec précipitation ſur des choſes qu'il devroit craindre de n'avoir jamais examinées avec aſſez de ſoin.

Ce qu'il a regardé comme le fruit de ſes tra-

* Ce Diſcours, & le ſuivant, ſur le même ſujet, ont remporté les prix de 1754 & 1755, par le jugement de l'Académie des Jeux Floraux.

travaux, ce que les bornes étroites de son esprit lui ont fait envisager comme nécessaire, ce que son cœur corrompu lui a dit qu'il devoit chérir, l'amour propre s'empresse encore à le défendre. De-là toutes les erreurs sont venuës en foule éblouïr, étouffer sa raison; on a soûtenu les Préjugés anciens par de nouveaux; leur empire s'est étendu sur tous les états, sur toutes les Nations. Qui feroit l'Histoire des Préjugés feroit l'Histoire de tous les hommes.

Il n'appartient qu'au vrai Philosophe éxactement soûmis à la Raison, de secouër un joug si pesant. Mais cette Raison même qui l'éclaire, lui fait souvent tolérer ce qu'il condamne: assez fort pour ne pas craindre de tomber dans le précipice, quoiqu'il marche sur ses bords, il se plie par sagesse à des Usages que le Vulgaire n'observe que par force ou par caprice: il respecte les Préjugés, parce qu'il connoit les rapports nécessaires qu'ils ont avec les *mœurs* & avec les *loix*.

Ce seroit bien peu connoître la nature du Préjugé, que de le regarder seulement comme une préoccupation vague de l'esprit, qui,

ne portant que sur des objets frivoles, nous décide dans nos goûts, & nous détermine dans nos caprices. Les Préjugés sont à un Peuple ce que les passions sont aux Hommes; ce sont les effets d'une puissance invisible que l'on respire avec l'air, & qui agit avec force sur les ames; c'est le résultat des principes que l'on a adoptés sur la morale & sur les mœurs. Les préjugés d'un Peuple sont souvent ses vertus & quelquefois ses vices: C'est ce qui développe son caractère; c'est ce qu'on appelle son esprit.

Formons-nous l'idée d'une République qui semble ne marcher qu'au hazard, dont le systême ne tient à aucun principe, dont tous les membres ont des passions différentes, quoique la passion de dominer soit celle de tous: on est tenté de croire qu'une semblable République ne peut subsister long-tems, & que tout doit l'entraîner vers sa ruine.

Eh! que deviendroit-elle en effet, si elle ne nourrissoit dans son sein une force cachée qui la soûtient? C'est le préjugé qui donne la vie à toute la machine, & qui tend ses ressorts, à mesure qu'ils se relâchent.

Telle est la société civile dans le rapport qu'elle

qu'elle a avec les mœurs: tout le monde y agit; personne ne pense; on n'y connoît jamais le principe de ses actions; chacun sçait seulement que ce qu'il fait il l'a vû faire à d'autres: on justifie par-là les vices ou les ridicules qui déshonorent l'humanité: ce qui peut leur servir d'excuse est assez puissant pour les introduire: ils ne craignent plus bientôt de paroître à découvert: pourquoi chercheroient-ils à se déguiser? Le Préjugé les autorise.

C'est ainsi que ce fantôme s'accrédite, & qu'il s'établit sur les ruines de la vertu. On nous la représente dans une Isle escarpée & déserte: ceux qui font des efforts pour aller à elle, ont rarement assez de force pour l'atteindre: le Peuple, séduit par de faux dehors, se contente de son ombre; il l'embrasse avec confiance: gardons-nous de le détromper; en renversant ses préjugés on renverseroit ce qui lui tient lieu de vertus, * on renverseroit ses mœurs.

D 2 Une

* Il seroit aisé de prouver qu'il est telle folie qui vaut mieux que telle sagesse. Il y a souvent du danger à guérir un peuple de ses ridicules & de ses travers. Cervantes l'a osé; il y a réussi; il a fait une révolution dans les esprits; mais elle n'a pas été peut-être à l'avantage de sa nation. En abandonnant la Chevalerie, elle a perdu l'idée de la valeur.

Une main habile qui a rapproché les hommes par des dépendances heureuses, leur a fait connoître, en leur imposant ainsi la douce nécessité de vivre ensemble, le besoin qu'ils avoient de travailler réciproquement à se plaire; & l'on a vû bientôt s'établir parmi eux une politesse empressée, attentive, qui, dans les siècles rapides de l'innocence, ne fut que l'expression naturelle du sentiment, & la démonstration d'une amitié toûjours vive, parce qu'elle étoit toûjours sincère; mais qui dans un âge plus corrompu s'est bornée à des dehors trompeurs, & sert aujourd'hui de masque à l'envie, souvent même à la haine.

C'est de la nécessité, c'est du desir de plaire qu'ont pris naissance ces formules d'usage; qui, par des expressions que le cœur désavouë, ont fait de la scène du monde un théatre, où chacun joüant tour à tour le même rolle, semble n'être occupé qu'à se venger sur les autres des pièges qu'on lui tend, & à perfectionner un Art qui ne se soûtient que par la fausseté & le mensonge.

Art imposteur! pourquoi faut-il que ton empire s'étende sur ceux même qui te méprisent, & qu'ils soient contraints de se faire une étude

étude d'une ſçience qu'ils déteſtent! C'eſt peu que notre intérêt propre nous en faſſe un devoir; ce motif eſt trop foible pour le Philoſophe: il en eſt un plus puiſſant & qui le détermine, c'eſt l'intérêt de la ſocieté.

Il voit un ennemi cacher ſa haine ſous les dehors d'une civilité forcée; c'eſt en vain qu'il avoit tâché de le ramener à la douceur; il étoit ſourd aux conſeils de l'amitié & de la raiſon, mais il ne l'eſt pas aux loix de la politeſſe; il aborde d'un air prévénant celui qu'il ſacrifieroit à ſa vengeance: ſon cœur eſt-il changé? Non ſans doute: Mais quoi! parce qu'il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes parfaits, doit-on négliger les moyens de les rendre meilleurs?

Un homme qui eſt parvenu, ſouvent à force de crimes, à ces places élevées ſur leſquelles le public fixe ſans ceſſe les yeux, les avilit encore par les moyens qu'il employe pour s'y maintenir: il devient bientôt un objet de mépris & peut-être de haine; mais que l'on n'en craigne pas les ſuites; on l'abordera toûjours avec ces marques de reſpect & d'eſtime qui ſont ſa grandeur.

Un fils dénaturé, un pére indigne de porter un nom donné par la tendresse, des époux criminels se regardent avec horreur; leur ame n'a jamais ressenti cette aimable volupté que produit l'harmonie des desirs, que le devoir rend durable, que la vertu autorise: Des égards affectés, une politesse froide tiennent lieu de ces doux transports; heureux encore si mettant quelquefois des expressions étudiées à la place des sentimens, ils cherchent du moins à se déguiser ce qui se passe dans leur cœur! Il y a bien loin de l'hypocrisie à la vertu; mais elle produit souvent les mêmes effets.

Qu'on la bannisse de dessus la terre, avec le mensonge & la fausse amitié; on verra bientôt le vice s'abandonner à ses excès; la haine & la jalousie ne marcheront plus qu'un poignard à la main; le mépris sera toujours suivi de la satyre mordante; les rangs seront confondus; les bienséances ne régleront plus les mœurs.

A quoi sert cet éclat emprunté d'une vaine parure que le luxe a introduit? Pense-t-on que la vertu ait besoin d'être embellie? On ne sçauroit croire qu'elle puisse l'être, ou que

quelque

quelque chose soit capable de tenir sa place; mais on doit ménager des esprits superficiels, qui ne jugent des choses que sur les apparences, & qui ne reviennent jamais des premiéres impressions qu'elles ont faites sur eux. On doit craindre de se montrer au peuple sous des dehors qu'il est accoûtumé à regarder avec mépris.

La frivolité a inventé les modes, la vanité s'en est parée, la Raison les méprise; mais elle suit sans remord des usages auxquels elle croit pouvoir se prêter sans crime; elle regarde le luxe comme une suite nécessaire de l'abondance & comme le seul moyen de l'entretenir dans toutes les conditions; elle sçait que lorsqu'il est excessif il est la source de plusieurs maux, mais qu'il est toûjours préférable à l'indolence & à la paresse, qui avilissent les mœurs, & que le luxe combat.

Doit-on craindre d'ailleurs d'employer des moyens dont la sagesse divine n'a pas dédaigné de se servir pour captiver des cœurs foibles & superstitieux? Elle a voulu qu'on enrichît son Temple de tout ce que la terre offriroit de plus rare; ses Ministres sacrés se sont couverts de vêtemens magnifiques; des

cérémonies auguftes ont annoncé la Majefté du Dieu qui les avoit réglées. Pour élever les cœurs à un culte divin & fublime on parloit aux fens ; tout attiroit la vénération, tout conduifoit au refpect. Il eft donc vrai que l'on ramène quelquefois les hommes à leur devoir par des routes qui paroiffoient faites pour les en éloigner.

Quel eft ce monftre qui ne fe nourrit que des dépouilles des autres & que le préjugé autorife ? Enfant de l'intérêt & de la fauffe gloire, on diroit à le voir qu'il n'eft venu parmi les hommes que pour détruire la focieté ; mais au contraire il en eft l'ame. L'ambition, le defir de fe diftinguer, la foif des grandeurs tiennent la place de cette vertu douce & tranquille, qui n'a pour prix qu'elle-même, qui n'eft jamais contente de ce qu'elle a fait de plus beau lorfqu'il lui refte quelque chofe de mieux à faire, de cette émulation enfin qui croit que dans quelque condition que le fort nous ait placés on peut toûjours fatisfaire la noble ardeur qui nous rend utiles aux citoyens & à la patrie. Une vertu auffi défintéreffée ne fçauroit être le partage des cœurs qui n'écoutent que la voix des préjugés ; ils

regardent la médiocrité des desirs comme une foiblesse, & les rigueurs d'une fortune aveugle comme une sorte d'avilissement; mais aussi ils rougiroient de ne pas mériter les vains titres & les honneurs frivoles qu'ils n'envisagent qu'avec transport, & que le sage ne voit le plus souvent qu'avec mépris.

Le préjugé qui outre tout, soit qu'il approuve, soit qu'il blâme, qui ne produit rien de parfait, qui est souvent nuisible lors même qu'il est utile, a jetté un ridicule, quelquefois trop insultant *, sur des défauts que les hommes n'auroient pas reconnus sans lui, & dont ils se sont hâtés de se corriger. Ils avoient banni l'ignorance; mais ils en avoient conservé les dehors Gothiques: Une démarche recherchée & orgueilleuse, un ton affecté, un stile barbare accompagnoient toûjours le sçavant: Le préjugé l'a montré au doigt; & le sçavant est devenu un homme.

Un sexe qui a reçu, avec les graces, une timidité naturelle qui annonce sa foiblesse, à

* Le mot de pédant est & sera encore long-tems pour plusieurs un monstre effrayant placé sur les avenuës qui conduisent aux sciences, & qui les empêchera de s'y engager. *Disc. du P. Courtois, Jés. qui a remporté le Prix de 1754, au Jug. de l'Ac. Franç.*

méprisé des occupations douces & tranquilles auxquelles la nature sembloit l'avoir destiné; une mére a négligé auprès de ses enfans des fonctions que le devoir rend si nobles & que la tendresse rend si chères, pour s'attacher toute entiére à une étude sérieuse, utile, profonde, mais qui n'étoit pas la sienne: Une Satyre ingénieuse a paru; un ris mocqueur a fait tomber le compas des mains délicates qui ne le remuoient qu'avec peine.

Le Préjugé devient ainsi entre les mains du Philosophe le germe des vertus: il le devient aussi des actions héroiques.

Une suite d'Ayeux illustres obtient des distinctions brillantes que l'on refuse au soldat courageux, qui ne peut ajoûter à ses hauts faits d'autre éclat que celui de la modestie: Respectons ces abus, souffrons que l'on refuse des titres de noblesse à ceux qui en ont les sentimens, & qu'on les accorde quelquefois à ceux qui n'ont encore rien fait pour les mériter: Le courage n'est pas éteint; c'est un obstacle qui s'oppose à un torrent dont la chûte devient plus impétueuse.

Ce n'est plus pour lui seul qu'un pére est

avide de gloire; c'est pour ses enfans, qui en retireront les fruits honorables: fiers d'un éclat étranger, ils n'oseroient ne pas travailler à s'en rendre dignes: ils sacrifieront à la Patrie leur repos & leur sang: le nom fameux dont ils s'enorgueillissent, est le gage de leur valeur; il en est même le principe: Que d'efforts ne doit-on pas faire pour le perpétuer, & pour le transmettre d'âge en âge!

On n'écoutera plus la voix de la nature & de la tendresse, en distribuant entre ses enfans des biens qu'on n'avoit souhaités que pour les rendre heureux; un autre sentiment que celui de l'amour paternel, fera, entre des objets également chers, des distinctions que l'on auroit regardées comme injustes dans des tems plus heureux: le préjugé les a établies; la raison qui les condamne, les a fait respecter.

Peut-être que cette inégalité est le plus ferme appui des familles, & que de-là se sont formés les chefs de cette noblesse toûjours intrépide, toûjours guerrière, qui dissipe d'une main les ennemis d'un Trône qu'elle supporte de l'autre; de cette noblesse dont les vices & les vertus, dont les caprices & les exemples, dont les préjugés, en un mot, ont produit cet

ouvrage ſingulier, cet honneur ſi puiſſant que la raiſon reſpecte, & qu'elle admire lors même qu'elle le condamne; cet honneur toûjours fidèle dans ſes ſermens, qui rejette avec indignation tout ce qui paroîtroit y porter atteinte, que l'on voit quelquefois abandonner généreuſement des avantages que lui donnent des loix qui ne ſont que juſtes, & que des loix plus ſevères, dont il eſt l'Auteur, lui apprennent à mépriſer; cet honneur inconſéquent & ſuperbe, qui ne ſe nourrit que de diſtinctions & de gloire, & qui ſe ſuffit cependant à lui-même, qui hait la ruſe & l'artifice, & qui inventa la politique, qui mépriſe tout & qui permet quelquefois la flaterie; cet honneur qui eſt le prix du mérite, & qui apprend que l'on peut être criminel ſans être infame; cet honneur qui ſçait réparer une faute, mais qui ne ſçait pas pardonner une offenſe; cet honneur enfin qui fait de l'homme un Héros, & du citoyen un honnête-homme.

Ces exemples ſuffiſent ſans doute pour marquer le rapport eſſentiel que les préjugés ont avec la morale. Le Philoſophe ſçait les rendre utiles à la ſocieté, quoiqu'ils ſemblent devoir en corrompre les mœurs: S'il entre avec la foule

dans

dans le Temple où on leur élève des Autels, ce n'eſt pas pour renverſer l'Idole qu'on y encenſe. Semblable aux Sages du Paganiſme, qui ſe proſternoient devant des Dieux dont ils reconnoiſſoient l'impuiſſance, mais dont ils ſe ſervoient pour contenir un Peuple aveugle & crédule, le Philoſophe reſpecte ſouvent des préjugés qu'il condamne. Il eſt beau de tromper les hommes, lorſqu'on ne veut les tromper que pour aſſurer leur bonheur.

Mais ſi l'on doit reſpecter les préjugés à cauſe des rapports néceſſaires qu'ils ont avec les mœurs, on ne doit pas moins les reſpecter à cauſe de ceux qu'ils ont avec les loix.

Lorſque les hommes, avertis par le ſentiment de leur foibleſſe, ou entraînés par un panchant plus fort que la crainte *, ſe ſont rapprochés pour vivre enſemble, on a vû ſe former des ſocietés différentes: ils tendoient tous au même but qui étoit la paix & la tranquillité; mais ils n'ont pas pris la même route pour

* Pluſieurs Philoſophes ont crû que le premier ſentiment de l'homme dans l'état de nature ſeroit celui de ſa foibleſſe, & que ſa timidité ſeroit extrême. On a trouvé dans les forêts des hommes ſauvages: Tout les fait trembler, tout les fait fuir.

pour y parvenir. Afin de les ramener à une Conſtitution uniforme, il auroit fallu ramener leur caractère & leur génie à l'uniformité: la nature s'y ſeroit oppoſée.

Des organes autrement diſpoſés ſuppoſoient néceſſairement des humeurs & des inclinations différentes; des hommes qui n'habitoient pas le même climat, ne pouvoient avoir le même caractère. Chaque nation a eu donc ſon génie propre; chaque nation a eu ſes préjugés.

Les loix primitives, d'où dépendoit l'ordre politique & le Gouvernement de ces différens peuples, en ont été le premier effet, & ſont devenuës elles-mêmes la ſource de beaucoup d'autres.

Ce ſont les préjugés qui faiſant regarder à quelques-uns comme *l'eſclavage* tout ce qui n'étoit pas *la liberté extrême*, leur ont fait rejetter toute ſorte de frein, & les ont entretenus dans cette premiére férocité qui les retient encore dans les forêts. D'autres au contraire, élevés dans l'indolence & affoiblis par la volupté, ont trouvé les fers moins rudes que les efforts qu'il auroit fallu faire pour les repouſſer. Ceux-là, aſſez vertueux pour ſe conduire par leurs propres loix, n'ont connu d'autre

puiſſance

puiſſance que celle qu'ils partageoient avec tous les citoyens : Ceux-ci, plus libres peut-être, quoiqu'ils reconnoiſſent un maître, ont obéï ſans crainte à celui qui n'avoit d'autre autorité que celle qu'il tenoit d'eux, & qu'ils lui avoient confiée.

Mais c'eſt principalement pour lors, que, le génie des peuples étant fixé, ſi on oſe le dire, par une Conſtitution qui lui étoit analogue ; l'on a vû ſe former les préjugés qui en étoient une ſuite néceſſaire, & avec lequel ils ont été ſe confondre.

C'eſt à les bien connoître qu'un Légiſlateur habile doit employer tous ſes ſoins : la ſageſſe de ſes réglemens dépendra de cette connoiſſance ; elle eſt preſque toûjours relative.

Des loix fort bonnes peut-être pour une Nation qui habiteroit une Iſle dont le climat ſeroit froid, dont le terrain ſeroit très-fertile, mais qui manqueroit de pluſieurs choſes néceſſaires ; des loix faites pour un peuple naturellement ſombre & féroce, qui ne croiroit pas jouïr de ſa liberté s'il ne pouvoit dire hautement qu'il eſt libre ; ces loix ſe trouveroient ſans doute étrangères dans un climat

tempéré,

tempéré, dans un païs où la terre produiroit avec moins d'abondance, mais où elle ne seroit point avare de tout ce qui peut être nécessaire à la vie; chez des peuples dont l'humeur sociable & enjoüée feroit le caractère, & qui joüiroient de leur liberté sans réfléchir sur les moyens qui la leur assûrent.

Les loix de la Grèce ne pûrent être transportées à Rome toutes entières; il fallut les accommoder au génie du peuple auquel on vouloit les faire recevoir; elles auroient attaqué trop ouvertement des préjugés établis, & qui étoient joints par des liens insensibles que l'on n'auroit pû rompre cependant sans un effort dangereux.

Il est aisé de comprendre que dans ce grand nombre de préjugés qui s'offrent à celui qui les recherche avec soin, il en est plusieurs de condamnables aux yeux de la Raison. Que de coûtumes singulières qui n'ont d'autre autorité que celle que le tems leur a donnée, la seule que puisse recevoir l'erreur, & qui ne peuvent manquer de révolter tous ceux qui n'en sont pas esclaves!

Le Législateur est souvent obligé néanmoins de les respecter: il doit s'élever avec force &

avec

avec courage contre les préjugés, toutes les fois qu'il pourra retirer le trait sans irriter la playe : mais que ces moyens sont rares ! Osera-t-il s'élever contre des abus qui tiennent au systême général ? Osera-t-il s'élever contre ceux qui tiennent à des choses utiles ou sacrées ?

Le grand Art de celui qui gouverne, est de sçavoir se servir, pour affermir son Empire, de ce qui sembloit devoir le renverser. Si des préjugés déja reçûs s'opposent à l'établissement des loix plus parfaites qu'il pourroit donner à ses peuples, il ne doit pas s'obstiner à les y soûmettre : Qu'il consulte au contraire les préjugés de la nation dans les réglemens qu'il lui propose ; & qu'il ne la prive pas, par une fausse prudence, de ce qui peut lui être utile.

Telle est l'origine de la plûpart de ces loix singulières qu'un Prince semblable au peuple ne conserve que par prévention, qu'un Prince moins borné se fait toûjours gloire d'abolir, & que le grand Prince respecte quoiqu'il les condamne : Lui seul connoît les rapports nécessaires qu'elles ont avec les préjugés.

On rougit pour de certains peuples qui se

font

font privés du commerce d'un Sèxe aimable, fait pour trouver des Adorateurs & non pas des Tyrans; ils ont renfermé leurs femmes dans de superbes prisons; ils les ont regardées comme les esclaves de leurs plaisirs; & ils n'ont osé les confier qu'à des monstres que la nature voit avec horreur, & qu'elle n'a pas produits. Mais que l'on réfléchisse que ces peuples vivent sous une Religion qui s'est accommodée à la nature du climat *; qu'ils ont toûjours devant les yeux l'image d'une Puissance qui se jouë du plus foible; qu'ils vivent sous un Gouvernement dont le principe est la subordination extrême, que les jalousies & les intrigues des femmes ébranleroient bientôt, si on n'avoit mis une digue à leurs passions: Que l'on examine ainsi tous ces rapports, & que l'on ose changer ces coûtumes barbares.

Il est une contrée en Asie ** dont les habitans ferment les ports aux Etrangers, & les regardent comme les ennemis de la nation. La nature porteroit-elle les hommes à se fuir? mais elle les a rapprochés: Seroit-ce la Raison?

* La loi de Mahomet permet d'épouser quatre femmes; celle des Maldives en permet trois.

** L'Empire de la Chine est gouverné par les Rites.

Raison ? elle seule auroit suffi pour rassembler les hommes, quand même ils auroient résisté à une voix plus puissante. D'où vient donc que les Empereurs de ce vaste Empire ne s'appliquent pas à déraciner des préjugés que la Raison condamne, & qui privent leurs peuples des avantages infinis que pourroit leur procurer le commerce de leurs voisins ? Ils ont vû sans doute qu'il auroit été dangereux de ne pas les respecter.

Des hommes invités à l'indifférence & à la paresse par une Philosophie spéculative qui leur a fait sacrifier toutes les Sciences à celle de la Morale, des hommes qui conservent encore aujourd'hui les mêmes coûtumes qu'ils avoient dès les premiers siécles du monde ; & qui respectent les plus indifférentes comme faisant une partie de leur Religion, ou comme étant leurs loix elles-mêmes ; ces hommes n'ont pas dû s'exposer à voir violer à tous les instans ce qu'ils avoient de plus sacré & de plus cher, en recevant parmi eux des Etrangers : La haine qu'ils leur témoignoient, étoit la suite de leur zéle pour la Religion, de leur obéissance aux Loix & de leur amour pour le Gouvernement ; devoit-on la détruire ?

 Quel

Quel trouble, quelle confuſion ne cauſeroit-on pas dans les societés, s'il étoit permis de renverſer ainſi le plan ſur lequel elles étoient formées, ſous prétexte de corriger des abus qui s'y ſont gliſſés, & pour y faire des changemens qui en feroient perdre bientôt l'eſprit? Tout ce qui y porte atteinte ne peut manquer de les détruire. Auſſi le Légiſlateur de Lacédémone * employa-t-il tous ſes ſoins & ſacrifia-t-il ſa vie même pour obtenir de ſes citoyens une promeſſe aſſurée de n'enfreindre jamais aucun des réglemens qu'il avoit faits. * *

C'eſt ce reſpect inviolable pour les loix & pour les coûtumes anciennes, qui a rendu floriſſantes pendant tant de ſiécles ces petites Républiques qui partageoient la Grèce, & qui, foibles

* Quand les établiſſemens de Lycurgue furent reçûs par les Lacédémoniens, il leur dit qu'il vouloit aller conſulter l'Oracle d'Apollon, & il les fit tous jurer que juſqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme du Gouvernement qu'il avoit établie. Lorſqu'il fut arrivé à Delphes, & qu'il eut reçu une réponſe favorable du Dieu, il ſe donna la mort pour rendre leur ſerment inviolable à jamais.

* * Charondas, *qui donna ſes loix à Thurium dans la 84. Olympiade*, ordonna que quiconque voudroit abolir une des vieilles loix, ou en établir une nouvelle, ſe préſenteroit au peuple en portant à ſon col les inſtrumens du ſupplice qui devoit lui ſervir de châtiment, ſi la nouveauté qu'il propoſoit, n'étoit pas reçûë de tous. *Montagne, livre I, Chap. XXII. De ne changer aiſément une loi reçûë.*

foibles par elles-mêmes, ne se soûtenoient que par l'harmonie du Gouvernement & des moeurs. Il est vrai qu'établies sur le plan du Gouvernement domestique, elles n'abandonnoient rien au caprice des particuliers: Les loix politiques marchoient toûjours au-devant du citoyen; elles régloient ses moindres démarches: mais elles avoient consulté ses préjugés. Aussi ne voyoit-on pas chez ces peuples heureux des hommes tout à la fois innocens & coupables, qui, autorisés par l'exemple & justifiés par l'honneur, fussent cependant punis comme criminels, & méritassent de l'être.

Sparte, Sparte elle-même, cette ville si austère dans ses moeurs, & qui avoit mérité l'épithète magnifique * qui montroit le pouvoir qu'elle avoit sur les hommes, Sparte permettoit le vol fait avec adresse: Destinée à la guerre, elle préparoit ses citoyens à la ruse & à l'artifice.

Athènes au contraire punissoit le meurtrier d'un oiseau; l'Aréopage le condamnoit à mort; tout ce qui faisoit perdre l'idée de la pitié & de la douceur, passoit pour un crime.

* Le Poëte Simonide donne à Sparte l'épithète Δαμασιμβρότας, *Dompteuse d'hommes.*

Qui voudroit justifier ces institutions singulières, & en même tems si opposées, prendroit néanmoins la même voye pour les excuser : il remonteroit à la source d'où elles étoient parties ; il feroit voir leurs rapports avec le génie & les préjugés des deux Républiques qui les avoient données ; il montreroit l'une, fondée sur le courage, abandonner la sévérité de ses maximes pour faire des soldats ; il montreroit l'autre, établie sur les mœurs, devenir féroce par un excès de vertu, pour inspirer aux hommes l'humanité jusques dans les plus petites choses, & pour les rendre encore plus parfaits.

Le Législateur des Juifs, envoyé par la sagesse même pour donner des loix à un peuple qu'il devoit gouverner selon les principes qu'il avoit reçus d'elle, permit le divorce *, que

* C'est une tolérance de Moïse : Il a souffert que vous répudiassiez vos Femmes ; il a réglé seulement que vous ne pourriez le faire qu'en leur mettant en main un Acte de divorce ... Encore Moïse n'a-t-il eu cette condescendance, que parce qu'il connoissoit la dureté de votre cœur, & qu'il a craint que s'il ne se relâchoit un peu, vous ne vous portassiez à de plus grands excès. *Hist. du Peuple de Dieu, II. Part. Liv. IX.*

Je ne condamne pas Moïse ; je fais ce qu'il eût voulu faire, s'il eût trouvé dans vous des cœurs mieux disposés & des esprits plus traitables. *Ibid.*

que cette divine sagesse condamnoit déja, puisqu'elle le condamna ensuite; & ce ne fut pas le seul sacrifice qu'elle crut devoir faire à la dureté de leur cœur. Il fut permis à ce peuple rebelle de prêter à usure: la prohibition générale fut restrainte pour lui à une défense très-bornée; & c'étoit un réglement bien sage: car, comme l'a dit un homme d'esprit, quand les abus sont nécessaires, il vaut mieux les soûmettre à des loix, que de les abandonner à leurs propres désordres.

Craindra-t-on après cela de dire que le respect que l'on doit aux loix elles-mêmes, est souvent la mesure de celui que l'on doit aux préjugés? Il est des choses que l'on ne doit envisager qu'à travers le bandeau que le vulgaire porte sur les yeux: ce voile arrêtera le trop grand jour qui alloit éclairer notre ame. Préférons aux découvertes qu'il nous dérobe, l'illusion qu'il nous conserve, & qui fait notre bonheur: nous étions déja coupables, ou nous allions le devenir.

Qu'une victime malheureuse du pouvoir tyrannique apprenne que l'on peut être sujet sans être esclave; qu'elle vienne à connoître des peuples qui sont heureux & tranquilles en

 obéissant,

obéissant, parce qu'ils servent un maître *qu'ils aiment*; qu'elle parvienne enfin à découvrir ces climats fortunés où les fers dont elle est chargée, ne sont destinés qu'à arrêter le coupable en enchaînant le crime; l'image de la liberté qui s'est offerte à ses yeux, fera connoître l'esclavage à cet homme que les préjugés de l'éducation & de l'exemple avoient accoûtumé à recevoir des chaînes sans murmurer, & à les porter sans honte.

Il sentira combien est injuste une domination, qui, en les imposant, renverse les loix sacrées de l'humanité: son cœur, fait pour des sentimens plus nobles que la crainte, détestera tout ce qui ne fait connoître qu'elle; son esprit trop gêné par une obéissance aveugle, cherchera les moyens de se défaire d'un joug qui lui est devenu insupportable; il versera dans tous les cœurs le poison qui le dévore, & avec lui l'esprit de révolte & de sédition.

Le nom de libérateur, pris tant de fois & si rarement mérité, justifiera à ses yeux une action toûjours suivie de remords pour les ames capables de les sentir; il marchera avec audace au palais de ses maîtres; sa main, af-

fermie

fermie par la fureur; consommera son crime, & plongera dans le désordre une Patrie qu'il vouloit sauver.

Ce n'est pas concourir au bien de la société, c'est le troubler au contraire, que de dégoûter les hommes de leur condition présente, pour leur en offrir une qui, quoique plus parfaite, n'est pas toûjours plus propre à les rendre heureux.

Un Gouvernement établi a de grands avantages par cette circonstance seule qu'il est établi: il a éprouvé par son poids les ressorts qui le font mouvoir: les rapports qui le lient avec les mœurs, le climat, la Religion, bien loin de s'affoiblir, se fortifient tous les jours par de nouveaux préjugés. Ainsi un Législateur sage respecte avec soin tout ce qui porte le caractère de l'Antiquité, si puissant sur la multitude: s'il ose tenter quelques changemens pour le bien public, il les adapte, autant qu'il lui est possible, aux préjugés déja reçus; il conserve, comme l'a dit un profond politique *, *les principaux piliers & les supports de la Constitution.*

 Tout

* Le Docteur Hume, *Discours sur l'idée d'une République parfaite.*

Tout ce qui pourroit les ébranler, lui paroît dangereux; & il se voit souvent obligé de souffrir des abus. Il permet quelquefois le luxe *, quoique souvent nuisible; il craint quelquefois d'élever par des distinctions trop marquées une profession utile & honorable qui augmente la fortune des citoyens & les richesses de l'Etat, mais qui peut avoir été avilie par un faux préjugé qu'il doit ménager; quelquefois même il l'abbaisse. **... Enfin il dit aux peuples qu'il gouverne, en parlant de ses loix, ce que disoit Solon de celles qu'il avoit données aux Athéniens : *si ce ne sont pas les meilleures que l'on puisse donner, ce sont du moins les meilleures que vous puissiez recevoir.*

Qu'on

---

* Le luxe est singulièrement propre aux Monarchies, & il n'y faut point de loix somptuaires. Pour que l'Etat Monarchique se soûtienne, le luxe doit aller en croissant du Laboureur à l'Artisan, au Négociant, &c. sans quoi tout seroit perdu. *L'Esprit des Loix, liv. VII. Chap. IV.*

** La loi Claudia défendoit aux Sénateurs d'avoir en mer aucun vaisseau qui tînt plus de quarante muids. *Tite-Live, liv. XXI.*

Les loix de Venise défendent aux Nobles le commerce. *Amelot de la Houssaye, du Gouvernement de Venise.*

Qu'on ne demande donc plus pourquoi la Raifon peut agir d'une manière auffi contradictoire, que de refpecter ce qu'elle condamne : cette contradiction n'exifte qu'en apparence. Les erreurs & les maux étant l'appanage de l'humanité, il eft prefque impoffible qu'ils ne foient toûjours mêlés de quelque bien ; & notre condition feroit trop malheureufe, fi de ce mélange il n'en réfultoit fouvent de grands avantages pour la focieté. C'eft ainfi que les préjugés, fi funeftes par eux-mêmes, peuvent devenir utiles par les rapports effentiels qu'ils ont avec la morale & avec les loix. Ils les ont affervies : gardons-nous donc de heurter de front les préjugés les plus condamnables.

Le Philofophe qui voudroit fans ménagement en affranchir fes femblables, s'expoferoit à devenir la victime d'une populace jaloufe de fes chimères, & à faire de mauvais citoyens fans rendre les hommes meilleurs : qu'il conferve toute la févérité de fes principes pour régler les mouvemens de fon cœur.

Le

Le politique Légiſlateur porteroit la confuſion dans les Etats qu'il voudroit réformer. Les abus néceſſaires ſont des loix de la Nature. La Raiſon elle-même ne conſidère les préjugés que comme des liens puiſſans qui rapprochent les parties d'un grand tout dont ils ſont l'enſemble.

Reſpicere exemplar vitæ morumque.

Hor. Art. Poët.



II. DIS-

SECOND DISCOURS
SUR LE MEME SUJET.

IL n'eſt aucun ſiècle où l'on ſe ſoit plus élevé contre le préjugé que dans le nôtre; mille voix font entendre qu'il eſt honteux de ſe laiſſer dominer par ce tyran des eſprits: on s'arme à l'envi pour le combattre; la moindre victoire paroît le triomphe le plus beau; mais eſt-ce toûjours le triomphe de la Raiſon?

Ceux qui font profeſſion de braver tout genre de préjugé, & de lui déclarer une guerre ouverte, s'en glorifient: ce qui leur fait illuſion, c'eſt qu'ils conſidèrent le préjugé en lui-même, & ne veulent pas appercevoir les avantages qu'en tire la ſociété; ainſi ils le condamnent ſans examen & le pourſuivent ſans ménagement. Cependant il eſt également néceſſaire de faire un choix entre les préjugés que l'on doit proſcrire & entre les moyens que l'on doit employer en les proſcrivant: le bien public le demande, la vérité même l'exige;

ge; on ne doit soûtenir ses droits que d'une manière digne d'elle.

La Raison, il est vrai, élève le sage au-dessus des opinions populaires; des erreurs marquées au sceau de l'antiquité ne lui en imposent pas: il condamne le faux par-tout où il le découvre; mais les mêmes lumières qui lui apprennent à le condamner toûjours lui apprennent à le respecter souvent.

Oui, la Raison peut respecter ce qu'elle *condamne*. Ce n'est pas ce que pensent nos Philosophes modernes; ils traiteroient cette complaisance de lâcheté: sous leur pinceau la Raison paroît fière, infléxible; sans ménagement elle frappe tout ce qu'elle *condamne*.

Mais la Raison désavouë ces portraits; elle n'a qu'à se montrer sous ses véritables couleurs; elle paroitra aussi précautionnée dans ses mêmes démarches, aussi compatissante dans ses décisions, que juste dans ses desseins & invariable dans ses vuës; par-là même, elle apprendra qu'elle respecte tout ce qui est utile & qu'elle craint tout ce qui est dangereux.

Or entre les préjugés qui ont même quelque chose de faux, il en est un grand nombre d'utiles aux hommes qui en suivent les impres-

impressions ; & presque toujours il est dangereux pour ceux qui condamnent les préjugés de le faire trop ouvertement ; deux Propositions que je vai déveloper : En avoir montré la vérité, c'est avoir prouvé que la Raison fait souvent respecter des Préjugés qu'elle condamne.

PREMIERE PARTIE.

LA vérité devroit faire le bonheur de l'homme : malheureusement l'erreur est souvent obligée de suppléer à la vérité. Il est des erreurs, que la Politique fait passer en maximes, qui servent au soutien & à la gloire des Empires ; il en est que l'éducation insinuë dans les cœurs, qui sont des défauts, & qui cependant donnent de la consistance aux vertus ; il en est enfin dont la Nature elle-même nous fait présent, & qui contribuent à notre bonheur ; trois sortes de préjugés qui se divisent en une infinité de branches, & qui contribuent au bien de l'homme : cesse-t-on de les respecter ? les Etats languissent, les vertus s'affoiblissent, le bonheur s'anéantit.

La Société, pour se maintenir, exigeoit de grands sacrifices de la part du citoyen : le devoir seul auroit dû les obtenir ; mais le devoir n'a

n'a presque point de prix chez la multitude ; il n'est que le sage qui puisse en faire sa récompense, & les sages sont toujours rares.

Ceux qui formèrent les Empires comprirent donc, que pour encourager la multitude il falloit unir au devoir une récompense. La Société n'avoit point de bien réel à offrir ; elle se seroit appauvrie en voulant se soutenir. Pour supléer à son indigence elle forma un bien plus factice que réel, à qui elle donna le nom de gloire. Ce bien ne fut pas toujours le partage de la vertu ; mais il fut la récompense des actions difficiles & éclatantes. Le brillant dont la gloire fut embellie, incapable de séduire la raison, saisit l'imagination, enflamma les cœurs : De-là mille actions héroïques : sont-elles aussi grandes dans leur principe que dans leur effet ? Qu'importe, elles soûtiennent la Patrie : & voilà le chef-d'œuvre d'une politique qui sçait se proportionner au bien de la société & à la constitution du grand nombre des hommes.

Mais la gloire n'est-elle qu'un préjugé ? N'a-t-elle rien que de faux ? Si par le nom de gloire vous entendez ce vain renom que le vulgaire

vulgaire poursuit, oui, elle n'est qu'un fantôme brillant : si, avec le sage, vous placez la gloire dans ce concert d'applaudissemens qui suit la vertu & les actions loüables, elle n'a rien de faux, elle est digne des plus grandes ames, elle forme à l'héroïsme ! Mais chercher les applaudissemens avant la vertu, mais les chercher par des faits plus éclatans que justes, mais ne courir qu'après un nom éternel sans prendre garde à ce qui doit le mériter, voilà ce que j'appelle suivre un préjugé que la Raison condamne & qu'elle respecte.

Que l'on vienne à bout de faire mépriser cette fausse gloire, vous verrez la Société retomber dans sa premiére enfance, la patrie n'avoir plus que de foibles défenseurs, les loix des appuis fragiles, les arts des amateurs oisifs. Un petit nombre de Sages, sectateurs de la vraye gloire, feront quelques efforts pour décorer la Société ; mais la multitude regardera la patrie avec indifférence, & la force des Etats dépend de la multitude.

Et en effet, pour qu'un Etat soit florissant, il faut qu'un grand nombre de citoyens s'oublient eux-mêmes pour ne penser qu'au bien public. Il étoit donc nécessaire de trouver un

objet intéressant qui imposât silence au murmure de la nature. Le premier de nos devoirs est de servir l'Etat: ce n'est pas là premiére de nos inclinations. Avoir donc environné la gloire de rayons si éclatans qu'elle s'empare de toute l'ame, c'est avoir trouvé le ressort le plus propre à émouvoir la multitude; c'est, il est vrai, avoir mis le fantôme à la place de la réalité; mais ce fantôme étoit nécessaire. La vraye gloire ne tient qu'à la Raison & à la vertu; la fausse gloire tient à l'imagination, & c'est celle que le grand nombre des hommes est capable de saisir. Un tableau, quoiqu'il ne soit point conforme à la nature, si les couleurs en sont extrémement vives, frappe plus les yeux de la multitude qu'un tableau vrai & naturel.

Voyez-là cette Idole, quel empire elle a sur les cœurs: la vraie gloire devoit apprendre à Lucrèce à être fidèle; elle n'y est point sensible: la fausse gloire se montre; aux dépens de sa vie elle achette l'immortalité. Caton se devoit à sa patrie; il est vaincu; il veut vaincre; il oppose gloire à gloire; il cherche la célébrité par un crime; cependant les cœurs vraiment Républicains lui dressent des Autels:

ne

ne les renversons pas; il est utile à un Etat de respecter jusqu'à l'ombre de la générosité & de la vertu. Qui sçait mépriser la vie peut devenir souvent utile à la Société; d'ailleurs la fausse gloire paroît tenir de si près à la véritable, toute éloignée qu'elle en est, qu'en voulant détruire l'une on affoiblit l'autre.

Mais la fausse gloire n'est pas le seul préjugé utile à l'Etat; l'estime même excessive qu'une Nation conçoit pour elle-même sert à son maintien & à son agrandissement; elle inspire une chaleur vivifiante qui fait éclore les talens & qui les perfectionne; elle donne à tout le Corps de l'Etat une confiance, l'ame des grandes entreprises. Souvent pour réüssir il suffit d'oser. Aussi que n'ont pas fait dans tous les tems les Législateurs pour rendre au peuple la patrie vénérable? Chaque nation a décoré son origine du merveilleux de quelque Fable. L'Athénien croit habiter des murs élevés par Minerve: Le préjugé est pour les arts, & les arts sont portés à leur perfection. Le Romain se persuade que Mars s'intéresse à son sort: le préjugé le tourne du côté de la guerre; le Romain triomphe du monde entier; tant le préjugé entre les mains de la politique a d'ascendant & de succès.

L'esprit humain court après les extrêmes ; ce juste milieu où la vérité est placée est pour lui d'un accès difficile. Quand il s'agit de se dépouiller d'un Préjugé, il tombe dans l'opposé ; il cesse d'estimer excessivement la Patrie, il la méprise. Ainsi détruire une erreur en ce genre, c'est en mettre une autre à sa place ; & puisqu'il faut des erreurs aux Hommes, il est de la sagesse de maintenir la plus utile.

O vous, à qui la Nature accorde la prééminence des Talens, Génies rares, faits pour dominer sur les Esprits, ménagez les Préjugés utiles, & proportionnez vos leçons aux besoins de la multitude ; imitez les grands Maîtres dans l'Art de la Musique, & pour donner plus de vie aux concerts de la Société, servez-vous des dissonances. Qui veut régir les Hommes ne doit point viser au parfait.

Oui, on affoiblit les vertus, on les détruit même souvent en voulant trop les épurer, & par l'union qu'ils ont avec elles il est des défauts qui ont quelque chose de précieux : or ces défauts sont presque tous des préjugés de l'éducation.

Du sein maternel nous passons en quelque sorte dans le sein de la société ; cette seconde

mére

mére façonne notre raiſon, plie nos ſentimens, & jette dans notre cœur les ſemences des défauts qui dominent dans le païs qui nous a vu naître & qui ſe mélangent avec nos vertus. L'ame, encore tendre, reçoit toutes les impreſſions qu'on lui donne. A peine nous avons ouvert les yeux à la lumiére, qu'indépendamment de toute autre leçon, chacun en trouve dans les exemples de ceux qui l'environnent: De là cette reſſemblance dans le caractère & dans la maniére de penſer qui domine parmi les citoyens d'une même ville.

Jettez un regard attentif ſur le ſpectacle qu'offrent les Nations; vous appercevrez que les vertus de chaque peuple ont un coloris qui n'eſt pas le même, & qui eſt varié à peu près comme les phiſionomies le ſont dans les différens Climats: N'en ſoyons point ſurpris, les préjugés ne ſont pas les mêmes.

Parmi certains Peuples règne l'humanité & l'urbanité; mais ces qualités ſont malheureuſement jointes à l'inconſtance & à la frivolité: De-là ces vertus plus aimables que ſolides. Parmi d'autres on apperçoit de la hardieſſe & de la profondeur dans le génie; à côté ſe trouve je ne ſçai quelle rudeſſe: De-là ces

vertus plus fières que sociables. Ici c'est l'affabilité & la souplesse ; mais tout est affecté jusqu'au zèle & à l'empressement : De-là ces vertus plus imposantes que réelles. Là c'est un flegme & une tranquillité qui va jusqu'à la nonchalance, & par un contraste étonnant, on y trouve des sentimens outrés d'élévation & de générosité : De-là ces vertus plus fastueuses qu'agissantes. Ainsi la vertu prend une teinte des défauts du caractère & de l'éducation.

Or séparer ces défauts de la vertu, c'est l'affoiblir ; c'est ôter de l'or l'alliage qui lui donne de la consistance.

Un Sage d'Athènes qui auroit voulu transporter dans sa Patrie l'austérité de Sparte, & un Citoyen de Sparte qui auroit voulu introduire chez ses Concitoyens l'urbanité Attique, auroit troublé l'harmonie de la Société ; &, soit que les différens caractères ayent quelque chose de Physique qui tient au Climat, soit plûtôt que l'éducation forme une espèce de seconde Nature, il est constant que les mêmes vertus ne peuvent pas par-tout avoir la même forme ; pour cela il faudroit que tous les peuples pussent avoir les mêmes caractères & les mêmes préjugés.

A quoi donc pensent ces faux sages, qui, admirateurs nés des vertus étrangéres, & critiques éternels des défauts de leurs concitoyens, veulent transporter les vertus d'une nation à l'autre? Chaque climat a ses plantes & sa culture diverse; chaque Peuple a sa maniére d'envisager le beau moral.

Il est vrai qu'on trouve un petit nombre de sages qui sçavent se défaire des défauts dominans dans leur Patrie sans énerver leur vertu; mais on ne régit pas la multitude comme on dirige & comme on gouverne un sage. On peut maîtriser une source toûjours constante; on commande à ses eaux, on leur fait prendre toute sorte de routes, tandis que certains fleuves, ainsi que les torrens, sont indociles au joug qu'on veut leur imposer: Rien de plus dangereux que de les faire sortir du lit que la nature leur a formé. Telle est la multitude: veut-on la faire pancher d'un côté? elle s'y porte avec impétuosité: Pourquoi cela? elle n'est point susceptible de ces précisions & de cette discrétion nécessaire pour profiter des conseils de la sagesse. On veut la corriger d'un défaut, elle se précipite dans un vice opposé. Nœuds sacrés, que la Religion & la societé resserre-

 roient

roient de concert, qui a pû vous affoiblir? Le Prince de nos Poëtes comiques, pour corriger un défaut, ne contribua pas peu à infecter la nation d'un vice tout contraire: Il voulut bannir la jalousie; il mit l'indifférence à sa place. Ainsi en détruisant un préjugé on détruit la vertu.

Ne nous plaignons pas de la nature si nous sommes malheureux; nous devons sur-tout nous en prendre à nous-mêmes. Pour être plus heureux que nous ne sommes, profitons des biens qui nous sont offerts, sans vouloir les envisager de près; trop de prudence & de précaution nuisent au bonheur.

L'Homme doit donc se prêter aux préjugés qui naissent avec lui. Il est des erreurs utiles dont la nature nous a fait présent: Ainsi pour adoucir la vûe effrayante de notre dernier terme, elle l'a placé dans un enfoncement & dans un lointain qui le fait presque disparoître à nos yeux; & l'espérance, par ses douces chimères, émousse la pointe de nos maux présens.

Il n'est que la docilité au préjugé que la nature nous donne qui puisse produire cette paix constante & ce charme permanent qui constitue le bonheur. Si l'on soûmet à un exa-

examen rigoureux tous les avantages qui forment le ſort le plus digne d'envie, on ſera bientôt malheureux, parce que tous les biens ſont reſpectifs & mélangés de quelques maux; de plus, le deſir inſatiable que nous avons d'être heureux fait que les moindres biens mis à côté des plus grands ſe dénaturent à nos yeux & nous paroiſſent des maux véritables.

Oui, le bonheur eſt plus dans le tour d'imagination & dans la maniére d'enviſager les biens que dans les biens mêmes; en ſorte que l'Homme qui ſçauroit eſtimer ce qu'il poſſéde, & qui feroit peu de cas de ce qu'il ne poſſéde point, eût-il tort de juger ainſi, jouïroit cependant d'un bonheur véritable.

L'Inde offre des peuples qui habitent des Iſles ſtériles & brûlantes, qui cependant regardent leur patrie comme le Paradis de la terre: ainſi l'erreur ſupplée à la vérité: ils ne goûteroient pas un plaiſir plus ſolide quand leurs Iſles feroient enchantées.

Image naïve du bonheur des autres Hommes; l'erreur & le préjugé en ſont la baze & le fondement. Que ſont les avantages d'une naiſſance diſtinguée ſéparés du charme trompeur & du faux éclat qui les embellit? Une pré-

prééminence onéreuſe, un fardeau peſant. Ce qu'il y a même de plus eſtimable dans les qualités perſonnelles n'équivaut pas pour le bonheur de la vie à une douce erreur. Un vaſte génie, à qui des lumières ſupérieures montrent tout le défectueux de ſes productions, eſt ſans ceſſe agité. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes à talens médiocres; tout les enchante: renfermés dans une ſphère étroite, ils y établiſſent leur repos: on les critique, ils s'admirent; le préjugé qu'ils ont en leur propre faveur leur ſuffit. Chez les hommes tout eſt compenſé; l'erreur eſt une eſpèce de ſupplément des avantages que la nature leur refuſe. Voilà pourquoi les réflexions profondes & les grandes connoiſſances ne conduiſent preſque jamais au bonheur.

Après cela que penſer de ces ſages qui s'étudient à faire des portraits lugubres des maux qui défigurent la vie même? Nouveaux Héraclites, ils n'ont que des larmes à répandre ſur le ſort des humains. Jamais des lamentations étrangères n'ont conſolé des malheureux; l'homme même le plus heureux ceſſeroit bientôt de l'être, ſi on gémiſſoit longtems ſur ſa deſtinée.

Nous

Nous n'avons pas besoin qu'on nous avertisse de nos maux; nous ne sommes que trop soigneux à nous en rappeller le souvenir, & notre sensibilité les aigrit sans cesse. Fuyons ces retours inquiets sur nous-mêmes. C'est moins pour connoître la nature du bonheur que pour le goûter que nous sommes faits; &, comme le remarque un aimable Philosophe, rien n'est si délicat & si fragile qu'un état heureux: il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte de l'améliorer.

Non, il n'appartient pas à la sagesse humaine de nous détromper des frivolités & des erreurs qui diminuënt nos maux; vous seule, Religion sainte, avez ce privilège, parce que la consolation accompagne vos maximes, & que vos promesses nous dédommagent des sacrifices que vous exigez. Pour ces sages qui ne sçavent que découvrir nos maux sans les guérir, qu'ils se taisent, & qu'ils nous laissent nos préjugés; ils n'ont rien d'aussi bon à nous offrir.

Il est donc un grand nombre de préjugés utiles, & que la Raison doit par conséquent respecter. Ajoûtons encore un nouveau motif,

c'est

c'eſt qu'il eſt ſouvent dangereux de s'élever contre le préjugé.

SECONDE PARTIE.

RIen ſans doute n'eſt plus digne du ſage que de diſſiper les ténèbres de l'erreur; mais rien n'eſt peut-être plus dangereux; car, ſoit qu'on attaque les préjugés utiles & dont nous avons déja parlé, ſoit qu'on ſe déclare contre les préjugés qui ont quelque choſe de faux & de frivole, ſoit enfin qu'on veuille bannir de la ſociété les préjugés nuiſibles, on s'expoſe à devenir la victime d'un zèle que la ſageſſe ne dirigeroit pas.

Et d'abord eſt-ce une erreur utile à l'Etat qu'on veut détruire? Que de dangers à eſſuyer! Ceux qui veillent au bien public ne manquent preſque jamais de pourſuivre & d'accabler du poids de l'autorité des hommes qui par un amour effréné de la liberté ébranlent le fondement des Empires. La Patrie rejette avec horreur de ſon ſein ces génies hardis & téméraires, qui, loin de ſe plier aux loix établies & aux opinions que la politique a intérêt d'accréditer, s'efforcent d'introduire des vérités dangereuſes.

On

On est étonné quand on lit la triste destinée de tant d'hommes aussi célèbres par leurs malheurs que par leurs talens. Le mérite conduiroit-il à l'infortune? se demande-t-on: Ce n'est pas le mérite, c'est la témérité qui prépare un sort malheureux. Celui qui est né avec de grands talens, & qui touche à certains préjugés qui intéressent la Constitution des Etats, doit s'attendre que le moindre de ses revers sera la chûte de sa fortune.

Pour couler des jours tranquilles il faut plier devant les Puissances établies, & respecter tout ce qui contribuë aux bonnes mœurs; sans cette sage conduite on se voit assailli par un monde d'ennemis. La vertu elle-même s'élève avec force contre ces Philosophes imprudens & féconds en nouveautés, qu'elle regarde comme ses Antagonistes; & rien n'est plus à redouter que la vengeance qui prend naissance dans le sein de la vertu. Oui, la vertu par-tout ailleurs tranquille, modeste, pleine de compassion, oublie sa douceur naturelle, & devient intraitable, terrible, quand elle croit que ses droits augustes sont lezés. On sent bien que je caractérise, non la vertu

pure

pure & ſans défaut, mais ſeulement celle qui eſt dominante dans la ſociété.

En effet, ces hommes toûjours bienfaiſans & jamais redoutables, les vrais ſages ſont en trop petit nombre & trop peu écoutés dans le tumulte pour diriger les Jugemens publics. A l'égard de la multitude vertueuſe, comme elle pratique le bien ſans remonter juſqu'au principe de la vertu, elle conſulte plus dans ſes déciſions le ſentiment que la Raiſon : par-là elle eſt toûjours prête à ſe laiſſer ſéduire par les apparences de la vertu. Or il eſt un genre de citoyens qui tient le milieu entre le vulgaire & les ſages; Philoſophes de nom, déclamateurs par tempérament, oiſifs par état, vicieux par goût, vertueux par contenance, occupés à dogmatiſer ſur les opinions différentes, incapables de rien approfondir, ils ſont comme les ſuppôts & l'organe du préjugé, & par leurs cris redoublés ils ameutent tout le corps de la ſociété contre des vérités dont ils groſſiſſent le danger.

Telle eſt la deſtinée de ceux qui ſe déclarent contre des opinions fauſſes, mais qui ont de l'affinité avec les vertus; ils voyent changer leur tranquillité en agitation; la gloire

même

même après laquelle ils courent les fuit : comme ils échouënt presque toûjours dans leurs téméraires entreprises, c'est peu de les blâmer; on les noircit : en tout genre l'Auteur d'une conjuration est sans gloire s'il est sans succès. César, sans ses triomphes, seroit à côté de Catilina. Qui est heureux a toûjours des panégyristes ; les malheureux n'ont que des satyres à attendre. C'est dans ces portraits infidèles, tracés par la main du préjugé, qui se venge, que les Philosophes imprudens, qui l'auront attaqué sans l'avoir vaincu, seront connus de la postérité.

Mais les erreurs qui tiennent au bien public & à la vertu ne sont pas les seules qui trouvent des défenseurs zélés ; il en est d'inutiles qui portent un caractère marqué de frivolité, & qui cependant ont une foule de sectateurs.

La mode est de ce genre ; fille du caprice & de l'inconstance, & destinée par-là même à passer bientôt, elle voit néanmoins tout plier sous ses loix quand elle est dans sa force : le sage lui-même ne doit pas se piquer d'une vaine indépendance s'il ne veut être accablé sous les traits du ridicule.

Il

Il y a je ne sçai combien d'opinions passagères que la multitude accrédite & que la Raison apprend à respecter. Rappellons ces tems où la France travailloit à se polir; on vit naître alors une espèce de civilité gênante qui traînoit à sa suite une foule d'attentions puériles. Cette multiplicité d'égards minutieux & concertés, loin de porter de l'agrément dans la société, n'y portoit que de la contrainte; c'étoit l'ouvrage de l'art; on ne suivoit point l'impression de la Nature. Ce cérémonial gênant devoit donc passer. Cependant qu'un sage eût paru le mépriser autant qu'il étoit méprisable, qu'il eût voulu introduire tout d'un coup cette urbanité, qui, pleine de décence, bannit la contrainte du commerce des hommes vraiment polis, qu'il eût réglé sa conduite sur des loix avoüées de la seule Raison, il auroit paru avoir aux yeux de ses contemporains quelque chose de Cynique qui auroit déparé en lui les dons les plus précieux de la Nature; tant il est dangereux de s'écarter des préjugés qu'on a droit de condamner.

Quand on marche seul à la suite de la vérité, on se donne comme en spectacle à la multitude, & on n'est pas long-tems en spectacle

sans

ſans être critiqué. La malice du cœur humain, & je ne ſçai quel amour de l'égalité, fait que toute prééminence même légitime devient l'objet de la cenſure & de l'envie. Epargnera-t-on une prééminence qui paroît affectée & uſurpée? Mais condamner ce que les autres approuvent, n'eſt-ce pas s'arroger une ſupériorité? n'eſt-ce pas s'élever un Tribunal d'où l'on juge en dernier reſſort de la conduite des autres hommes? n'eſt-ce pas aliéner les cœurs?

Par malheur notre tranquillité dépend de tous ceux qui nous environnent, en ſorte qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'on ſçait ſe concilier leur amour propre. Or quand on ſe déclare contre des opinions même frivoles & qui ſont en faveur, on choque la vanité de ceux qui les ſuivent, & on ne choque jamais impunément la vanité. La conformité des goûts & des maximes eſt le lien le plus fort qui uniſſe entre eux les hommes, & par une ſuite néceſſaire l'oppoſition de conduite & de ſentiment les déſunit, & devient la mére de la diſcorde. C'eſt donc s'iſoler que de ne point ſe prêter à des Préjugés qui n'ont rien par eux-mêmes qui bleſſe la vertu. Dans cet état d'abandon quel bonheur peut-on goûter? Il faut avoir

une ame doublement Philosophique pour vivre seul & vivre heureux. Une vérité est bien intéressante quand elle nous dédommage de la douceur que nous procure le commerce des autres hommes. Combattre quelques préjugés qui sont plûtôt des défauts que des vices, & qui ne rendent frivoles que ceux qui s'y livrent sans discernement, ce n'est point se rapprocher de ces vérités importantes dont la possession console de toutes les autres pertes.

Mais ce n'est pas seulement en se déclarant contre des opinions qui déparent les mœurs, qu'on risque son repos; les préjugés qui influënt sur les Arts, & qui en arrêtent le progrès & la perfection, demandent aussi à être ménagés quand on entreprend de les refuter.

Ceux qui s'adonnent aux beaux Arts ne sont pas toûjours les amateurs les plus sincères de la vérité: De-là ces divisions & cet acharnement entre des hommes célèbres: ils étoient nés pour s'attirer l'admiration des autres hommes, &, comme de vils gladiateurs, ils amusent la malignité publique. Citoyens d'un Empire tranquille, quelle fureur vous anime? Pourquoi ces guerres plus que civiles? Voyez l'ignorance

gnorance & le préjugé qui se réjouissent de vos discordes cruelles : vos combats sont funestes à la vérité. Cessez de tourner vos armes contre vous-mêmes ; c'est l'erreur que vous devez frapper. Vœux inutiles ! desirs superflus ! Tel sera toûjours le sort de ceux qui sans ménagement veulent faire connoître la vérité, d'être combattus opiniâtrement par ceux même qui font profession de la rechercher : leurs propres succès leur feront des ennemis. Avant d'éclairer les esprits ils blessent les yeux de l'envie ; & l'envie ne pardonne jamais sa primauté.

Descartes paroît : ce génie inventif & puissant se déclare contre des erreurs reçûës ; il veut faire rentrer la Raison dans ses droits ; il méritoit des Autels, si un mortel pouvoit les mériter : quel accueil reçoit-il de ses Concitoyens ? Il fuit loin de sa Patrie, & va chercher un asyle sous un climat glacé. Le phénix de l'Angleterre, plus sage dans sa marche, envelope sa doctrine de la Géométrie la plus profonde, & la dérobe aux yeux des demi-Sçavans : la Physique change de face, & l'Europe est étonnée de se trouver Neutonienne. Le grand Art du Physicien Anglois fut de voi-

ler ses opinions, & de proposer ses découvertes comme sous des emblêmes: de-là ce peuple de commentateurs, qui devinrent des disciples d'autant plus zélés qu'ils partagèrent la gloire de leur maître. Ainsi s'est opérée dans l'Empire Philosophique cette grande révolution. Celui qui en a été l'Auteur a coulé des jours tranquilles, parce qu'il a sçû ne point allarmer le préjugé qu'il détruisoit, & qu'il a sçû intéresser en sa faveur l'amour propre des Sçavans, en leur laissant la satisfaction de le deviner.

Il est d'autres préjugés qui paroissent ne point demander de ménagement de la part du sage; ce sont ces erreurs qui troublent tous les devoirs, qui renversent l'ordre établi par l'Etre Suprême; des vices opposés au bien de la société, & qui par la force de l'usage passent pour des vertus: doit-on respecter ces préjugés funestes qui dégradent l'humanité? Le sage doit-il craindre le danger quand il s'agit de rendre ses semblables vertueux?

Les grands talens se doivent à l'utilité publique, & leur principal emploi est de maintenir la vertu. On ne doit compter pour rien le repos & la gloire quand il s'agit d'étendre son Empire. Socrate lutte contre les préjugés de

de ses Concitoyens; il montre avec assurance la vanité des faux Dieux: on s'élève contre lui; il est en bute à l'impudence cynique, qui le joue devant toute l'Attique assemblée: il n'en est point ému; que dis-je? il est condamné, & meurt tranquille: sa constance éclaire les hommes.

Il est donc des circonstances où il est beau de braver les opinions populaires quand les opinions sont des vices. Plus le témoignage qu'on rend alors à la vertu est coûteux, plus il est digne d'elle; mais qu'on ne pousse pas trop loin ce sentiment généreux: il y a quelquefois bien de l'héroïsme à sçavoir se dépouiller des apparences de la générosité, & celui-là seul est vraiment Philosophe qui fait servir ses talens, non à se distinguer en défendant la vertu d'une manière éclatante, mais à étendre son empire. Ce n'est que quand l'intérêt de la vérité le demande qu'on ne doit se compter pour rien. Voilà pourquoi le sage a soin de son repos, & pour l'avancement même des vertus, il ménage le vice. Précautionné, il a égard à la délicatesse de la multitude; insinuant, il ne montre la vérité que par un côté aimable; modéré, il conseille plutôt qu'il

ne reprend; affable, il gagne le cœur avant d'éclairer l'esprit: ainsi il respecte en quelque sorte les préjugés vicieux même en les combattant. On effarouche les passions lorsqu'on attaque brusquement les erreurs qu'elles ont intérêt à défendre. La manière la plus sûre de triompher d'une erreur dont le public suit en aveugle les impressions, est de la miner sourdement.

Il faut cependant l'avoüer, il se trouve des tems où le sage n'a point à craindre de devenir la victime de son zèle en se déclarant ouvertement & avec force contre les préjugés vicieux; c'est lorsque l'esprit de la multitude est déja préparé à recevoir la vérité: alors la voix d'un petit nombre d'hommes d'élite peut avancer la révolution; cette voix encourage les foibles, anime les ames timides, réveille les sentimens de la vertu & du vrai assoupi par le préjugé; momens précieux, qu'il n'appartient qu'aux sages du premier ordre de saisir: les devancer, c'est préparer de nouveaux triomphes à l'erreur. La vertu doit les siens autant à la prudence de ses sectateurs qu'à leur générosité.

On se trompe en prétendant que pour dis-

ſiper l'erreur il ne s'agit que de montrer la vérité dans tout ſon jour ; un trop grand jour offuſque au lieu d'éclairer : on doit imiter l'ordre & la ſage économie de la nature. Un foible crépuſcule dévance l'aurore, & ſa douce lumière prépare à la venuë du Soleil : ſi cet aſtre ſortoit tout d'un coup du ſein des ténèbres, ſon éclat trop vif bleſſeroit les yeux.

Non, la vérité n'a pas cet empire abſolu qu'on lui attribuë ſi ſouvent, ſur-tout quand elle condamne nos panchans. Le préjugé alors lui prête je ne ſçai quoi de triſte & de ſombre qui retombe ſur ceux qui l'annoncent. Qui eſt ennemi des plaiſirs paroît ennemi des hommes, & c'eſt l'amour des plaiſirs qui a enfanté je ne ſçai combien d'erreurs, & qui a ſçû les accréditer juſqu'à les faire paſſer pour des vertus. Que l'on conſulte l'hiſtoire de tous les peuples, & l'on verra avec ſurpriſe combien les préjugés les plus groſſiers, mais qui influënt dans les mœurs, ſont difficiles à déraciner. O honte de l'humanité ! combien n'en a-t-il pas coûté pour détruire l'idolatrie !

Les vainqueurs les plus redoutés voyent les coûtumes ſubſiſter malgré les efforts qu'ils font pour les détruire. Dans le tems même qu'ils

changent les loix & le Gouvernement des Nations qu'ils ont vaincuës, ils sont subjugués eux-mêmes par le préjugé dominant. Ainsi le Tartare, malgré son indomptable fierté, devient Chinois. C'est un fleuve rapide, qui après s'être fait un passage dans la mer, est lui-même absorbé par les flots qu'il a vaincus.

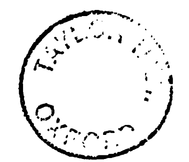
Ceux qui n'ont d'autre autorité sur les hommes que celle que donnent les talens, ne doivent donc pas s'attendre à faire plier facilement la multitude sous le joug de la vérité & de la vertu. Trop heureux, quelque précaution qu'ils prennent, si on ne s'élève pas contre eux, & si on ne leur fait pas un crime impardonnable d'avoir mieux pensé que le reste des hommes.

Je le sçai, le vrai & la vertu ont un droit acquis sur l'esprit & sur le cœur humain. Si on rentroit sérieusement au-dedans de soi, on trouveroit la condamnation de ces préjugés qui dégradent les mœurs; mais il n'est que trop vrai qu'une des dernières choses que fassent les hommes est de rentrer au-dedans d'eux-mêmes. Il est plus court & plus facile de penser d'après le Public que de suivre les leçons des sages & celles de la Raison. Ainsi

la

la paresse & l'indolence sont autant de barrières qui défendent le préjugé : elles ne sont pas les seules ; la fausse sagesse vient à leur secours. Entre les erreurs qui sont des vices, il en est qui ont des traits qui devroient être propres à la vérité : anciennes, le témoignage des tems reculés est en leur faveur ; universelles jusqu'à un certain point, le grand nombre d'hommes qu'elles se sont asservis forme une autorité qui les maintient.

Que d'obstacles à vaincre, que de dangers à essuyer quand il s'agit de détruire les préjugés ! Le sage cependant, uniquement épris des charmes du repos, verroit-il tranquillement le préjugé dominer ? Non sans doute ; mais qu'il le combatte avec sagesse : ainsi il trouvera le moyen de concilier ses intérêts avec ceux de la vérité. La Raison n'exige pas qu'on attaque ouvertement tout ce qu'elle condamne : il est du devoir du sage de l'écouter dans la manière de faire le bien. Qu'il règle donc sa conduite sur la nature du préjugé : il en est qu'on ne peut détruire sans renverser la constitution des Etats, & sans affoiblir les vertus & le bonheur : le sage doit respecter ceux-ci jusqu'au point de les autoriser. Il en est d'autres



tres qui ne sont des défauts que par rapport à ceux qui s'y livrent sans précaution : le tribut de respect qu'il doit à ceux-là, c'est de s'y prêter, mais avec décence. Enfin il en est qui sont des vices : il ne doit jamais plier sous ces derniers ; mais en les attaquant il doit ménager les personnes qui s'y livrent ; & il n'arrive presque jamais qu'on puisse aller contre ces maximes sans blesser les loix de la sagesse. Il est donc vrai que la Raison fait souvent respecter des préjugés qu'elle condamne.

Sapere ad sobrietatem.



ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

DISCOURS

Sur la Qualité d'Homme Vrai, essentielle à un Magistrat. *

LEs qualités sublimes qu'exige la Magistrature de ceux qui l'exercent, sont une preuve de son excellence, & de l'étenduë des obligations qu'elle impose. Sagesse, intégrité, prudence, fermeté, grandeur d'ame, désintéressement, assiduité à ses fonctions, & à l'étude, amour de l'ordre & de l'union; telles sont les vertus qui concourent à former le grand Magistrat.

Mais quelque idée de perfection qu'offre chacune d'elles en particulier, il en est une générale qui les renferme toutes, qui en est le principe universel, qui leur donne l'ame, l'existence & la durée, qui en répond, qui les carac-

* Ce Discours a été prononcé par un respectable Magistrat, qui n'a fait que s'y peindre lui-même: nous sommes fâchés que sa modestie ne nous ait pas permis de le nommer.

caractérise, & répand sur elles cette lumière bienfaisante qui attire les hommes, qui les éclaire, & qui les échauffe tout ensemble; je veux dire *la qualité d'homme vrai*; vertu commune en apparence, mais dans le fond plus connuë que pratiquée; vertu nécessaire dans tous les états, indispensable dans le Magistrat, puisqu'elle est le garant le plus assuré de la régularité de sa conduite, & de la justesse de ses décisions. Dévelopons-en tous les rapports & tous les degrés. Qu'est-ce que *l'homme vrai?* Est-ce simplement celui qui ne parle jamais contre sa pensée, ou qui, religieux observateur de sa parole, est prêt à lui sacrifier ses plus chers intérêts? Regarderons nous précisément comme tel cet autre que l'amitié ne peut séduire jusqu'à lui faire encenser les vices d'un ami, ou que des égards, & des bienséances mal-entenduës ne rendent point l'adulateur servile des grands?

Décorerons nous de ce titre éminent quiconque, dans un état tranquille, jugeant sainement de tout, & sans prévention, se déclare aussi hautement contre le vice qu'il prend ouvertement le parti de la vertu?

Voilà ceux qu'il plait souvent à nôtre Siécle d'hono-

d'honorer du nom *d'hommes vrais*; mais, j'ose le dire, ce n'en est qu'une foible peinture; ces idées, quelques sublimes, quelques grandes qu'elles soient, ne nous le présentent qu'imparfaitement; ces qualités diverses composent à la vérité une partie de son caractère, mais elles ne le constituent point tout entier; il les demande toutes, mais il exige quelque chose de plus.

J'appelle donc *un homme Vrai* celui qui, sans art, sans affectation, sans crainte, se montre constamment au-dehors tel qu'il est au-dedans de lui-même; celui dont le cœur vertueux dicte les discours, conduit sans cesse les démarches; qui dans ses actions les plus simples comme dans les plus éclatantes n'a pour objet invariable que le devoir & le bien public. Cette réunion est tellement nécessaire qu'elle peut seule former cet admirable caractère dont je parle.

C'est l'anéantir que de prétendre l'allier, je ne dis pas, avec le mensonge qui lui est directement opposé; avec la dissimulation qui ne tend qu'à pallier les vices, qu'à les colorer pour surprendre l'estime, pour exciter l'admiration; avec l'ostentation qui fait parade des vertus qu'on n'a point; avec la fourberie qui ras-

rassemble le faste de l'une, & l'artifice de l'autre, en cachant souvent sous les apparences de la vertu la plus solide les foiblesses les plus honteuses: mais c'est également le détruire que d'en blesser la pureté, que d'y porter la plus légére atteinte par les déguisemens les plus subtils; les mieux concertés, par une volonté soumise intérieurement, mais captive sous le joug d'une crainte servile, par une conduite réguliére en certaines occasions, mais flottante au gré des circonstances, soit enfin par le désir trop avide d'acquerir une réputation brillante.

Sur ces principes, je puis refuser hardiment la qualité d'*homme vrai* au Magistrat dont le cœur droit, équitable, peut le garantir d'une injustice méditée, mais qui n'a point assez de fermeté pour resister constamment au crédit, & à la brigue; qui, partisan zélé de la justice lorsque rien n'en balance les droits, l'abandonne lâchement dans ces conjonctures où sa fortune & sa gloire se trouvent intéressées, où les récompenses les plus flatteuses, les honneurs les plus brillants lui sont offerts; dans ces occasions délicates, où il s'agit de ruiner les prétentions, je ne dis pas, injustes, mais

dou-

douteuses d'un ami, d'oppofer fans relâche le cri de fa confcience à une follicitation féduifante qui cherche à l'étouffer ou du moins à le fufpendre.

Allons plus loin; je veux que l'amour de la vérité foit affez puiffant fur fon cœur pour le garantir de tous ces écueils; mais s'il n'a pas l'ame affez grande pour s'élever au-deffus du refpect humain, au-deffus de la cenfure; fi, pour s'accommoder au tems, il n'ofe penfer tout haut, & fe prête à ces attentats traveftis en ménagements politiques; fi, témoin d'une injuftice qu'il défavoue en fecret, il n'eft point affez courageux pour l'attaquer de front; fi, fuivant le langage de l'Ecriture, il *garde la vérité captive dans l'injuftice*, lorfqu'il y a une évidente néceffité d'agir, & de parler; ou fi enfin, vainqueur de tous ces obftacles, il fe livre au charme féducteur de la vanité; s'il cherche à faire fervir fa vertu à fon triomphe; s'il a pour but fa gloire plutot que le principe qui a dû feul le faire agir, dès-lors ce n'eft plus un *homme vrai*, parce que fes actions ne répondent point à la rectitude de fes fentiments.

Peut-être croirons-nous le trouver cet *homme*

me

me vrai, dans celui qui, livré aux passions les plus déréglées, loin de les cacher, ou de les déguiser, en convient avec une sorte de hardiesse, qu'il ose appeller vérité, à l'abri de de laquelle, sans faire aucun effort pour devenir meilleur, il ne craint point de s'annoncer pour ce qu'il est en effet. Non, cet aveu, quoique sincère au fond, porte avec soi un caractère d'impudence incompatible avec la vérité, & qui n'acquiert à qui veut s'en faire un mérite que le déshonneur & le mépris public qui en sont inséparables.

D'ailleurs, je puis le dire avec certitude, & l'expérience suffit pour nous en convaincre; il n'est personne qui, n'étant rien moins que ce qu'il doit être, veuille constamment paroitre ce qu'il est; souvent, j'en conviens, nous en voyons, à la honte de l'humanité, dont les panchans malheureux sont si puissans qu'ils n'ont pas la force de les cacher, qui même, sans chercher à les voiler aux yeux du public, portent quelquefois la témérité jusqu'à s'en faire un trophée; mais qu'il s'agisse de leur fortune, ou de leur élévation, qu'il faille l'emporter sur un concurrent vertueux, accrédité, vous les verrez tout à coup se replier

plier en cent façons, & ſubſtituer à ces mêmes vices dont ils s'applaudiſſoient les apparences des vertus qu'ils mépriſoient, mais dont ils ont été forcés de ſe parer pour s'élever au poſte qu'ils ambitionnent; à peine y seront-ils parvenus que le maſque tombera; ils reparoitront bien-tôt ce qu'ils ſont en effet; & leur hypocriſie intéreſſée n'aura ſervi qu'à découvrir la noirceur de leur cœur, & à les rendre par là même encore plus mépriſables.

Ainſi, connoitre la vérité, l'aimer avec ardeur intérieurement, & cependant l'abandonner au déhors par lâcheté, ou par inconſtance; lui être fidèle dans un tems, s'en écarter dans un autre; la ſuivre par bienſéance, ou par intérêt, & la quitter par caprice, ou par dégout; ne s'y attacher ſcrupuleuſement, & ſans réſerve que dans la vuë d'immortaliſer ſon nom; avoir une vigilance ſuperbe qui ſe livre aux ſoins éclattans, & ſe refuſe aux détails obſcurs; ce n'eſt là qu'un ſimulacre de ce que renferme eſſentiellement la qualité d'*homme vrai*; elle eſt fondée ſur des principes ſi immuables, ſi ſupérieurs à tous égards, qu'elle n'admet ni ces deſirs ſtériles, ni ces variations même les plus légéres, ni ces timides ména-

gemens de politique, ni ces retours orgueilleux de l'amour propre. Le rapport soutenu, l'uniformité constante de nos actions avec les mouvements de notre cœur dépouillés d'ostentation, peuvent donc seuls constituer cette vérité de mœurs & de sentimens dont je veux parler, quand je dis, que le Magistrat, pour atteindre à la perfection de son état, doit être *homme vrai.*

Il le doit, comme homme public; & s'il l'est comme homme public, il le sera nécessairement comme simple particulier. Suivons-le rapidement dans ces deux points de vuë. Comme homme public, il le doit à son caractère, à sa propre tranquillité, à sa gloire.

Le caractère du Magistrat offre une sagesse supérieure dans ses principes, utile dans ses vuës, héroïque dans ses actions; il est tout-à-la-fois le juge, & le modèle des peuples, le dispensateur & l'interprète de la loi, le protecteur de la vertu & le vengeur du crime, le défenseur du foible & de l'opprimé, le dépositaire de l'ordre public & de toute l'économie de la société.

Or, sans la qualité d'*homme vrai*, comment pouvoir remplir l'étenduë de tous ces devoirs?

devoirs? Comment sera-t-il l'organe fidele de la Loi, qui est elle-même l'expression de la vérité, s'il néglige de s'en instruire, ou si, la connoissant, il s'en écarte; s'il est habile, éclairé, mais que pour vouloir le paroitre il soit trop entier dans son opinion par la fausse honte d'avouër qu'il s'est trompé, ou si au contraire, convaincu que son sentiment est le plus conforme à la loi & à l'équité, il se contente de le proposer, & par une lâche condescendance craint de s'élever contre celui dont il est en état de faire connoître l'erreur & l'injustice?

Comment sera-t-il la terreur des méchans & l'azile des bons, si la main secourable qu'il a tendu à un innocent opprimé, mais puissamment protégé, reste dans l'inaction lorsqu'il s'agit de sauver un innocent accablé, mais inconnu?

Comment enfin maintenir le bon ordre, & la discipline, s'il n'ose s'opposer ouvertement à ce qui blesse l'autorité du Souverain dont il est le dépositaire; s'il abandonne les droits, & les prérogatives attachés à sa dignité; ou s'il cherche avec trop d'ardeur à les étendre au-delà des bornes qu'il fait leur être prescrites; si, pour ne pas vouloir paroître trop rigide, il

néglige de réformer les abus, de soutenir la régle que l'ambition ou l'indépendance voudroit anéantir ?

C'est surtout dans ces conjonctures que le Magistrat a besoin de toute la fermeté de l'*homme vrai*, mais d'une fermeté sagement conduite, pour devenir, s'il le faut, la victime de la vérité plutôt que le déserteur du bien public.

En vain sera-t-il alors au-dedans tel qu'il doit être, si ses actions n'y répondent pas au-déhors; si, au contraire, n'étant pas ce qu'il doit être, il en emprunte l'extérieur, ses agitations & ses remords n'en seront que plus vifs; par-tout il trouvera également sa honte, & son supplice.

Dévoilons, pour nous en convaincre, le Magistrat homme faux, qui, uniquement occupé à composer ses mouvemens extérieurs, se trompe volontairement lui-même pour en imposer aux autres; qui, avec un cœur corrompu, n'annonce cependant dans toutes les occasions d'éclat que régularité, que désintéressement, qu'exactitude, bornant ses soins & son ambition à surprendre l'admiration des hommes par des actions, qui consacrées en quel-

que

que sorte par un succès apparent, éblouïssent, mais qui raprochées du motif qui les a produites, rougiroient, pour ainsi dire, de la bassesse de leur origine; semblables à ces nuées lumineuses, qui offrent pour un instant un beau spectacle, mais qui bientôt après s'évanouïssent, & vont se perdre dans la source impure qui les a formées. Perçons au travers de cet éclat trompeur des dignités dont il s'enveloppe, pour se dérober à la lumière; sondons les profondeurs de son ame; en quel état se trouve-t-il avec lui-même? Quels reproches amers, quel trouble affreux ne fait pas naître cette qualité d'*homme vrai* qu'il affecte partout, & qu'il dément sans cesse par son affectation même? En proye a des inquiétudes toujours renaissantes, il ne craint que d'être connu; il tremble à chaque instant, qu'on ne décèle le motif secret de ses intentions & le mélange odieux d'affections qui l'ont fait agir; réduit à redouter tous ceux qui l'approchent, il compte autant d'ennemis que de clients; il voudroit se cacher à lui-même, & il se retrouve toûjours.

Ce n'est point assez du ver rongeur qui le dévore au-dedans, sa gloire en souffre au-de-

hors les plus rudes atteintes ; il en avoit usurpé une passagère ; mais lassé de se contraindre, il la perd sans ressource au moment qu'on découvre les vertus empruntées sous le voile desquelles il avoit surpris les suffrages ; le prestige cesse ; aux éloges qu'on prodiguoit succède le murmure continuel des plaideurs, qui, séduits par ces apparences trompeuses, n'ont pû se soustraire aux jugemens iniques que l'ignorance, la brigue, l'ambition, l'intérêt lui ont extorqué tour-à-tour ; & par le mépris qu'ils conçoivent pour lui, & qu'ils ne craignent plus de publier, ils se vengent sur la personne des honneurs serviles qu'ils ont prodigué tant de fois dans leurs besoins au rang & à la fortune.

Cette honte qui rejaillit sur le Magistrat homme faux, se change en triomphe en faveur du Magistrat homme vrai ; sa gloire, plus éclattante au sortir du nuage qui l'avoit dérobé pour un tems à nôtre admiration, croit & s'augmente avec ses années ; il peut sans crainte se montrer à découvert ; plus il est connu, plus on l'estime ; la paix intérieure, cette précieuse récompense de la vraie vertu, devient inséparable de sa gloire ; toujours égal à lui-même,

même, rien ne le trouble, rien ne l'agite; il trouve dans ſon ame je ne ſçai quelle douce & profonde ſécurité qui la remplit, & l'occupe toute entiére; elle lui ſert de conſolation dans ſes traverſes; elle enchaine à ſes pieds ſes revers; il l'interroge, & ſe tranquilliſe. Les grandes ames ne goutent point d'autres délices, ne veulent point d'autres triomphes. Hé! qui pourroit faire déchoir le Magiſtrat de cette ſituation conſolante, de cet état de ſupériorité où le place l'amour conſtant de la vérité? Il voit au-deſſous de lui les événements, les révolutions, les injuſtices, les perfidies, les épreuves les plus formidables, les plus ſéduiſantes; le flambeau qui échauffe ſon cœur éclaire ſon eſprit; les faveurs de la fortune ne ſont pour lui que des fantomes, la réputation une chimère, ſi elle n'eſt le prix du mérite; la flatterie eſt confondue; la ſéduction eſt proſcrite, & cette yvreſſe des grandeurs eſt à ſes yeux une petiteſſe d'eſprit mépriſable; mais en vain il les fuit; l'eſtime que le public a conçu de lui, l'éléve dans le tems même qu'il cherche à ſe ſouſtraire à ſes régards! On compte, en le voyant, les orphelins qu'il a protégés, les innocents qu'il a ſauvés, les coupables qu'il

a punis, les familles divisées qu'il a réunies; moins il s'empresse à briller, plus il devient vénérable; & dans cette simplicité même que l'homme faux affecte quelquefois, mais qu'il n'a point en effet, le Magistrat homme vrai conserve un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, & que le rang seul ne donne point.

Par une espèce de conquête aussi flateuse que solide, la confiance qu'il a mérité lui donne un empire absolu sur tous ceux qui lui sont soumis; sa parole a toute l'autorité des serments; ses décisions impriment un respect de Religion. Convaincus qu'un homme vrai est toûjours un homme juste, les plaideurs, quoique condamnés, n'oseroient se plaindre de ses jugements; ils s'adresseroient à lui contre lui-même, tant ils sont persuadés que son intérêt ne sauroit l'emporter sur sa droiture.

Estimé, révéré, il est également chéri: on lui prodigue sans envie des titres si flatteurs & si glorieux; les talents, & les vertus d'éclat peuvent exciter la jalousie, mais la qualité d'homme vrai qui réside au fond du cœur, qui n'affecte jamais de briller au dehors, & qui ne se montre qu'autant qu'elle le doit à l'exem-

 ple

ple, & à la dignité, ne produit que l'admiration & la reconnoissance; & de tous les suffrages unanimes il s'en forme comme un cri public qui le couronne, & consacre son nom à la postérité.

Ne craignons point qu'il démente, comme homme privé, ce caractère qu'il a si constamment soutenu entant qu'homme public; les vertus particuliéres de l'un sont la base des vertus sublimes de l'autre; cette qualité d'homme vrai dans lui ne peut se diviser sans cesser d'être, parce que, je le répète, on ne peut être vrai si on ne l'est en tout.

Ainsi, le même principe qui l'a guidé dans ses fonctions publiques le conduira également dans les démarches de la société civile, dans l'exercice de la Religion, dans l'intérieur même de sa famille.

Après avoir défendu sur les fleurs de lis les droits sacrés de la Religion; après avoir frappé sur ceux qui l'outragent, qui la déshonorent, il consacrera avec le même zèle ces devoirs extérieurs que son ministère lui impose, par un amour constant pour elle, par une vigueur, & une consistance de mœurs à toute épreuve.

Dans la société civile il cherchera à se faire des amis dont la vertu guide le choix; mais uni par ce doux lien, il leur sera inviolablement attaché dans les revers comme dans la prospérité. Avec ses inférieurs vous le verrez généreux, mais sans ostentation; affable, mais sans bassesse; une fausse modestie ne prendra rien sur l'obligation, que lui impose sa dignité, de conserver son rang; il ne refusera pas les respects qui lui sont dûs, mais il ne les exigera point avec fierté.

A toutes les qualités actives du bon citoyen, le Magistrat homme vrai joindra les vertus paisibles de chef de famille; il trouvera dans cette société domestique le bonheur de sa vie privée, comme dans les fonctions brillantes de la Magistrature la gloire de sa vie publique; les maximes qu'il inspirera à ses enfans seront soutenuës par ses exemples.

Par cette unité, par cette uniformité de conduite & de sentimens, qui est en effet la perfection, & pour ainsi dire, l'héroïsme de la Magistrature, il méritera la confiance du Souverain, l'estime & les respects de ceux qu'il a soumis aux dépositaires de son autorité.

ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS

Sur l'Eloquence & l'Elégance. †

L'*Eloquence* eſt née avant les régles de la Rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la Grammaire. La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement émû, voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui un objet de comparaiſon rapide, & de métaphore: ſans qu'il y prenne garde il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent, une partie de ſon enthouſiaſme. Un Philoſophe très éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *tropes*. Ainſi dans toutes les langues, le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'eſprit eſt accablé, il ſe partage, il s'épuiſe, le ſang ſe glace,

† Elles ſont de Mr. *De Voltaire*, dans le cinquiéme Volume de l'Encyclopédie.

glace, la tête se renverse, on est enflé d'orgueil, enyvré de vengeance. La nature se peint par-tout dans ces images fortes devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges & ses maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs & animés; une forte passion, un danger pressant, appellent tout d'un coup l'imagination: ainsi un Capitaine des premiers Califes voyant fuïr les Musulmans, s'écria: *Où courez-vous? ce n'est pas là que sont les ennemis. On vous a dit que le Calife est tué: eh! qu'importe qu'il soit au nombre des vivans ou des morts? Dieu est vivant & vous regarde: marchez.*

La nature fait donc l'éloquence; & si on a dit que les Poëtes naissent & que les Orateurs se forment, on l'a dit quand l'*éloquence* a été forcée d'étudier les loix, le génie des Juges, & la méthode du temps.

Les

Les préceptes ſont toujours venus après l'art. *Tiſias* fut le premier qui recueillit les loix de l'éloquence dont la nature donne les premières règles.

Platon dit enſuite dans ſon *Gorgias*, qu'un Orateur doit avoir la ſubtilité des Dialecticiens, la ſcience des Philoſophes, la diction preſque des Poëtes, la voix & les geſtes des plus grands Acteurs.

Ariſtote fit voir enſuite que la vérité eſt le guide ſecret de l'eſprit dans tous les arts. Il creuſa les ſources de l'éloquence dans ſon livre de la *Rhétorique*; il fit voir que la Dialectique eſt le fondement de l'art de perſuader, & qu'être éloquent c'eſt ſavoir prouver.

Il diſtingua les trois genres, le délibératif, le démonſtratif & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent, à prendre un parti ſur la guerre & ſur la paix, ſur l'adminiſtration publique, &c. dans le démonſtratif, de faire voir ce qui eſt digne de loüange ou de blâme; dans le judiciaire, de perſuader, d'abſoudre ou de condamner, &c. On ſent aſſez que ces trois genres rentrent ſouvent l'un dans l'autre.

Il

Il traite enſuite des paſſions & des mœurs que tout Orateur doit connoître.

Il examine quelle preuve on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin il traite à fond de l'élocution ſans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvû qu'elles ſoient juſtes & nobles; il exige ſurtout la convenance, la bienſéance. Tous ces préceptes reſpirent la juſteſſe éclairée d'un Philoſophe, & la politeſſe d'un Athénien; & en donnant les règles de l'éloquence, il eſt éloquent avec ſimplicité.

Il eſt à remarquer que la Grèce fut la ſeule contrée de la terre où l'on connût alors les loix de l'*éloquence*, parce que c'étoit la ſeule où la véritable *éloquence* exiſtât. L'art groſſier étoit chez tous les hommes; des traits ſublimes ont échapé par-tout à la nature dans tous les tems: mais remuer les eſprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étoient preſque tous eſclaves; c'eſt un caractère de la ſervitude de tout exagérer; ainſi l'*éloquence* Aſiatique fut monſtrueuſe. L'Occident étoit barbare du tems d'Ariſtote.

L'*éloquence* véritable commença à ſe montrer

trer dans Rome du tems des Gracques, & ne fut perfectionnée que du tems de Ciceron. Marc-Antoine l'Orateur, Hortensius, Curion, César, & plusieurs autres, furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la République ainsi que celle d'Athènes. L'éloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Ciceron après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'Orateur; il suit presque toute la méthode d'Aristote, & l'explique avec le stile de Platon.

Il distingue le genre *simple*, le *tempéré* & le *sublime*. Rollin a suivi cette division dans son Traité des études; &, ce que Ciceron ne dit pas, il prétend que le *tempéré* est une *belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mêts sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout rafinement; que le sublime foudroie, &*

que

que c'eſt un fleuve impétueux qui renverſe tout ce qui lui réſiſte.

Sans ſe mettre à cette table, & ſans ſuivre ce foudre, ce fleuve & cette riviére, tout homme de bon ſens voit que *l'éloquence ſimple* eſt celle qui a des choſes ſimples à expoſer, & que la clarté & l'élégance ſont tout ce qui lui convient. Il n'eſt pas beſoin d'avoir lû Ariſtote, Ciceron, & Quintilien, pour ſentir qu'un Avocat qui débute par un exorde pompeux au ſujet d'un mur mitoyen, eſt ridicule: c'étoit pourtant le vice du Barreau juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle; on diſoit avec emphaſe des choſes triviales; on pourroit compiler des volumes de ces exemples: mais tous ſe réduiſent à ce mot d'un Avocat, homme d'eſprit, qui voyant que ſon adverſaire parloit de la guerre de Troie & du Scamandre, l'interrompit en diſant, *La Cour obſervera que ma partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre ſublime ne peut regarder que de puiſſans intérêts traités dans une grande aſſemblée. On en voit encore de vives traces dans le Parlement d'Angleterre; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739. quand il

il s'agissoit de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthene & de Cicéron a dicté plusieurs traits de ces Discours; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre *tempéré* est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matiére.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'*éloquence* qu'Aristote considère, & le grand mérite de l'Orateur est de les mêler à propos.

La grande *éloquence* n'a guère pû en France être connuë au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, où elle tient un peu de la poësie. *Bossuet*, & après lui *Fléchier*, semble avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution

l'élocution d'un Orateur soit quelquefois celle même d'un Poëte.

L'éloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloüe; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglois ne vinrent qu'ensuite, comme l'avouë Burnet Evêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funèbre; ils évitérent dans les Sermons les trais véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile; & ils se défirent de cette méthode des divisions recherchées que l'Archevêque Fenelon condamne dans ses dialogues sur *l'éloquence.*

Quoique nos Sermons roulent sur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappans, qui, comme les beaux endroits de Ciceron & de Démosthène, sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien-aise de trouver ici ce qui arriva la premiére fois que Mr. Massillon, depuis Evêque de Clermont, prêcha son fameux Sermon du *petit nombre des élûs*: il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'Auditoire; presque tout le monde se leva

leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le patétique de ce morceau : le voici. » Je suppose que ce soit ici no-» tre derniére heure à tous, que les cieux vont » s'ouvrir sur nos têtes, que le tems est passé » & que l'éternité commence ; que J. C. va » paroître pour nous juger selon nos œuvres, » & que nous sommes tous ici pour attendre » de lui l'arrêt de la vie ou de la mort éter-» nelle : je vous le demande, frappé de ter-» reur comme vous, ne séparant point mon » sort du votre, & me mettant dans la même » situation des justes & des pécheurs ; croyez-» vous que le plus grand nombre fût sauvé ? » croyez-vous que le nombre des justes fût au » moins égal à celui des pécheurs ? croyez-vous » que s'il faisoit maintenant la discussion des » œuvres du grand nombre qui est dans cette » église, il trouvât seulement dix justes parmi » nous ? en trouveroit-il un seul ? &c. (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fonds est le même dans toutes.)

Cette figure la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place,

eſt un des plus beaux traits d'*éloquence* qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant. De pareils chefs-d'œuvres ſont très-rares; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun.

Les Prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles feroient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire (ſuppoſé encore qu'ils euſſent ce talent ſi rare de la déclamation), que de prêcher dans un ſtyle languiſſant des choſes auſſi rebattuës qu'utiles.

On demande ſi l'*éloquence* eſt permiſe aux Hiſtoriens? Celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toûjours nette & élégante, tantôt vive & preſſée, tantôt étenduë & fleurie; dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paroiſſent point ajoutées. L'*éloquence* de Démoſthène ne convient pas à Thucidide; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un Héros qui ne la prononça jamais, n'eſt guère qu'un beau défaut.

Si

Si pourtant ces licences pouvoient quelquefois se permettre ; voici une occasion où Mezeray dans sa grande histoire semble obtenir grace pour cette hardiesse approuvée chez les anciens ; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'est au commencement du règne d'Henri IV. lorsque ce Prince, avec très-peu de troupes, étoit pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conseilloit de se retirer en Angleterre. Mezeray s'éléve au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le Maréchal de Biron, qui d'ailleurs étoit un homme de génie, & peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'Historien lui attribue.

» Quoi ! Sire, on vous conseille de monter » sur mer, comme s'il n'y avoit point d'autre » moyen de conserver votre Royaume que de » le quitter ? Si vous n'étiez pas en France, il » faudroit percer au travers de tous les hazards » & de tous les obstacles pour y venir : & main- » tenant que vous y êtes, on voudroit que » vous en sortissiez ? & vos amis seroient d'a- » vis que vous fissiez de votre bon gré ce que » le plus grand effort de vos ennemis ne sau- » roit vous contraindre de faire ? En l'état où

» vous êtes, sortir de France seulement pour
» vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour
» jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand
» qu'on vous le dépeint; ceux qui nous pen-
» sent enveloper, sont ou ceux mêmes que
» nous avons tenus enfermés si lâchement dans
» Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, &
» qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes
» que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes
» en France, il nous y faut enterrer: il s'agit
» d'un Royaume, il faut l'emporter ou y per-
» dre la vie; & quand même il n'y auroit
» point d'autre sûreté pour votre sacrée per-
» sonne que la fuite, je sai bien que vous
» aimeriez mieux mille fois mourir de pied-
» ferme, que de vous sauver par ce moyen.
» Votre Majesté ne souffriroit jamais qu'on
» dise qu'un cadet de la maison de Lorraine
» lui auroit fait perdre terre; encore moins
» qu'on la vit mendier à la porte d'un Prince
» étranger. Non, non, Sire, il n'y a ni Cou-
» ronne ni honneur pour vous au-delà de la
» mer: si vous allez au-devant du secours d'An-
» gleterre, il reculera; si vous vous présentez
» au port de la Rochelle en homme qui se
» sauve, vous n'y trouverez que des reproches
» &

» & du mépris. Je ne puis croire que vous » deviez plutôt ſier votre perſonne à l'inconſtance des flots & à la merci de l'étranger, » qu'à tant de braves Gentilshommes & tant » de vieux ſoldats qui ſont prêts de lui ſervir » de remparts & de boucliers : & je ſuis trop » ſerviteur de votre Majeſté pour lui diſſimu» ler que ſi elle cherchoit ſa ſûreté ailleurs que » dans leur vertu, ils ſeroient obligés de cher» cher la leur dans un autre parti que dans le ſien.

Ce diſcours fait un effet d'autant plus beau, que Mezeray met ici en effet dans la bouche du Maréchal de Biron ce qu'Henri IV. avoit dans le cœur.

Il y auroit encore bien des choſes à dire ſur l'*éloquence*, mais les livres n'en diſent que trop ; & dans un ſiècle éclairé, le génie aidé des exemples en fait plus que n'en diſent tous les maîtres.

ELEGANCE.

L'*élégance* eſt un reſultat de la juſteſſe & de l'agrément. On employe ce mot dans la ſculpture & dans la peinture. On oppoſoit *elegans ſignum* à *ſignum rigens*, une figure proportionnée, dont les contours arrondis étoient exprimés avec molleſſe, à une figure trop roide &

 mal

mal terminée. Mais la sévérité des premiers Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regardoient l'*élégance* en tout genre, comme une afféterie, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers tems: *vitii, non laudis fuit*, dit Aulu-Gelle. Ils appelloient *un homme élégant*, à peu-près ce que nous appellons aujourd'hui un petit-maître, *bellus homuncio*, & ce que les Anglois appellent un *beau*. Mais vers le tems de Ciceron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *élégans* étoit toûjours une loüange. Ciceron se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli; on disoit même alors *un repas élégant*, ce qui ne se diroit guère parmi nous. Ce terme est consacré en François, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, & principalement à la poësie. Il ne signifie pas en peinture & en sculpture précisément la même chose que *grace*. Ce terme grace se dit particuliérement du visage, & on ne dit pas *un visage élégant*, comme des *contours élégans*: la raison en est que la grace a toûjours quelque chose d'animé, & c'est dans le visage que paroît l'ame; ainsi on

ne

ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche eſt animée.

L'*élégance* d'un diſcours n'eſt pas l'*éloquence*, c'en eſt une partie; ce n'eſt pas la ſeule harmonie, le ſeul nombre, c'eſt la clarté, le nombre & le choix des paroles. Il y a des langues en Europe dans leſquelles rien n'eſt ſi rare qu'un diſcours élégant. Des terminaiſons rudes, des conſonnes fréquentes, des verbes auxiliaires néceſſairement redoublés dans une même phraſe, offenſent l'oreille, même des naturels du pays.

Un diſcours peut être élégant ſans être un bon diſcours, l'*élégance* n'étant en effet que le mérite des paroles; mais un diſcours ne peut être abſolument bon ſans être *élégant*.

L'*élégance* eſt encore plus néceſſaire à la poëſie que l'éloquence, parce qu'elle eſt une partie principale de cette harmonie ſi néceſſaire aux vers. Un Orateur peut convaincre, émouvoir même ſans *élégance*, ſans pureté, ſans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet s'il n'eſt *élégant* : c'eſt un des principaux mérites de Virgile: Horace eſt bien moins *élégant* dans ſes ſatyres, que dans ſes épîtres; auſſi y eſt-il moins poëte, *ſermoni propior*.

Le grand point dans la poëſie & dans l'Art oratoire, eſt que l'*élégance* ne faſſe jamais tort à la force; & le Poëte en cela, comme dans tout le reſte, a de plus grandes difficultés à ſurmonter que l'Orateur: car l'harmonie étant la baſe de ſon art, il ne doit pas ſe permettre un concours de ſyllabes rudes. Il faut même quelquefois ſacrifier un peu de la penſée à l'*élégance* de l'expreſſion: c'eſt une gêne que l'Orateur n'éprouve jamais.

Il eſt à remarquer que ſi l'*élégance* a toûjours l'air facile, tout ce qui a cet air facile & naturel, n'eſt cependant pas élégant. Il n'y a rien de ſi facile, de ſi naturel, que, *La cigale ayant chanté tout l'été*; &, *Maître corbeau ſur un arbre perché*. Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? c'eſt que cette naïveté eſt dépourvuë de mots choiſis & d'harmonie. *Amans heureux, voulez-vous voyager? Que ce ſoit aux rives prochaines*, & cent autres traits, ont avec d'autres mérites celui de l'*élégance*.

On dit rarement d'une Comédie qu'elle eſt écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier, excluent ce mérite, propre à toute autre poëſie. L'*élégance* ſembleroit faire tort au comique; on ne rit point

point d'une chose élégamment dite ; cependant la plûpart des vers de l'Amphitrion de Moliere, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des Dieux & des hommes dans cette pièce unique en son genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un *madrigal* doit bien plûtôt être élégant qu'une *épigramme*, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, & que l'épigramme tient du comique ; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le sublime il ne faut pas que l'*élégance* se remarque, elle l'affoibliroit. Si on avoit loüé l'*élégance* du *Jupiter Olympien* de *Phidias*, c'eût été en faire une satyre. L'*élégance* de la Vénus de Praxitele pouvoit être marquée.



ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

VOYAGE AU PARNASSE.*

Monsieur,

Vos précédesseurs & contemporains, les Autheurs d'ouvrages périodiques, ont souvent donné au public des Songes, dont la plupart étoient écrits dans le style & le gout Oriental. Je ne suis, Monsieur, ni *Derviche* ni *Brachmane*; je suis un Poëte & un véritable Chrétien, quoique je me serve quelquefois d'expressions qui sentent un peu le Paganisme. Il est permis, je pense, à tout le monde, de faire des songes; je me flatte que vous aurez la complaisance d'inserer celui que je vous envoye dans vos feuilles périodiques.

Je songeai que je me trouvois dans un grand chemin, large & fort battu; un Vieillard qui m'aborda, m'aprit que c'étoit le chemin du *Parnasse*, & m'offrit obligeamment ses ser-

* Cette piéce est traduite d'un ouvrage Anglois périodique, intitulé *The World*; c'est une lettre écrite à l'Auteur.

fervices. La premiére troupe de gens que j'aperçus étoit composée d'hommes pâles & exténués par l'étude ; ils remuoient dans un chapeau des lettres d'yvoire, & les jettoient à terre ; je crus qu'ils travailloient à quelque opération mystérieuse de la Cabale ; mais en m'aprochant d'eux, je vis que c'étoit les éditeurs & les commentateurs des anciens Poëtes, & que leur travail ne tendoit qu'à favoriser quelque conjecture.

Un grand bruit m'ayant fait tourner la tête, j'aperçus une troupe de Poëtes Lyriques, & un ou deux Poëtes Dithyrambiques. Leur conversation étoit si peu liée, & leurs mouvemens si irréguliers, que je crus qu'ils étoient yvres ; craignant quelque malheur dans la compagnie de gens qui me sembloient furieux, je doublai le pas.

Ici, le chemin étoit bordé de riantes prairies, dont les buissons étoient en fleurs, & entremêlés d'arbrisseaux, qui répandoient les odeurs les plus agréables ; le chant des oiseaux, joint au murmure des ruisseaux sans nombre qui sortoient des rochers naturels ou artificiels, & à l'écho de quelque grande cascade qui étoit fort éloignée, formoient un concert qui me ravis-

ravissoit. Je vis plusieurs personnes qui s'entretenoient sur la beauté de la situation de cet endroit ;. elles s'étoient écartées du grand chemin, & étoient si contentes d'errer au hazard dans les prairies, qu'elles paroissoient avoir entiérement oublié le voyage qu'elles avoient entrepris. Il me sembla que ces personnnes avoient été élevées en Italie ; leurs cheveux étoient frisés & poudrés ; leur linge étoit garni de dentelles, & leurs habits étoient tellement couverts de franges & de broderies qu'il étoit presqu'impossible d'apercevoir l'étoffe. Je pris tant de plaisir avec ces gens-là, & j'étois si charmé des beautés de ce spectacle romanesque, que je serois resté dans cet endroit, si mon guide ne m'avoit pas dit que ce lieu étoit enchanté, & ne m'avoit pas pressé de continuër notre route.

Je ne pûs m'empêcher de rire en voyant une grande troupe de personnages boursoufflés, si gras, si poussifs, si asthmatiques, qu'à peine pouvoient-ils se remuër ; cependant ils faisoient des efforts continuels pour se surpasser les uns les autres à la course. J'aperçus parmi eux plusieurs Nains en bottes fortes d'une grosseur énorme, qui couroient à bride abatuë, pour attein-

atteindre trois Cavaliers que l'on me dit être *Milton*, *Shakespear* & *Voltaire*; ils tomboient presque à chaque pas qu'ils faisoient, & servoient de risée & d'amusement aux spectateurs.

Une troupe de Poëtes Latins modernes avoit fait halte; s'étant égarés, ils demandoient le chemin à un homme qui portoit un livre de phrases & un *Gradus ad Parnassum*; ils paroissoient être dans la plus cruelle incertitude lorsque l'authorité de leur guide venoit à leur manquer.

A leur suite on voyoit de très aimables bergers, qui portoient des bas rouges, & de grands nœuds d'épaule qui flottoient au gré des Zéphirs. Ils avoient à la main des houlettes garnies de bandelettes brillantes; des bourses brodées pendoient à leur côté; ils parloient sans cesse de leurs troupeaux & d'*Amarillis*; mais je ne vis ni troupeaux ni *Amarillis*; & comme quelques-uns étoient musiciens, je fus agréablement surpris d'entendre un air de l'Opera Italien joué sur la musette. Le plaisir que me causoit ce spectacle, servit, par le contraste, à rendre plus terrible la contenance d'une nouvelle compagnie qui vint nous joindre. C'étoit une Légion de *Critiques*. Ils n'é-

par-

pargnoient pas les censures aux passans, surtout à ceux qui leur paroissoient faire plus de figure que les autres. On les entendoit répéter sans cesse ces mots, *Diction*, *Gout*, *Harmonie*; ils en accabloient les voyageurs. Je leur demandai ce que ces mots signifioient, je les vis embarrassés; ils me lancérent un regard affreux, qui me fit prendre la fuite avec mon conducteur. Nous arrivames au pied de la montagne; il y avoit une foule innombrable de gens, qui s'efforçoient de grimper par les côtés, l'entrée leur ayant été refusée; comme le précipice étoit fort escarpé, on en voyoit tomber à chaque instant. Il n'y avoit qu'un seul passage, qui étoit si étroit, que deux personnes ne pouvoient marcher de front sans se presser l'une l'autre. Les portes étoient ouvertes & fermées par trois aimables vierges, le *Génie*, le *Bon Sens*, & la *Bonne Education*. Elles examinoient tous les passans; cependant quelques-uns, poussés en avant par une grande foule d'amis, s'introduisoient par force; mais ils essuyoient tous la mortification de se voir chassés & ramenés par les sentinelles.

En considération de mon Guide, il nous fut permis

permis d'aller par-tout où nous trouverions à propos; étant montés, nous entrames dans un grand jardin, & nous nous perdimes bientôt dans les sentiers d'un bosquet fort épais; dans quelques endroits il faisoit si obscur, que nous avions beaucoup de peine à trouver notre chemin. Ce Labyrinthe, qu'on appelloit *Allégorie*, étoit pour les Anciens un lieu pour lequel ils avoient un respect qui alloit jusqu'à la superstition. Son obscurité étoit quelquefois si grande, que nous étions sur le point de tomber à chaque pas; mais lorsque l'ombre étoit adoucie par un crépuscule suffisant pour que nous pussions découvrir le chemin, le spectacle qui s'offroit à nos yeux nous causoit un délicieux plaisir mêlé de respect.

Dans d'autres endroits du Jardin, nous vimes des plate-bandes ornées des plus belles fleurs, & un grand nombre de lauriers, mais nous n'apperçumes pas un seul arbre fruitier. La Riviére *Helicon* couloit parmi les arbrisseaux, & formoit plusieurs ruisseaux de différente largeur & profondeur. Les moins considérables de ces ruisseaux étoient fort troubles, à cause de la grande quantité de gens qui venoient continuellement s'y laver; mais

la ſource, quoique fort profonde, étoit auſſi claire qu'un cryſtal. Il arrivoit quelquefois que l'eau avoit une qualité ſingulière; ceux qui venoient s'y mirer, quelque laids qu'ils fuſſent, ſe trouvoient d'une beauté raviſſante, juſques-là que pluſieurs devenoient extrêmement maigres, à cauſe de l'affection violente qu'ils prenoient pour leur perſonne. A l'extrémité du Jardin nous vimes pluſieurs Cours de Juſtice où l'on écoutoit les plaidoyers. Dans l'inférieure de toutes ces Cours, ſçavoir celle des *Critique*, il y avoit une foule prodigieuſe, parce que, comme nous l'obſervames dans la ſuite, tous ceux qui avoient perdu leurs procès dans la Cour ſupérieure, comme Poëtes défendans, recouroient à celle-ci, prétendant qu'on leur avoit fait injuſtice. Dans la Cour ſupérieure, pluſieurs procès furent intentés, principalement par les Anciens & quelques Modernes célèbres, contre leurs Editeurs & Correcteurs; ils ſe plaignoient en particulier des torts & dommages que leur avoient faits leurs Interprètes & leurs Commentateurs. Nous entendimes auſſi beaucoup de plaintes & de dénonciations pour de petits lar-

cins

tins dont les Poëtes Romains accusoient les Poëtes Latins modernes.

A quelques pas de cet endroit-là étoient les écuries de sa *Majesté Poëtique*. Je fus très surpris d'y voir plus d'un *Pégase*. Dans cet instant les Palfreniers les menoient boire ; ce qui me fournit l'occasion de les examiner à mon aise. Le premier, qu'on nommoit le *Pégase Epique*, étoit un gros cheval, d'une grande beauté ; il avoit apris le manége ; ses mouvemens étoient majestueux ; il étoit fier du dernier Cavalier qui l'avoit monté, qu'on me dit être l'illustre Auteur de *la Henriade*. Le *Pindarique* étoit le seul qui eût des ailes ; ses mouvemens étoient fort irréguliers, prompts, & inégaux. L'*Elégiaque* étoit un hongre d'une taille extrémement délicate ; il étoit plus doux que tous les autres, & surtout que celui qui venoit à sa suite, qui étoit couvert d'écume & tiroit avec une telle violence que le Cavalier avoit bien de la peine à le retenir ; comme j'essayois de le flatter, il retira ses oreilles, & donna du pied d'une telle force que je me promis d'être sur mes gardes & de ne me trouver jamais sur le chemin du *Pégase Satyrique*. L'*Epigrammatique* étoit un joli petit

cheval; il ne pouvoit faire 5. ou 6. pas sans donner du pied, mais souvent il ne faisoit point de blessure.

Il y en avoit plusieurs autres, qui n'apartenoient pas proprement à l'écurie d'*Apollon*, & qui étoient employés à des travaux utiles mais pénibles, & qu'on pouvoit regarder comme servans sous les autres.

Avant que de quitter les Ecuries, je ne pûs m'empêcher de demander des nouvelles du premier *Pégase*, si célèbre dans l'Histoire, & duquel sont descendus tous les autres. Un valet de mauvaise mine, qui avoit le soin de le peigner, me dit d'un ton triste & plaintif,
„ Que le vieux cheval avoit été mis hors d'u-
„ sage, ayant été obligé de passer par toutes
„ sortes de chemins, & ayant été employé à tou-
„ tes sortes de travaux; qu'il seroit difficile
„ de trouver un pedant mort ou vivant, ou mê-
„ me un jeune homme qui eût été cinq ans
„ à l'école, qui ne l'eût monté, par permis-
„ sion ou sans permission; qu'il y avoit long-
„ tems qu'il avoit perdu ses fers, qu'il s'étoit
„ démis le genou & l'épaule, & que pour
„ cette raison, *Apollon*, par pitié pour le
„ pauvre animal, & pour empêcher une telle

« cruauté

„ cruauté à l'avenir, avoit fait écrire ſur la
„ porte de l'écurie un arrêt, par lequel il dé-
„ fendoit à qui que ce fût de le monter, ou
„ de le conduire, ſans avoir produit ſa per-
„ miſſion & ſes titres.

Enfin nous arrivames au ſommet de la montagne où étoit le *Temple*. C'étoit un grand édifice de marbre, d'une ſeule couleur, & d'un ſeul ordre. Les ſtatuës & les bas-reliefs dont il étoit orné, repréſentoient quelques-uns des morceaux les plus intéreſſans de l'Hiſtoire Poëtique. L'intérieur du Temple étoit peint de différens ſujets tirés de l'*Iliade*, de l'*Enéide*, du *Paradis perdu* & de la *Henriade*. Ceux qui étoient tirés de l'*Iliade* offroient aux yeux des paſſions & des mœurs fortement caractériſées, avec une grande ſimplicité dans le coloris; je crus voir des tableaux de la main de *Raphaël* *. Ceux qui étoient tirés de l'*Enéide*, & qui caractériſoient le génie de *Virgile*, me rappellérent le

 ſavant

* *Raphaël Sanzio*, Peintre Italien, avoit un génie heureux, une imagination féconde, une compoſition ſimple & en même tems ſublime, beaucoup de grace & de nobleſſe dans les figures, de fineſſe dans les penſées, de naturel & d'expreſſion dans les attitudes.

ſavant coloris, les touches gracieuſes & ſpirituelles des peintres de l'*Ecole Vénitienne* *. Ceux qui étoient tirés du *Paradis perdu*, offrant à mes yeux le beau coloris de l'Ecole Vénitienne, & la force du pinceau de *Raphaël*, avec quelque choſe de plus frapant encore dans l'expreſſion & dans les images, rapellérent à mon eſprit la maniére de *Rubens*. ** Dans quelques-unes de ces horribles ſcénes qui peignent les combats & les tortures des Démons, je voyois l'imagination ſauvage & l'ame féroce d'un *Michel Ange*. *** Les ſujets

---

* Le *Giorgion* & le *Titien* ſont à la tête des célébres artiſtes qui compoſent cette Ecole. Un beau coloris, une grande intelligence du clair-obſcur, des touches gracieuſes & ſpirituelles, une imitation ſimple & fidelle de la nature, qui va juſqu'à ſéduire les yeux, caractériſent les ouvrages que cette Ecole a produits.

** *Rubens*, fameux peintre d'*Anvers*; une imagination fertile, des attitudes naturelles & variées, une abondance dans les idées, une vivacité admirable dans les expreſſions, une intelligence infinie du clair-obſcur, des touches faciles & légéres, &c. caractériſent ſes ouvrages.

*** Il y a eu pluſieurs peintres de ce nom. L'Auteur a ſans doute ici en vuë *Michel Ange Buonarota*, dont la maniére de peindre eſt fiére & terrible; il aimoit les choſes difficiles & bizarres; ſon gout auſtére a toujours écarté les graces; il y a un feu, une expreſſion, un enthouſiaſme étonnant dans ſes compoſitions & dans ſes idées.

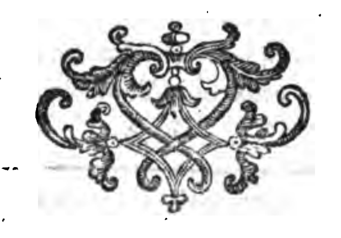
sujets tirés de la *Henriade*, qui peignoient des mœurs douces, des sentimens élevés, des passions nobles, une imagination belle & très bien réglée, m'auroient rapellé le pinceau de *le Sueur* *, si le coloris de cet illustre Peintre avoit eu plus de force & de vérité.

Apollon assis sur un magnifique throne de folios richement dorés, étoit environné d'un grand nombre de Poëtes anciens & modernes. On voyoit briller une flamme sur un Autel qui étoit devant lui; une Prêtresse, dont l'air & la contenance dénotoient l'assoupissement & l'ennui, entretenoit le feu de ces productions que *la stupidité* offre sans cesse, comme un sacrifice journalier, au Président de la Littérature.

J'eus le tems d'examiner attentivement tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cet endroit-là; je vis sur plusieurs colonnes les noms de ceux qui s'étoient distingués dans les siécles passés, & de ceux qui s'illustroient dans le nôtre.

* *Eustache le Sueur* étoit un peintre Parisien; ses ouvrages offrent un grand gout de dessein formé sur l'Antique & d'après les plus grands Peintres Italiens, une noble simplicité, & des graces majestueuses; il ne lui a manqué que le pinceau de *l'Ecole Vénitienne*. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien contrastées.

tre. Il est vrai que quelques-uns des noms de ces derniers, quoique gravés nouvellement, étoient presqu'effacés; tandis que d'autres plus anciens paroissoient avec plus d'éclat à mesure qu'ils vieillissoient; l'attention augmentoit le lustre des uns, & contribuoit à ternir celui des autres. Un endroit particulier du Temple étoit réservé pour inscrire les noms de ceux, qui, ajoutant à leur rang élevé un mérite qui les distingueroit indépendamment des avantages de la naissance, avoient un double droit de demander que leurs noms parvinssent à la postérité la plus reculée, & fussent conservés dans cet auguste Edifice.



ARTICLE SEPTIEME.

ESSAI

Sur la Reine Elisabeth. *

LA nature & la fortune s'accordérent à faire d'Elisabeth la merveille de son sexe & la gloire du Trône. Ce n'est point à la plume caustique & partiale d'un Ecrivain solitaire par état, ou par humeur, qui prend ses couleurs dans ses préjugés, ou dans son imagination, qu'il appartient d'essayer un pareil tableau. Il faut avoir vû la Cour & pénétré dans les secrets de la politique, pour bien juger les Princes.

Il y a peu d'Empires où les femmes gouvernent; mais on n'en a jamais vû régner nulle part, avec un bonheur si rare & aussi constant, que celui dont a joui l'Angleterre sous Elisabeth, & dont elle s'est encore ressentie après quarante-quatre ans d'une pleine jouïssance. Je n'entreprens ni l'histoire, ni le pané-

* *Cet excellent morceau est tiré des œuvres du fameux Chancelier Bacon.*

panégyrique de la Reine, mais je veux peindre en raccourci la félicité du peuple. Le bonheur est une grace du Ciel, toujours équitable dans la dispensation de ses biens, & les éloges sont un tribut des hommes, sur lequel il ne faut pas apprécier le véritable mérite.

La premiére faveur de la fortune, fut d'offrir la Couronne à Elisabeth dans une condition privée. Un aussi doux présent semble redoubler de prix, quand il arrive sans être attendu, parce qu'il prévient les désirs, & surpasse les espérances: mais ce n'est pas ainsi qu'il faut envisager les avantages. On sait que les ames nées pour l'Empire, reçoivent une éducation molle & tout-à-fait contraire à leur destinée. On leur apprend qu'elles doivent régner, mais non pas comment. La fortune les gâte, au lieu de les former; plus favorable, si elle les exerçoit à la justice, à la modération & à la pitié, par ce mélange d'adversité qui nous fait sentir les besoins d'autrui dans les nôtres. C'est ainsi qu'Elisabeth se prépara dans les revers aux vertus du Trône: sa naissance eut beau l'en approcher, elle s'en vit d'abord tout-à-fait excluë par la fatalité des révolutions, ensuite écartée par son frére & sa

sœur,

sœur, qui la supplantèrent l'un après l'autre. Cependant la Providence qui vouloit montrer au monde une excellente Reine, l'accoûtuma par degrés au fardeau pénible & dangereux qu'elle devoit porter. Si elle n'étoit sortie des fers que pour prendre le sceptre, un changement de fortune si brusque auroit influé sur ses mœurs, & l'orgueil se fût emparé de son ame en désordre; mais ayant recouvré peu-à-peu sa liberté, ses espérances, ses droits & son Royaume, elle s'assit tranquillement sur le Trône, comme si c'eût été sa place ordinaire.

Le malheur de la Reine * sa mére ne portera point d'atteinte à l'éclat de sa naissance, quand on se rappellera l'injustice d'Henri VIII, qui vit bien moins des crimes dans son épouse, que des charmes dans sa maîtresse. Ainsi toute la honte de cette répudiation doit retomber sur un Prince, que l'amour & les soupçons rendirent sanguinaire, & par-là détestable à la postérité. La renommée qui ne laisse pas toujours échapper les plaintes sourdes de l'innocence opprimée, a recueilli les derniéres paroles de cette Princesse infortunée. Allez dire au Roi,

* Anne de Boulen.

Roi, dit-elle à celui qui vint lui annoncer son Arrêt extorqué, comme on sait, par les voies de la corruption, que ses bienfaits me suivent jusqu'à la mort. Fille de Gentilhomme, il m'a fait Marquise, Reine & son épouse; il met aujourd'hui le comble à tant d'honneurs par la couronne du Martyre; car il n'avoit plus rien à me donner sur la terre. Le Roi ne reçut point ses adieux, mais la vérité, qu'il ne vouloit pas sçavoir, se fit entendre au peuple, qui l'a conservée & transmise à notre siécle.

Elisabeth monta sur le Trône à vingt-cinq ans, quand ses premiers pas étoient affermis par la vigueur de l'âge & de la raison: elle mourut à soixante-dix ans, lorsque la vieillesse alloit faire chanceller le sceptre dans ses mains. Elle n'eut point à passer par les foiblesses de la minorité, & de cette seconde tutelle que la plûpart des Rois subissent au déclin de leurs jours; car outre les infirmités de l'âge, ils ont encore le chagrin de voir plier l'Etat sous le poids de leurs années, & leur fortune empirer comme leur vie. C'est ce qu'a bien senti Philippe II. Roi d'Espagne, lorsque prévoyant de loin les révolutions de la vieillesse, il s'est hâté de cimenter une paix durable, en cédant

ſes conquêtes ſur la France, afin de laiſſer un Royaume tranquille & floriſſant à ſes Succeſſeurs.

Eliſabeth, loin d'éprouver une pareille décadence, jouït de ſa proſpérité juſqu'au dernier moment, en ſorte qu'on vint lui annoncer peu de jours avant ſa mort, la défaite des rebelles en Irlande, comme ſi la gloire eût voulu l'accompagner au tombeau. Mais l'admiration doit redoubler; pour peu que l'on conſidère à quelle nation elle eut à commander.

On nous vante les Reines de l'Aſie: pourquoi? Des peuples efféminés doivent tomber naturellement entre les mains des femmes: mais ſçavoir manier le génie indomptable d'une nation belliqueuſe & fière, ſi c'eſt un éloge pour une femme, que ſera-ce de l'avoir gouvernée en paix, & d'avoir pû tenir quarante ans enchaîné cet eſprit d'inquiétude. Tel fut le mérite d'Eliſabeth. Si l'on excepte quelques orages paſſagers qui s'élevèrent dans le Nord vers la fin de ſon règne, & qui furent preſqu'auſſi-tôt diſſipés que formés, elle n'eut pas le moindre trouble à eſſuyer durant le cours de ſa vie: & cette paix eſt d'autant plus remarquable, que les Royaumes voiſins étoient en feu, ravagés par des guerres nationales ou in-

teſtines,

testines, où elle ne prit de part que pour les appaiser.

La France n'oubliera jamais l'époque où nous la secourûmes. Dans quel état de désolation elle se trouvoit! Déchirée par ses Prêtres & ses Princes, livrée tour à tour à la fureur du peuple & à l'ambition des grands, ce n'étoit qu'une boucherie qui alloit changer ce puissant Royaume en un vaste désert. La Flandre en même tems éprouvoit les plus sanglantes vexations de la part de l'Espagne.

Les conseils d'Elisabeth devoient tout rétablir: elle vouloit ramener les Flamands au joug de leurs Souverains, & réconcilier les Rois de France avec leurs sujets, en rappellant les têtes couronnées à la foi de leurs propres traités. Mais l'ambition n'écoute pas la voix de la modération. Peu s'en fallut (& cela devoit être, si quelque génie bienfaisant n'avoit veillé sur l'Europe) que la domination de l'Espagne ne se répandit sur toute la face de la terre Chrétienne. D'un autre côté l'on entendit les cris d'une multitude innombrable d'innocentes victimes qui furent immolées sur leurs foyers, dans leurs propres lits, & jusques dans les temples, asiles inviolables même chez les

barbares.

barbates. Le peuple affamé de carnage, semblable à ces monstres lâchés dans l'amphithéatre, dévoroit des ennemis sans armes & sans défense; & comme si le sang ne pouvoit être expié que par le sang, la France fut encore une seconde fois le tombeau de ses citoyens & de ses enfans, qui s'entr'égorgeoient impitoyablement: tant la superstition donne de fureur à la vengeance! Enfin le cours de ces horreurs fut arrêté par la prudence d'Elisabeth, qui eut le bonheur de faire passer chez ses voisins la paix qu'elle avoit si sagement établie dans son Royaume, après l'avoir préservé de la contagion du schisme. Au reste, loin que cette paix fût l'effet de la nécessité qui contient la foiblesse, on peut dire que l'Angleterre étoit l'unique boulevart capable de résister aux invasions de la puissance Autrichienne. Elle n'eut besoin que de l'appareil de ses forces, pour briser les menaces de cet orgueil formidable. La flotte Espagnole, dont l'armement avoit jetté l'épouvante dans toute l'Europe, parut sur nos côtes; mais semblable aux vagues bruyantes de la mer, elle respecta nos rivages, & disparut sans avoir pris la plus petite barque, ni brûlé le moindre village.

lage. Diffipée ou par la tempête, ou par le canon, elle ne remporta que quelques débris dans ſes ports, où nos vaiſſeaux allèrent encore lui insulter impunément. Car afin de laiſſer quelque exercice à l'ardeur guerrière de la nation, outre les ſecours que la Reine envoya ſoit en Flandre, ſoit en France, pour hâter une pacification générale, elle équippa des flottes, tant pour maintenir les conquêtes des Indes, & pour étendre les découvertes du nouveau monde, que pour infeſter les côtes du Portugal & de l'Eſpagne.

Eliſabeth victorieuſe de ſes ennemis, avoit à craindre ſes ſujets: on conſpira contre ſa vie, & la conſpiration fut auſſi-tôt découverte, auſſi-tôt étouffée. Loin d'en concevoir des allarmes, & de prendre des ſûretés, elle ne voulut pas même augmenter ſa garde, paroiſſant en public auſſi fréquemment que jamais, & avec la confiance d'une ame forte, qui n'apperçoit plus dans un danger paſſé, que le plaiſir de l'avoir ſurmonté.

A tant de bonheur on ne doit pas oublier d'ajoûter celui du ſiècle même où elle régna. Ce n'étoit plus les ténébres de la barbarie & de l'ignorance, où les hommes ſe laiſſent con-

duire

duire comme des troupeaux. Elle rencontre des jours de lumière & d'érudition, où l'on ne brille sur le Trône que par une supériorité de mérite bien éclatante; & malheur à la mémoire des Princes dont les qualités personnelles ne répondent pas à l'élévation de leurs tems; car si les yeux du public sont éclairés, c'est principalement sur leurs foiblesses.

Ici la félicité d'Elisabeth se trouve secondée par sa sagesse. Non seulement elle préféra le célibat au mariage, pour n'avoir point à partager avec un homme la gloire du Gouvernement, mais elle ne voulut pas même qu'on pût lui dérober une partie du mérite de l'administration; & lorsqu'elle éleva des créatures, elle eut soin de les contenir dans l'obligation de lui plaire, craignant cette dépendance si honteuse sur le trône, toutefois inévitable aux Princes qui n'ont pas reçu de la nature le don de conseil & de pénétration. Cette sagesse présida au choix de ses Ministres. Jamais l'Angleterre n'avoit produit de tels hommes, & le Ciel qui se hâtoit de porter Elisabeth au faîte de la prospérité, réunit dans un siècle & dans un seul Royaume tous les génies capables d'illustrer plusieurs Etats & plu-

ſieurs règnes. Ainſi maîtreſſe dans ſa Cour ; parce qu'elle l'étoit d'elle-même, il ne lui fut pas difficile de le devenir de ſon peuple.

S'il eſt permis de mêler à ces traits de ſon caractère, ceux de ſa perſonne ; elle avoit une taille avantageuſe & bien aſſemblée dans toutes ſes parties. La majeſté de ſon viſage étoit agréablement tempérée par cet air de douceur & d'humanité que la nature ſemble quelquefois répandre ſur le front des Rois, pour conſoler les ames libres & naturellement indépendantes.

A cette heureuſe conformation du corps ſe joignoit une ſanté pleine de vigueur, qui lui fit ſupporter légérement le poids du trône & de la vieilleſſe. La mort lui épargna tellement les horreurs de ſon approche, qu'on peut dire qu'elle ne fit que ceſſer de vivre. Elle n'eut pas même la douleur de regretter la vie, quoiqu'elle jouït de toute la liberté de ſes ſens, tant la fermeté de ſa raiſon la mit au-deſſus des peines de ce fâcheux moment. Elle mourut ſans laiſſer de poſtérité ; trait frapant de reſſemblance (& ce n'eſt pas le ſeul) qu'elle eut avec Alexandre, Céſar & Trajan ; ſoit qu'on doive regarder comme le comble de l'immortalité pour

ces

ces ames extraordinaires, que personne ne puisse les représenter qu'elles-mêmes, ou que ce fût un trop grand sujet d'orgueil pour des Rois de cette trempe, de commander après la mort. Quoi qu'il en soit, la fortune ne refusa pas ce dernier avantage à cette illustre Reine, puis qu'elle lui donna un Successeur qui jaloux du bien de la patrie, ne crut pouvoir faire rien de plus utile à sa gloire personnelle, que de maintenir les établissemens d'Elisabeth, & de suivre le progrès de ses vûes.

Maintenant que peut-on ajouter à la vénération dont jouït sa mémoire chez tous les peuples qui connoissent l'Europe? Car on n'écoutera pas sans doute les clameurs de quelque faction obscure. L'esprit de mensonge & l'esprit de parti sont assez voisins. Mais l'envie ne peut rien après la mort, non plus que la flatterie; & la réputation, que nous fait la postérité, ressemble, autant qu'il est possible, à la vérité. Si la malignité vouloit donc ôter à son éloge ce que je parois attribuer à sa félicité, qu'elle sçache que la solide admiration est constamment le fruit de l'estime, & qu'il ne falloit pas moins que de grandes vertus, pour captiver ainsi la fortune. Hâtons-nous de répondre à la calomnie.

La Religion eſt le premier article ſur lequel le peuple juge les hommes, & le dernier chef d'accuſation que la haine intente à la mémoire des grands perſonnages, quand ils n'offrent point de crime réel; & il eſt d'autant plus aiſé de les rendre coupables, qu'au défaut des diſcours & des actions, le ſilence & les omiſſions témoignent contr'eux devant un Tribunal mal-intentionné. S'il ne ſuffit pas pour juſtifier la pieté d'Eliſabeth, de dire combien elle étoit ennemie des nouveautés, & qu'elle ne prononça jamais le nom de Dieu, ſans y ajoûter le titre de Créateur; peut-être fermerai-je la bouche aux dévots médiſans, dès que je leur oppoſerai qu'elle pratiquoit des exerçices journaliers deReligion, qu'elle aimoit à ſe nourrir de la Bible, qu'elle avoit lû les écrits de St. Auguſtin; ils ſe contenteront du moins, ſi j'ajoûte qu'elle compoſa elle-même des prières. Je ſçai que l'Egliſe Romaine ſe plaint d'avoir trouvé ſa modération en défaut à ſon égard. Mais cette ſévérité ſera-t-elle auſſi coupable aux yeux des autres peuples Chrétiens, quand on obſervera qu'en permettant la liberté de conſcience, Eliſabeth ne voulut jamais expoſer la tranquillité de ſon Royaume?

aume? Elle jugea que la tolérance de deux Religions cruellement ennemies, n'étoit pas praticable chez une nation impétueuse & turbulente, qui passoit aisément de la chaleur de la dispute à la fureur des armes, & que le schisme des opinions étoit la semence des discordes civiles. C'est pourquoi elle eut soin, en montant sur le Trône, de faire garder à vuë les Evêques les plus factieux, toûjours conformément aux principes du Gouvernement & des loix du Royaume. Loin d'inquiéter les Catholiques étrangers par des perquisitions trop rigoureuses, elle les favorisa plus d'une fois secrettement. Son panchant la portoit à la clémence, & l'excommunication que lança contre elle Pie V. & qui sous un autre régne auroit achevé de bannir pour toujours les restes de sa croyance de toute l'Angleterre, ne fut pas capable de la faire démentir de sa bonté naturelle. Le bruit de ces foudres n'allarma pas cette ame intrépide : maitresse du cœur de ses sujets, & sûre de leur attachement, elle n'avoit rien à craindre de quelques ennemis intérieurs, tandis qu'ils ne seroient point secourus par des Puissances étrangéres. Aussi ne paroit-il dans les Actes publics au-

cune espéce de loi, ni d'arrêt contraire à la foi des Romains, jusqu'à la vingt-troisiéme année de son règne. Mais l'ambition intolérable de la Maison d'Autriche ayant éclaté, au point qu'on ne pouvoit plus se déguiser l'orgueil de ses prétentions & de ses vues sur la conquête de la Grande Bretagne, Elisabeth crut enfin devoir se précautionner contre les remuemens d'une faction intestine nourrie dans les entrailles du Royaume, & prête à le mettre en combustion; elle chercha donc à se délivrer de ce poison caché.

En effet des Prêtres venoient de toutes parts prêcher sourdement l'obéissance au Souverain Pontife, & détruire par la vaine terreur de l'excommunication, le lien naturel & sacré qui engage les sujets envers leur Roi. Ces germes de révolte étoient échauffés par les mouvemens de l'Irlande qu'on attaquoit à force ouverte, & où l'on semoit des libelles odieux contre le gouvernement & la personne d'Elisabeth; enfin mille sourdes rumeurs annonçoient une défection éclatante. Ce n'est pas qu'on doive accuser tout le Clergé de ces noires intrigues, quoique la simplicité des bons & la candeur de leur zéle en fit autant d'instru-

truinens & de dupes de la malice des mécontens & des brouillons; mais on sait, par l'aveu de plusieurs d'entr'eux, qu'ils étoient venus la plûpart avec ordre d'annoncer par toute l'Angleterre aux Catholiques, que la fin de leurs humiliations approchoit, qu'ils alloient reprendre leur ancienne supériorité, que le Souverain Pontife & tous les Princes Catholiques songeoient à les délivrer de l'oppression, pour peu qu'ils voulussent s'aider eux-mêmes; & rien n'étoit plus vrai que ce dessein, qui s'éventa vers la trentiéme année du règne d'Elisabeth, par l'appareil formidable de la flotte Espagnole. On surprit même des lettres écrites par des Prêtres, conformément à ce projet de ligue contre l'Angleterre. On y lisoit qu'on sçauroit bien tromper, ou faire échouer la vigilance de la Reine & de son Conseil; qu'elle avoit beau éloigner du ministére & du maniement des affaires tous les Seigneurs Catholiques, qu'on ne manqueroit pas d'amener la révolution par d'autres moyens, & que le peuple dont on tenoit les mains & la volonté par le secret de la Confession, y serviroit au défaut des Grands. Telles étoient les pratiques familiéres de la Cour Romaine, pour ravoir l'Angleterre sous

ſa jurisdiction. Il falut bien alors qu'Eliſabeth, afin de prévenir de ſi grands dangers, ſévit contre une partie de la Nation, qui ſans prendre part aux charges & aux dépenſes de l'Etat, n'avoit d'autre ſoin que celui de s'enrichir. Ce membre du corps politique étoit cangrené ſans remède; il étoit temps de le couper, ou d'arrêter du moins le cours du venin. Elle y pourvut par la rigueur des loix qu'elle porta contre les Eccléſiaſtiques. Il en arrivoit tous les jours ſans nombre, qui ſe diſperſoient dans des Séminaires clandeſtins, où ils étoient entretenus par les libéralités des ennemis du dehors, & par les aumônes des Catholiques rebelles, répandant par-tout l'horreur du nom d'Eliſabeth, qu'ils ne prononçoient jamais, ſans y ajouter les qualifications ſcandaleuſes de Princeſſe hérétique, excommuniée & livrée au Démon. S'ils ne menoient pas la cabale, ils étoient du moins intimément liés avec des criminels de léſe-Majeſté; ils corrompoient les Catholiques juſqu'alors ſans trouble & ſans reproche, par un levain de fanatiſme & de diviſion capable de porter la déſolation dans toutes les extrémités de l'Etat. On ne trouva donc plus de remède, que dans un

édit

édit de profcription qui défendoit à tous les Prêtres Catholiques l'entrée du Royaume, fous peine de mort. Encore cette rigueur, loin d'arrêter les entreprifes de ces hommes accoûtumés à dominer, ne fit qu'envenimer leur haine & redoubler le feu de la conjuration. Tant le faux zéle de la Religion l'emporte fur la charité même qu'elle infpire!

Ainfi, quoiqu'on n'eût plus rien à redouter de l'Efpagne, qui avoit réduit le mal à cette extrémité, les exemples terribles du paffé, dont le fouvenir récent ne pouvoit être effacé par une longue fuite de fiécles, l'inconvénient d'abroger des loix nouvellement portées, ou d'en négliger l'exécution, le danger enfin de fe relâcher, empêchérent Elifabeth de ramener les chofes à cet état de douceur & de tolérance, où elles avoient été tout le tems de fon Règne. Ajoutez à toutes ces raifons l'intérêt du Fifc qui reclamoit le fecours du patrimoine de l'Eglife, & l'inquiétude des Magiftrats que l'orgueil de leur charge entête ou aveugle, au point de ne jamais envifager la fureté politique de l'Etat, que dans le maintien de quelques Loix Civiles, & qui s'attachérent avec une roideur trop

partiale à l'exécution des Ordonnances portées contre le Sacerdoce. Heureusement Elizabeth qui aimoit la paix, émoussa tellement le glaive de la Justice, qu'il ne put immoler qu'un petit nombre de victimes. Au reste cette digression ne tend point à disculper la Reine, puis qu'après tout le salut de l'Etat demandoit le sang de quelques citoyens, & que cette rigueur ne fut rien au prix des édits sanguinaires & des barbares exécutions que l'esprit d'intolérance a souvent produit chez nos accusateurs. On doit dans toutes les Histoires pardonner quelque chose à l'extrémité du besoin, & ne pas faire un crime personnel aux Rois, du malheur de leurs tems.

On pourroit ajouter que c'est la haine de l'innovation qui la fit persister dans sa croyance, qu'elle regardoit comme plus conforme à l'esprit du Législateur, à la Parole de l'Evangile, & à la pureté de l'Eglise primitive. Mais ce n'est pas ici la place d'une controverse. Si elle acheva donc de renverser la Religion Romaine dans ses Etats, ce fut par degrés, & avec des ménagemens dont on ne sauroit trop imiter la sagesse. En voici un trait remarquable dans une de ses réponses. Le lendemain de son avé-

avénement à la Couronne, comme on délivroit les prisonniers selon la coutume, un de ces esprits bouffons, les seuls parasites de la Cour qui osent dire la vérité au Maitre, parce qu'ils la lui font digerer sous l'assaisonnement de la plaisanterie, soit de son propre mouvement, ou par quelque instigation étrangére, présenta une requête à la nouvelle Reine en faveur de quatre ou cinq prisonniers, dont il demandoit la liberté. C'étoient les quatre Evangelistes & l'Apôtre St. Paul, qu'on tenoit, dit-il, comme en prison dans une langue étrangére, & qui ne pouvoient avoir aucune espéce de communication avec le Peuple; à quoi Elizabeth répondit qu'il falloit les interroger eux-mêmes, pour savoir s'ils vouloient être délivrés. C'est par une réponse aussi subtile qu'elle éluda la surprise d'une question délicate.

Telle fut sa constance par rapport à la Religion; elle prit toutes sortes de mesures, soit dans les Assemblées de la Nation, soit dans les Conseils Privés, pour maintenir l'ordre & la discipline dans son Eglise; & tout le tems de sa vie, elle ne se relâcha pas un moment de cette vigilance, avertissant toujours au commencement des Assemblées nationales, qu'elle

ne

ne vouloit pas entendre parler d'innovation.

Quant à ce qu'on lui objecte qu'elle n'aimoit pas qu'on lui rappellât le souvenir de sa vieillesse ni de la mort; il est vrai que dans ses derniers jours, un de ses Ministres lui ayant représenté qu'il y avoit depuis longtems beaucoup de places vacantes dans le Royaume, elle se leva brusquement, & lui dit d'un ton animé: Je sçai bien que la mienne ne vaquera pas un instant. Elle avoit dit aussi dans sa jeunesse, comme on la sollicitoit de penser au mariage pour se donner des successeurs, qu'elle ne vouloit pas avoir devant les yeux toute sa vie une annonce de mort. Mais d'ailleurs quand on lui parloit des honneurs funèbres, elle fit sentir combien elle en dédaignoit la vanité, voulant qu'on renfermât son épitaphe en deux lignes, qui feroient mention de son célibat, de la durée de son règne, & de son amour pour la paix & la Religion.

La censure pourra lui reprocher avec plus de justice son gout pour la galanterie. Elle avoit à la vérité le foible des plus honnêtes femmes, de vouloir être aimée, & que le mérite de la vertu ne dérobât rien aux droits de la beauté; mais ce reproche ne se tourneroit-il pas en éloge,

éloge, si l'amour étoit au rang de ses sujets; si toujours séparé de la débauche, il ne faisoit qu'embellir sa Cour, au lieu de la troubler? Enfin n'est-ce pas un sujet d'admiration, que les plaisirs n'ayent jamais rien pris sur sa gloire, & que l'Empire n'ait point eu à souffrir de ses intrigues? Car les passions des Rois n'entrent que trop dans la destinée des Peuples.

Elisabeth avoit le cœur tendre & les mœurs excellentes; elle haïssoit le vice, elle aimoit les arts, & tout ce qui pouvoit la distinguer dans son sexe, & même dans sa place. Un jour qu'elle fit écrire à son Ambassadeur en France, pour le charger de certains ordres auprès de la Reine Mére des Valois, son Secretaire voulut insérer dans la lettre une de ces politesses de Cour, qui servent d'avant-train aux négociations. Il faisoit dire à sa Reine, qu'elles se trouvoient à la tête de deux puissans Royaumes, deux femmes dont l'expérience & l'habileté devoient égaler les hommes les plus célèbres dans l'art de commander. Ce parallèle déplut à Elizabeth; elle répondit qu'elle prétendoit avoir une place à part, & que sa politique n'étoit pas celle de Catherine de Medicis. Rien ne la flatoit davantage que d'entendre dire qu'elle étoit née pour

pour de grandes choses, & que dans le rang le plus bas, elle n'eut jamais été confonduë avec le vulgaire, voulant toujours qu'on séparât son mérite de sa fortune. Je pourrois, à l'exemple des Panégyristes, m'étendre sur des vertus communes que je lui rendrois particuliéres, ou me répandre sur les détails; mais je laisse au tems qui donne rarement de pareils modéles à l'humanité, le soin de perpétuer sa gloire dans l'admiration des hommes, & de faire envier à toutes les Nations la prospérité de son Règne.



ARTICLE HUITIEME.

LETTRE

Sur le goût des François en matiére de Littérature.

QU'EST-CE que le goût? Je n'en ſçai rien, & ſi je le ſçavois, je ne le dirois pas: trop de gens ont intérêt que les idées de l'eſprit & du goût ne ſoient jamais fixées.

Autre queſtion. Y a-t-il quelque choſe qu'on puiſſe appeller le goût général d'une Nation en matiére de Littérature? Par exemple, voit-on ſur le mérite des productions de l'eſprit, une réunion de ſuffrages, qui annonce dans tous les François inſtruits & bien élevés, la même maniére à peu près de penſer, de ſentir & de juger? J'oſe trouver la choſe problématique.

Je ſçai bien qu'il y a des ouvrages dont la réputation eſt conſommée, & ne peut jamais être attaquée avec ſuccès; je ſçai qu'il n'eſt plus queſtion aujourd'hui d'examiner ſi l'Iliade, ſi l'Enéide ſont des chefs-d'œuvre, le temps

a mis

a mis le ſceau à leur gloire ; il impoſe un ſi-lence éternel au goût ſéditieux, qui voudroit ſecouer le joug d'une admiration devenue néceſſaire. Mais ces exemples ne me perſuadent pas : je ne reconnois plus le goût dès qu'il n'eſt pas libre, dès qu'il ne prononce pas de ſon chef, & qu'il ne fait que répéter. D'ailleurs tous ces ouvrages ſi révérés ont un malheur, c'eſt qu'ils ſont auſſi négligés qu'ils ſont vantés ; il ſemble qu'on craigne de leur manquer de reſpect en les liſant, ou qu'on veuille, en ne les liſant point, ſe venger de la néceſſité de les admirer.

Si l'Iliade, ſi l'Odiſſée paroiſſoient aujourd'hui pour la premiére fois ; je vois déja nos femmes dégoûtées les rejetter avec dédain, nos Petits-maîtres s'épuiſer en bons mots ſur la force groſſiére d'Ajax, ſur la légéreté du pied d'Achille, ſur les gigots & la marmite de Patrocle, ſur la leſſive de la Princeſſe Nauſicaa, & nos Beaux-eſprits ne trouvant dans ces deux Poëmes, ni fineſſe d'alluſion, ni délicateſſe de ſentimens, décider qu'ils ſont les ouvrages d'un ſot qui avoit du génie.

L'Enéïde ne ſeroit pas plus reſpectée. C'eſt, diroit-on, une Fable mal tiſſue, pompeuſement
&

& tristement versifiée, défigurée par des caractères communs & manqués. Ascagne paroîtroit un sot enfant; Monsieur son pére seroit trouvé médiocrement brave à Troye, fort dévot sur mer, un peu libertin à Carthage, & souverainement malencontreux en Italie.

Mais comme le moins vieux de ces ouvrages jouït d'environ dix-huit siécles de gloire & de mérite reconnu, on n'ose ni les juger ni les lire: on se contente d'avoir pour eux les mêmes sentimens qu'on a pour la Venus d'Apelle, pour les Ecrits de Varron, & pour les Plaidoyers d'Hortensius, ce fameux rival de Cicéron, qu'on estime tant sur la foi de l'Antiquité, & dont il ne nous reste rien.

Je dis à peu près la même chose de tous les ouvrages dont les Auteurs ne sont ni nos compatriotes, ni nos contemporains; plus ils s'éloignent de nous, moins on les lit, & plus on les admire; & cela est bien naturel. La lecture établit entre l'Auteur & le Lecteur une espèce de familiarité qui tourne au détriment de l'estime dûe aux ouvrages. Le respect que les hommes conçoivent pour leurs semblables, est presque toujours fondé sur ce qu'ils imaginent, rarement sur ce qu'ils voyent. On con-

noît trop M. de Voltaire, M. de Fontenelle, M. Greſſet; on vit avec eux, on voit que ce ſont des hommes: on ne connoît point du tout Homère, Virgile, Corneille, Moliére; on ne les a pas vû vivre, on croit que ce ſont des Dieux.

C'eſt donc dans le ſuccès des ouvrages nouveaux ſeulement qu'il faut chercher le goût public, s'il y en a un.

De tous les Tribunaux où ce Juge peut dicter ſes oracles, le Théatre eſt le plus éclatant & le plus reſpectable; c'eſt là que le cœur prononce ſur le rapport du ſentiment: *c'eſt là*, dit éloquemment M. Greſſet, *qu'on entend le cri de la nature.* Mais n'y entend-on pas trop ſouvent le cri de la cabale & de la confuſion? Aujourd'hui un informe avorton meurt en naiſſant au bruit des ſifflets: croyez-vous pour cela pouvoir prendre le Public au mot? Demain il prodiguera les honneurs ſuprêmes à un monſtre cent fois plus hideux, tandis qu'il laiſſera expirer un chef-d'œuvre ſous la rage de l'envie. De deux ouvrages médiocres l'un eſt applaudi, l'autre ſifflé, ſelon le temps & les circonſtances. Quel œil aſſez ſubtil pourroit, à travers ce cahos de jugemens oppoſés, démê-

démêler les traces insensibles d'un goût invariable? S'agit-il de principes? C'est l'unanimité la plus parfaite. Vient-on à l'application? C'est la variété la plus immense.

Si donc je voulois, à quelque prix que ce fût, trouver un goût général dans la Nation Françoise, voici comme je m'y prendrois. Je renoncerois d'abord à le trouver unanime; je renoncerois aussi à le trouver constant: j'avouerois de bonne foi qu'il change, & qu'il passe comme nos modes & nos caprices; & pour parvenir à m'en former une juste idée, je raisonnerois ainsi:

» Il faut supposer qu'ordinairement les hom» mes sont assez éclairés sur leurs propres inté» rêts. L'intérêt des Auteurs est de plaire au » Public, du moins d'en être lûs. Feuilletons » donc les Annales de la Littérature: consul» tons les Auteurs de tous les temps. Voyons » quels ont été dans les différens siécles les » genres les plus cultivés, & concluons qu'in» failliblement ils étoient aussi les plus goûtés. » La multitude des ouvrages bons ou mauvais » dans un même genre, prouve au moins que » ce genre est à la mode. «

Sur ce principe, je me dispenserai de vous

dire quel étoit le goût des François, sous les Rois barbares ou imbécilles de la premiére Race: je crois qu'on n'en avoit point; on étoit occupé d'affaires plus importantes, on s'égorgeoit, on s'empoisonnoit; on n'avoit pas le temps de s'instruire ni d'instruire les autres.

Quand Pepin le Bref eut ôté la Couronne au foible Childéric, trop peu digne de la porter; quand par sa puissance & par ses vertus il eut affermi son Throne usurpé, Charles I. son fils, ce grand homme, ce grand Roi, si supérieur à son pére & au reste du monde, voulut que les Lettres & les Loix triomphassent de la barbarie, comme ses armes triomphoient des Saxons & des Maures: ses thrésors appellérent les talens & les arts des extrémités de l'Univers; il les cultivoit avec ardeur, il les protégeoit avec magnificence; il fut tout à la fois le plus habile Capitaine, le plus brave & le plus robuste Soldat, le plus puissant Monarque, le plus sage Législateur, l'homme le plus éloquent & le plus éclairé de son siécle: il préféroit avec raison cette derniére gloire à toutes les autres. On dut lui pardonner de conquérir, parce qu'il étoit digne

de

de gouverner, & que ſa valeur ne nuiſoit ni à ſon humanité ni à ſa juſtice.

Ses Succeſſeurs furent peu jaloux de marcher ſur ſes traces; les fruits de ſes travaux ſublimes furent ſéchés preſque dans leur fleur: la barbarie regagna ce qu'elle avoit perdu; l'ignorance rentra dans ſon domaine; on n'eut plus de talens, ou l'on en fit un ridicule uſage. Un mauvais Poëte faiſoit des vers à la louange d'un mauvais Prince, & ſe croyoit obligé de ſe ſervir de tous mots qui commençaſſent par la lettre C, parce que ce Prince ſe nommoit Charles, ou parce qu'il étoit chauve.

C'eſt cette même manie de rendre difficiles des choſes inutiles & ennuyeuſes, qui nous a valu dans des ſiécles bien poſtérieurs, ces Acroſtiches, ces Rondeaux, ces Ballades, ces Triolets, ces Enigmes, ces Logogriphes, inſipides délices de nos ayeux, juſtement mépriſées de notre ſiécle. Quelqu'un trouvoit mauvais viſage au bon homme Corbinelli (il avoit cent ans alors): *Il eſt bien queſtion*, dit-il, *de bon viſage, c'eſt beaucoup d'en avoir un à mon âge.* Ces mauvais faiſeurs de ſottiſes laborieuſes avoient à peu près la même excuſe à donner à ceux qui n'approuvoient pas

leurs ouvrages : *Il est bien question*, disoient-ils, *de faire un bon ouvrage, c'est beaucoup de l'avoir fait ; voyez les difficultés qu'il a fallu vaincre.* Nous leur répondrions aujourd'hui : *De toutes ces difficultés-là, il ne falloit combattre & vaincre que celle qui se trouve naturellement à bien faire.*

Les progrès de l'esprit ne furent pas fort rapides dans les premiers siécles de la troisiéme Race : mais si l'on n'avançoit guères, du moins on ne reculoit pas ; & il me semble que malgré toutes les variations du goût, on marcha toujours pesamment, mais directement vers la perfection.

Je ne sçai si dans l'onziéme siécle, les Homélies étoient bien généralement goûtées ; mais on conviendra qu'il falloit les aimer beaucoup, pour en acheter un Recueil moyennant deux cens brebis, un muid de froment, un muid de seigle, un muid de millet, & un grand nombre de peaux de martres : c'est ce que fit Crécie, Comtesse d'Anjou.

Les Lettres trouvérent dans ce même siécle deux Protecteurs, Guillaume le Conquérant & le pieux Roi Robert : ce dernier fit plus que les protéger, il les cultiva lui-même, & voulut

luit donner à son Peuple l'exemple des talens, comme celui des vertus.

Les guerres intestines qui ravagérent la France, les guerres étrangéres & lointaines qui l'épuisérent, furent fatales aux progrès des Arts. Cependant l'Université, alors trop redoutable, produisit des Sçavans & des Disputeurs, qui trouvérent bien le secret d'intéresser les Puissances dans leurs grandes querelles: tantôt les Franciscains écrasoient les Jacobins; tantôt ils en étoient opprimés; ils se faisoient interdire tour à tour la Chaire & le Confessional. Les Nominaux & les Réalistes, après avoir sans fruit épuisé de part & d'autre les argumens les plus convaincans, eurent recours aux armes, comme de raison. J'ai oublié quel parti triompha; toutes ces affaires pouvoient être alors fort importantes pour l'Etat, mais elles l'étoient assez peu pour les lettres.

Quel étoit donc alors le goût des François? vous le voyez, le Pédantisme le plus grossier, le respect le plus superstitieux pour les rêveries d'Aristote; mais c'étoit déja beaucoup d'être superstitieux & pedans: toutes ces épreuves étoient nécessaires; il falloit passer par le régne des mots avant d'arriver à celui des choses.

Il eſt certain qu'avant François I. on ne cultivoit point les Arts agréables, du moins on ne les cultivoit pas avec ſuccès: ce n'eſt pas que le Préſident Fauchet ne nous donne une liſte de cent vingt-ſept Poëtes, qui tous ont écrit avant la fin du treiziéme ſiécle; ce n'eſt pas que dès le douziéme un Moine (car nous avons beau faire, nous avons quelque obligation aux Moines) ne nous eût donné la premiére idée du Théatre, par les repréſentations qu'il faiſoit faire à ſes Diſciples des miracles de Sainte Catherine; mais je ne vois pas qu'il y eût là de quoi faire compliment aux Muſes ni aux Lettres.

Pluſieurs mains aſſez mal-adroites s'étoient mêlées d'écrire l'Hiſtoire: Eginhard, Joinville & Philippe de Comines furent goûtés faute de mieux; on a même encore aujourd'hui la fureur de les lire ſans les entendre, ou de les eſtimer ſans les lire.

François I. combla les Lettres de faveurs, & les Lettres répandirent ſur ſon règne un éclat, qui n'a pû être terni par le ſupplice de Samblançai, ni par toutes les autres fautes que fit ce Prince contre la Juſtice & contre la Politique. On commença ſous lui à connoître l'U-

l'Univers: le commerce & la navigation prirent naissance; Marot rendit la Poësie aimable; on goûte encore sa naïveté, dont une partie cependant appartient à la langue de son temps. Les Sciences sur-tout furent cultivées, & tout le seiziéme siécle fut un siécle d'érudition: mais qu'étoit-ce encore que cette érudition, & combien peu contribuoit-elle à éclairer l'esprit? On sçavoit tout ce qu'avoient pensé les hommes de tous les temps, *quidquid deliraverat antiquitas*; on ignoroit ce qu'on devoit penser soi-même: on n'argumentoit point, on citoit, & ce goût pédantesque infectoit tous les Ecrits, même les plus frivoles: les têtes sçavantes subjuguées par l'autorité, ne se doutoient pas qu'il y eût une raison, quand Descartes vint le leur apprendre. Cet homme singulier déchira d'une main hardie le voile qui couvroit les yeux d'une Nation digne d'être éclairée; il fit perdre aux erreurs le respect que leur vieillesse leur attiroit: on comprit enfin combien la Philosophie abrége le chemin de la science; l'art de douter se perfectionna; tout fut soumis à l'examen; tout ce qui, en matiére d'Histoire ou de Physique, s'écarta des Loix ordinaires de la nature, parut suspect:

on ne reconnut point d'effet dont on ne pût expliquer la cause d'une maniére au moins vraisemblable, & les armes dont Descartes avoit montré l'usage, servirent quelquefois à le combattre lui-même.

Cet esprit de liberté, de méthode & de lumiére, porté dans toutes les facultés de l'ame, nous a produit ce beau siécle de Louis XIV. égal pour les talens, supérieur pour les lumiéres au siécle d'Auguste: alors le goût fut excellent, alors on aima tout ce qui étoit beau, tout ce qui étoit bon, conforme à la nature, à la raison, à la vérité: Corneille & Bossuet élevèrent l'ame, Racine l'attendrit, Pascal l'éclaira, Bourdaloue fit la guerre aux vices, Moliére aux ridicules, Despréaux aux mauvais Auteurs & quelquefois aux bons. Un des progrès de l'esprit philosophique dans le dix-huitiéme siécle, est de n'en pas toujours croire Despréaux sur sa parole. Mais devons-nous croire davantage cette voix qui nous crie sans cesse: *Le goût tombe, les talens dégénèrent, le Bel-Esprit a tout perdu: les beaux jours des Lettres sont passés; les Plines nouveaux corrompent l'Eloquence, les Annéens la Poësie?* La postérité décidera si ces reproches sont fondés, &

si nos bons Auteurs prodiguent l'esprit & le déplacent, comme faisoient sous Louis XIII. les Voiture, les Balzac; disons le mot, comme a fait Corneille lui-même dans presque tous ses ouvrages: elle jugera si les théâtres de Messieurs de Crébillon & de Voltaire, si tant d'ouvrages délicieux de M. de Fontenelle, de M. Gresset; si les Poësies sacrées & sublimes de M. le Franc, &c. soutiennent le parallèle avec les chefs-d'œuvre du dix-septiéme siécle.

Le Poëme épique est un objet à part; il s'agissoit d'en donner un à la France, afin qu'elle n'eût plus rien à envier à l'Antiquité ni à ses voisins: les le Moine, les Desmarêts, les Cassaigne, les le Laboureur, les Chapelain eurent du moins l'honneur de l'avoir entrepris; quelques-uns d'eux parvinrent même à tracer des plans assez réguliers & assez ingénieux; mais le style est la partie essentielle de l'Epopée; & ces Messieurs ne sçachant point écrire, on leur fit la justice de ne les point lire. L'imitation d'Homère & de Virgile, au lieu d'échauffer & d'embellir leur génie, les gâta, parce qu'ils manquoient de goût. Chapelain ayant remarqué qu'Homère, en parlant des blessures

ſures de ſes Héros, faiſoit quelquefois une description anatomique, mais poëtique, de la partie bleſſée, ſe crut autoriſé à employer ce jargon barbare :

Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe,
Le ſacrilége fer, de ſa mortelle pointe,
Le bouclier, la cuiraſſe & le col entamant,
Se fait jour par le dos, & fuit rouge & fumant.

L'honneur de la France demandoit qu'elle eût un Poëme épique: l'honneur de l'Epopée vouloit qu'il fût l'ouvrage d'un génie qui excellât dans tous les genres. Cette gloire étoit réſervée à M. de Voltaire.

Ne ſoyons pourtant pas éblouïs de nos avantages, au point de ne convenir d'aucun des défauts qu'on impute à notre ſiécle. Il ſe peut faire que par un abus de cet eſprit philoſophique qui a pénétré par-tout, on affecte dans l'expreſſion & dans les penſées un excès de préciſion qui mène quelquefois à l'obſcurité; l'envie de prodiguer le ſens & de compter les paroles, peut introduire naturellement les antithèſes trop fréquentes, les énigmes, le précieux, qui ne nous déplaiſent peut-être pas aſſez; elle peut d'ailleurs être funeſte à l'harmonie

nie & aux images. Nous sommes en général trop subtils raisonneurs sur les questions métaphysiques, trop rafinés dans quelques-uns de nos sentimens, sur-tout trop délicats sur le ridicule, dont l'idée est devenue trop vague & trop dépendante du caprice. C'est là ce qui caractérise particuliérement aujourd'hui le génie françois: depuis que la Bruyére & Moliére ont appliqué à la connoissance des hommes, les lumiéres que Descartes avoit employées à la connoissance de la nature, le goût des François s'est entiérement tourné de ce côté-là; aucun ridicule n'échappe à leurs yeux pénétrans, mais ils le voyent souvent où il n'est pas; nos livres, nos brochures, nos conversations, tout est plein de tableaux critiques des mœurs: on rit de tout, on ne corrige rien; mais on plaît, on s'amuse, & c'est tout ce qu'on veut.

AR-

ARTICLE NEUVIEME.

IDÉE

De la Piéce suivante.

MOnsieur Mallet *est l'Auteur du Poëme Anglois dont nous donnons ici le* 1er. *Chant. Estimé dans sa Patrie, il est connu chez l'Etranger. Il avoit travaillé ce sujet pour le Théatre avant de lui donner la forme sous laquelle il paroit aujourdhui.*

L'action se passe dans l'Ile de Saint KILDA. C'est une de celles qu'on nomme Westernes, & qui sont situées près des Côtes Occidentales de l'Ecosse. On en a une description par un homme qui avoit été sur les lieux. C'est de là que Mr. Mallet *a tiré les principaux traits du Tableau qu'il a embelli.*

Il suppose qu'un de ses principaux personnages, Aurèle, *avoit cherché un azyle sur ces bords sauvages & écartés.* „ *Sous le règne de* » Charles II., dit-il dans sa préface, *on fit souf-* » *frir en* Ecosse *de grandes persécutions à ceux* » *qui voulurent défendre les priviléges de leur Pays.*

» *Pays. Sans aucune forme de procès, on or-*
» *donna contre eux des exécutions militaires ; elles*
» *furent confiées aux membres du Parti opposé,*
» *qui voulurent s'en charger pour assouvir des*
» *haines personnelles.*

La Bibliothéque raisonnée *avoit fait connoitre cet Ouvrage, avec une étendue qui montre le cas qu'en faisoient les Auteurs de ce Journal. En donnant à Mr.* Mallet *les éloges qu'il mérite, on y fait, avec modestie, quelques réflexions sur les endroits de sa piéce dont on a été moins content. Quand il nous conviendroit de proposer aussi nos idées, nous n'en aurions pas d'autres à présenter que celles de l'Extrait dont nous parlons. Nous répéterons seulement après lui,* que nous n'avons pu conserver quelques-unes des beautés de nôtre Auteur sans en sacrifier un grand nombre d'autres.

LE SOLITAIRE, OU AMYNTOR ET THEODORE,

POEME.

Chant premier. *

DAns cette vaſte étendue, où l'Océan Atlantique roule ſes flots d'un Monde à l'autre Monde; la derniére des Isles Hébrides, qui ſemblent garder les Côtes de la Bretagne leur Mére, KILDA porte ſa tête juſques aux Cieux..

Isle fortunée, quoique ſoumiſe aux influences de l'Ourſe glacé. Elle ignore les Arts qui poliſſent & corrompent des Climats plus doux; elle poſſède les Biens de la ſimple Nature & de la ſimple Vertu. Jamais elle ne vit flotter ſur ſes rives les Drapeaux enſanglantés, jamais le Glaive meurtrier ne déſola ſes Campagnes. La Volupté, cette Enchantereſſe, qui enivre les Nations d'un Nectar empoiſonné, eſt un Nom inconnu dans cette heureuſe contrée.

Le

* Nous donnerons les autres dans le Vol. ſuivant.

Le contentement tranquille, l'antique fidélité, l'union des cœurs, l'innocence, sont ses Divinités tutélaires. Elles assurent aux habitans de ce petit Monde le bonheur de la vie, une ame exempte de la rage des passions, un corps à l'abri du ravage des maladies. Le teint brille des roses de la santé, les ressorts lians de la vigueur se déployent dans tous les mouvemens. Endurci par la tempérance au péril & à la peine, l'Insulaire lutte contre les Flots, grimpe le sommet des Rochers. Le travail l'éveille au point du jour, le travail ferme ses yeux d'un sommeil paisible, tandis que les Vents & les Flots heurtent contre les rochers qui lui servent de rempart. De tous ses biens le plus précieux, bien que l'Avarice, que l'Ambition ne connurent jamais, c'est la Liberté. Compagne de l'Indépendance, qui se plait dans les Antres & dans les Déserts, elle répand ses douceurs sur la jeunesse & sur l'âge le plus avancé.

FILLE du Ciel & de la Nature, Muse du sentiment, j'implore vôtre secours. Soit qu'au coucher du Soleil vous vous promeniez dans une forêt épaisse, ou qu'au lever de l'Aurore vous vous transportiez sur les Alpes les plus

élevées : ſoit que dans la chaleur du jour vous vous retiriez ſous les berceaux de verdure, qui ombragent ce beau vallon ; & qu'aux bords de ce ruiſſeau tranquille, l'Inſpiration & le Génie prêtent l'oreille à vos leçons : Que ma voix parvienne juſques aux Lieux où vous faites votre demeure ; venez, & daignez m'être propice.

Etendez vos ailes puiſſantes ſur ces flots tumultueux ; qu'un vol rapide me porte ſur ces côtes inacceſſibles. Accordez votre Lyre au ſon que ce vent fait entendre dans les Echos de ces montagnes ; que vos nombres, que votre cadence, marchent avec la liberté qui régne dans ces lieux ſauvages ; que vos accens plaintifs accompagnent le triſte récit que j'entreprens dans ces vers.

C'EST ici qu'AURELE, le vertueux Aurèle, ſe voyoit exilé. Quelle ſolitude plus profonde ſa douleur pouvoit-elle choiſir ? Banni, par l'injuſtice du ſort & par les malheurs de la guerre, des beaux lieux qui l'avoient vû naitre & parvenir au comble du bonheur, il traine dans ces lieux écartés les reſtes d'une vie uſée par les malheurs. Un ſouvenir cruel lui retrace ſa félicité paſſée : une Epouſe fidéle!

l'A-

l'Amour en fit le choix, la Raison le confirma: une Fille, dans la premiére fleur de sa beauté, livrée au pouvoir d'un ennemi, chez qui la fureur d'une Guerre civile a étouffé jusques aux remords!

Tourmenté de ces affreuses idées, il remplit l'air de ses gémissemens; il mêle ses plaintes au mugissement des flots; il passe les nuits étendu sur un Rocher battu des vents & de l'orage.

Tel fut l'état de son Ame, jusques à-ce que le Tems, ce grand Médecin de la vie, qui seul a le secret de fermer des yeux ouverts par le chagrin, de chasser les phantomes d'une noire mélancholie, le Tems fit couler dans ses veines enflammées un Baume insensible & salutaire. Aux plus violentes agitations succède un état de réflexion tranquille. Mais ce calme est mal assuré; c'est celui des flots que les vents laissent retomber, & qui frémissent encor de la tempête. Enfin la Raison remonte sur son Throne. Aurele tourne les yeux vers le Ciel. Au travers des épais nuages dont nous enveloppent les sens, sa piété contemple l'Etre suprême, seul Arbitre de nos destinées, toujours juste, toujours

ſage, dont la main bienfaiſante ne bleſſe que pour procurer la guériſon. A cette penſée il ſent s'appaiſer les paſſions qui le déchiroient : les tranſports de la colère, les fureurs de la vengeance, ces excès, enfans de la foibleſſe, ſont ramenés dans leurs bornes par la main de la vertu. Les erreurs dont l'homme eſt le jouet ſe diſſipent à la lumiére de la vérité, comme les vapeurs diſparoiſſent aux premiers rayons du Soleil. Tranſporté par la Foi au-delà de ce monde borné par le Tems, dans lequel ſe promènent le vice & la mort, il découvre la perſpective brillante d'un monde de lumiére & d'amour. Si quelques ſoupirs s'échappent encor de ſon cœur, ils lui ſont arrachés par ces noms ſi tendres, d'Epouſe, de Fille ; par l'idée des peines qu'elles endurent pour l'amour de lui ; par l'intérêt d'un ennemi, qui ſourd à la voix de la compaſſion, pourra lui-même implorer en vain la compaſſion du Ciel.

PLACE' entre les Gémeaux le Soleil donnoit la plus belle des Saiſons aux Climats que cette Isle voit à ſon Midi. Elle-même, quoique ſur les confins du vaſte domaine de l'Hyver, ne laiſſe pas de ſentir les rayons de cet

Aſtre

Astre bienfaisant. Les Coteaux, les Vallées sont couverts de thim, de lavande fleurie, de carmel (a) aromatique: on respire partout les parfums & la santé. C'est dans les rochers dont l'Isle est bordée qu'on reconnoit surtout la douce influence du Printems. Ces Rocs, auparavant solitaires, sont peuplés de Colonies innombrables, d'oiseaux venus de terres inconnues. A la voix de la Nature, ils ont entrepris un voyage hardi, au-dessus du vaste Océan. Traversant l'étendue immense & uniforme des Cieux, ils ont su diriger leur course à un point fixe, & retrouver leur lit nuptial.

Auréle observe les jeux de ces habitans de l'air. Puis abbaissant ses regards sur le Désert mouvant où se perd sa vuë, ses pensées s'élévent; il adore la Main puissante qui a creusé ce Lit d'une profondeur immense, qui a resserré cette sphère fluide dans des cercles éternels. Elle conduit les vents d'un Pole à l'autre Pole, pour rejoindre des Mondes séparés,

(a) Plante connue des Botanistes sous le nom d'*Argatilis Sylvaticus*, dont les habitans de ces Isles font beaucoup de cas.

parés, & pour réunir dans des services & dans un amour mutuels, la famille entiére de la Terre. La belle heure du soir approchoit. Le Soleil sur son déclin laissoit tomber sur l'Océan ses rayons dorés. Le miroir azuré réfléchit cette brillante image; autour d'elle des nuages colorés forment un Paysage aërien.

Le Solitaire jouïssoit avec un plaisir mêlé de respect de ce magnifique spectacle, & se laissoit aller à la rêverie, panché vers la surface unie des eaux. Tout à coup un bruit sourd s'éléve des voutes souterraines que la Mer a creusées, il roule de caverne en caverne comme un murmure plaintif. Les oiseaux interrompent leurs chants. Le *Fulmar* jettant son cri lugubre, sort de son nid & s'envole vers la mer. La nuit vient avant son heure & répand sur les flots une effrayante noirceur: une espèce de frissonnement parcourt les ondes émues: un nuage épais s'avance, il porte dans son sein les orages & la mort: le terrible Vent du Sud se précipite en furie sur ces Mers épouvantées. A l'abri d'un Rocher, dont le sommet avancé brave la tempête, Auréle immobile contemple ce tumulte affreux. Ses

yeux

yeux ſont étonnés de ces Montagnes d'eau, ſes oreilles ſont ébranlées par le Tonnerre des Vagues.

Auſſi loin que ſa vuë peut s'étendre, là où les derniéres vagues confondent leur écume avec les nuës, tout à coup paroit un vaiſſeau qui ſemble gliſſer du haut des airs. Cet objet, d'abord confus, s'approche chaſſé par l'orage; chaque voile ſe développe, chaque mât ſe ſépare & ſe diſtingue. Aurèle ſuit ſa courſe d'un œil attentif. Il invoque celui dont les Vents écoutent la voix, dont la Mer en fureur reſpecte le moindre ſigne: il le ſupplie de jetter du Ciel un regard favorable ſur des malheureux qui vont périr, dans ces ténèbres, au milieu de ces Abymes, éperdus de frayeur, environnés des horreurs du trépas. Mais non, Têtes deſtinées à la mort, ni vos vœux ni ceux de vos ſemblables ne ſauroient retarder votre heure. A l'inſtant l'affreux Génie des Tempêtes quitte ſa caverne profonde, où la lumiére du jour ne pénétra jamais; il ſort du Gouffre avec un air menaçant; les flots épouvantés fuient en rugiſſant devant lui. Il donne ſes ordres ſiniſtres; auſſitot les Aquilons furieux déployent leurs ailes noires chargées de gréle & de torrens de pluye;

 ils

ils chassent devant eux l'orage qui se répand en éclats: leur souffle puissant pénètre jusqu'au fond de l'Abyme, il souléve, il bouleverse la Masse entiére des Eaux. Foible jouet de cette affreuse tourmente le Vaisseau tournoye avec impétuosité, le Gouvernail se rompt, les mâts tombent fracassés, les Voiles déchirées volent au loin dans les airs. Ah Ciel! sauvez ces malheureux. La moitié de l'Océan s'éléve, elle pend sur le frêle Navire qu'elle couvre d'une ombre épouvantable; le Déluge tombe, ils sont engloutis, le vaisseau s'abime pour ne reparoitre jamais.

Auréle en est témoin; des pleurs involontaires arrosent ses joues blanchies par la vieillesse; il détourne ses pas, il fuit ce triste lieu, il marche en silence, son cœur est navré: Ta volonté, dit-il en soupirant, Ta volonté soit faite, suprême Arbitre des événemens! Mais la mort demande une larme, & l'homme doit sentir les malheurs de l'humanité.

A quelque distance de l'endroit où il a été spectateur de cette fatale scène, là où la Baye s'enfonçant tourne du coté du Pole, un Rocher s'éléve en arcade: Affermie par son propre poids elle semble le vaste portail de quelque
Tem-

Temple antique. Auréle traversoit cet antre, absorbé dans ses pensées, lorsque les échos de la voûte lui renvoyent un bruit & des cris. Il s'arrête, il léve les yeux, il apperçoit un cercle d'Insulaires empressés autour d'un homme que la Mer vient de jetter sur le rivage. Il s'approche, il le trouve étendu sur le Sable. Le feu de la vie ne brille plus dans ses yeux ternis, ses joues ont perdu les vives couleurs dont elles étoient animées; une pâleur mortelle est répandue sur ses traits défigurés. De ses cheveux dégoutte l'eau salée; sa main serre un morceau de Rame témoin des efforts qu'il a faits dans son agonie en luttant contre les flots. Jeune, & formé avec complaisance par les mains de la Nature, les proportions hardies se marient avec les graces dans sa figure intéressante. Auréle touché, léve au Ciel des yeux supplians; & n'ignorant pas qu'une étincelle de vie se cache quelquefois, retirée dans son centre où elle conserve son activité, il fait promptement transporter dans sa demeure ce corps inanimé. Une main officieuse réchauffe ses membres glacés, des odeurs aromatiques chassent les vapeurs malignes qui offusquent son cerveau, une

une liqueur extraite des plantes des Montagnes s'insinue dans ses lévres. Bientôt un mouvement insensible ranime son pouls interrompu; on voit par degrés sur son visage le sang reprendre son cours; il revient peu à peu de cette transe mortelle, comme on se réveille avec peine de quelque rêve affreux.

Rappellé à la vie & à la douleur, un foible crépuscule paroit dans ses yeux entr'ouverts. Il les tourne languissamment vers le Ciel, ensuite sur ces inconnus qui l'environnent fondant en larmes. Il les ferme de nouveau, comme ne pouvant souffrir la vie & la lumiére. A la fin, d'une voix entrecoupée, il prononce en haletant quelques mots qui annoncent le desordre de ses sens: » Baissez, baissez tou» tes les voiles. O Ciel, ayez pitié de nous. Ah » l'Océan entier vient fondre sur nos têtes. » Derniére espérance de mon cœur, non, nous » ne serons point séparés. Aidez-moi, aidez» moi, cette vague l'enléve. O si quelque » flambeau céleste éclairoit ce noir Abyme! Eloi» gnée, engloutie, perdue pour jamais! »

Il se tait, un tremblement général saisit les pâles assistans.

Aurèle les congédie avec des paroles de re-

merciment

merciment & d'amitié. Il reste seul avec l'Etranger; attaché sur son visage, il observe d'un œil inquiet, d'une oreille attentive, tous ses mouvemens, tous ses soupirs. Tantot il épie le moment de lui donner quelque consolation, tantot il est retenu par la crainte de troubler le repos sacré dû aux malheurs extrêmes.

Il règne entr'eux un silence morne, profond, solemnel.

O Toi, dit-il enfin, qu'un miracle a tiré des gouffres de la Mer; si, rendu à toi-même, tu peux discerner la Main puissante qui t'a sauvé, adore cette Main Divine. Enfermé dans un Abyme impénétrable, la voix du Tout-puissant a commandé à la Mort de rendre sa proye, afin que tu subsistes comme un monument d'admiration & d'amour. . . . . . . Il ne m'écoute pas: quelque malheur étrange l'accable; quelque secret tourment presse son cœur. & fait couler de ses yeux ces larmes amères . . . . Découvre-moi le fond de ton ame. Quelque affligé que tu sois, sache que par un triste privilége, formé moi-même à la misére, j'ai acquis le droit de partager les infortunes, je sai

ren-

tendre aux Enfans de la douleur, larme pour larme & ſoupir pour ſoupir.

Qu'ai-je entendu? s'écrie l'Etranger, après quelques momens d'admiration & de ſurpriſe: Sur cette Terre ignorée des humains, près des bornes les plus reculées de la Nature, un langage qui ſe reſſent ſi peu de la rudeſſe du Climat, un cœur ouvert aux ſentimens de la pitié la plus tendre! Généreux Inconnu, ſi des maux qui ne veulent point de reméde vous ont pour jamais dévoué au deſeſpoir, vous voyez un digne compagnon d'infortunes, que la lumiére du matin ne rappellera plus à la joye, que la nuit n'invitera plus au repos. Dans la fleur de votre jeuneſſe, dites-moi, votre cœur touché d'une Beauté toute Divine, éprouva-t-il ces émotions, ce trouble charmant que la Beauté fait naitre, lorſqu'elle s'offre pour la prémiére fois à nos regards enchantés? Le Ciel sembla-t-il approuver cette paſſion vertueuſe? Vous accorda-t-il ce bonheur qu'on n'achéte point par des thréſors, que ne donne point le Pouvoir ſuprème, cette félicité céleſte, l'amour payé par l'Amour? Connutes-vous ces épanchemens d'une tendreſſe & d'une fidélité mutuelle auxquels le cœur s'abandonne

bandonne avec transport ? Si tel fut vôtre sort, connoissant mes plaisirs vous concevrez mon désespoir. Cette fortune, si digne d'envie, toute cette fortune est abîmée dans ces Ondes. Cieux, qui dévouates aux vents & aux flots sa tête innocente, vous seuls pouvez dire ce que j'ai perdu. O amant infortuné, ô malheureux Amyntor ! Les larmes, les sanglots étouffent sa voix, ce n'est plus qu'un muet désespoir, qu'une nouvelle agonie.

Dans ce moment le crépuscule, qui les avoit éclairés d'une foible lumiére, avoit fait place à une nuit obscure, dont l'horreur vient augmenter ce qu'il y a de lugubre dans ce touchant Entretien. Aurèle en sent toute l'impression. Il connoit trop la Nature pour combattre un amour sans espoir. Que ne puis-je soulager des maux que je partage, Amyntor ! lui dit-il : j'en prens à témoin le Ciel qui voit tes larmes, je délivrerois ton ame de ses plus vives douleurs. Sa douleur ! qu'elle est juste, lorsque la Raison & l'Amour pleurent sur un même tombeau ! Vien, nous mêlerons nos larmes pour celle qu'adoroit ta vertu & que regrette ta fidélité. Tous les jours, dès que l'Aurore viendra dorer nos montagnes, lorsque

la

la nuit les couvrira de ſon ombre, tous les charmes de ſon viſage, toutes les beautés de ſon ame feront le ſujet de nos diſcours. Enſuite tu entendras le récit funeſte . . . . Amyntor, ton cœur palpitera à la ſeule idée des maux qui font ſaigner le mien. Mais la nuit s'avance, voici l'heure du repos: puiſſent les Miniſtres Céleſtes qui veillent ſur les pauvres mortels, te donner un ſommeil paiſible, t'offrir des images de lumiére, & ſouffler dans ton ame cette paix ſacrée qui eſt l'appanage de la Vertu!

Fin du premier Chant.



ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

LES BOULES A SAVON.

IDYLE.

SUr des rians côteaux, au bord d'une onde claire,
Eglé, que les Amours avoient faite pour plaire,
Dédaignant les soûpirs des Bergers du Hameau,
D'un pas précipité conduisoit son Troupeau.
Dans ces Lieux fortunés, asyle du silence,
Elle venoit joüir de son indifférence.

Eh quoi! disoit Eglé, par un nouveau détour,
Ne puis-je me sauver des pièges de l'Amour ?
Ce Dieu n'est qu'un Enfant: Par de feintes caresses
Evitons le poison de ses flèches traitresses.
Cruel Dieu de Paphos, vante ailleurs tes bienfaits;
Je perdrois mon bonheur, l'innocence & la paix.

Elle

Elle achevoit ces mots : Quelle ſurpriſe ex-
trême !
Elle apperçoit l'amour. . . . Cède à ma Loi
ſuprême,
Dit-il : Tout reconnoit mon joug impérieux ;
Les Rois, & les Bergers, & le Maître des
Dieux.

Venge toi, dit Eglé ; mais ſi j'ai ſçu te plaire,
Si les jeux innocens d'une ſimple Bergère
Ont tant de fois ſéduit le redoutable Amour,
Appren que je pourrois te punir à mon tour.
Il eſt un jeu charmant que je voulois t'ap-
prendre,
Ingrat, puiſqu'en ces lieux tu viens pour me
ſurprendre,
Je t'en fais un myſtère. . . . Epuiſe tous tes
traits :
Mon ſecret eſt à moi pour le taire à jamais.

L'Amour eſt curieux : Par ſa perſévérance
Il a bientôt d'Eglé vaincu la réſiſtance.
Eglé dans une coupe épanche une liqueur,
Qui des lys éclatans efface la blancheur.
Pour hâter les plaiſirs qui flatent ſon attente,
Elle prend d'un épi la tige obéiſſante,
Separe

Sépare les tuyaux, en retranche les nœuds;
L'air y trouve un passage & seconde ses vœux.

D'un souffle créateur avec art animée,
La liqueur en un Globe est soudain transformée:
Iris du haut du Ciel y verse ses couleurs:
Flore le voit, s'étonne & dédaigne ses fleurs.
Le souffle qu'il renferme, & l'air qui le comprime,
Enfantent des couleurs ce concert unanime
Qui redouble à la fois leurs combats & leurs jeux,
Et les fait tour à tour triompher à leurs yeux.

Cupidon interdit contemple la Bergère:
Il veut parler, il craint de troubler le mystère.
Chaque instant est marqué d'un prodige nouveau.
De mille objets divers le fidèle tableau
Offre à l'œil attentif le plus riche assemblage:
C'est peu, le Dieu lui-même apperçoit son image:
Il observe ses traits d'un regard curieux,
Mais le Globe entr'ouvert éclate sur ses yeux.

J'admire, dit Eglé, ton dépit & ta honte :
Cesse de t'allarmer, puissant Dieu d'Amathonte ;
Approche, pren la coupe & ce tuyau vainqueur,
Que d'un souffle léger. . . . Aussitôt la liqueur
Déploye en s'élevant mille beautés nouvelles.
Cupidon s'applaudit & balance ses aîles :
Quand le Globe enlevé par un Zéphir jaloux
S'envole au sein d'Eglé, tombe sur ses genoux :
Le Dieu veut le saisir : O disgrace imprévûë !
L'édifice en éclats disparoit à sa vûë.

Quel Génie envieux s'oppose à mes plaisirs ?
C'en est trop ; & l'Amour. . . . Appellons les Zéphirs.
Un spectacle plus beau, s'écria la Bergère,
Calmera le courroux de l'Enfant de Cithère.
Elle dit : Les Zéphirs, dociles à sa voix,
Pour seconder Eglé volent du sein des Bois.

Partez ; suivez au loin vos routes incertaines. . . .
Soudain l'air se ranime à leurs douces haleines.
Que de Globes errans par mille jeux divers
D'un nouveau Phénoméne embellissent les airs !
L'un suit d'un vol pompeux sa course mesurée ;

L'autre

L'autre fuit & se perd dans la voute azurée.
Ici, prêts à périr, entrainés sur les fleurs,
Ils ternissent l'émail des plus riches couleurs.
Plus loin, s'entrechoquant dans leur course ra-
pide,
Ils cèdent sans effort au Zéphir qui les guide.
L'Enfant aîlé s'élance & préside à leurs jeux;
Il les suit dans les airs & folâtre avec eux.
Il craint d'en approcher, & ses Globes fragiles
Cent fois se sont brisés dans ses mains indociles;
Et sans cesse, embelli par un charme nouveau,
Le dernier qu'il poursuit est toûjours le plus beau.

Mais cherchant vainement un secret qu'il
ignore,
Cupidon se dégoûte & s'en amuse encore :
Le trouble dans le cœur la Bergère s'enfuit,
Et veut tromper le Dieu, qui l'observe & la
suit.

Mille fois, lui dit-il, par un feint badinage,
Tu parus dédaigner mon plus sincère hommage.
Arrête; explique moi par quel art imposteur
Tu me repais toûjours de mensonge & d'erreur.
Eh quoi! charmante Eglé, ces Globes innom-
brables,

Si parfaits à mes yeux, ſeroient ſi peu durables ?
A peine encor formés, malgré tous mes efforts,
Le plus léger obſtacle en briſe les reſſorts.
Vien ; rendons dès ce jour leurs beautés éternelles.

Ils ſont de tes plaiſirs les images fidèles,
Dit Eglé : Ce ſont-là les doux biens de l'Amour ;
Un inſtant les voit naître & périr ſans retour.

Je punis des erreurs qu'un vain orgueil t'inſpire.
Il eſt tems, jeune Eglé, d'embellir mon Empire :
Que ce dard. . . . Ah ! dit-elle, appaiſe ton courroux ;
Mais enfin ſi mon cœur doit fléchir ſous tes coups,
Si je ne puis te fuir. . . . Eh ! s'il faut que mon ame
Pour un jeune Berger s'attendriſſe & s'enflamme,
Ligdamis. . . A ces mots le Dieu des cœurs ſoûrit,
La regarde, ſoûpire ; il la bleſſe & s'enfuit.

ARTICLE ONZIEME.

EPITRE A M. D ***.

TOi qui, né Philosophe, au sein de l'opulence,
Au milieu des plaisirs d'un monde séducteur,
Vis dans un paisible silence;
Des intrigues de Cour utile spectateur,
Par une sage indifférence,
Des passions toujours vainqueur,
Sais conserver l'indépendance
De ton esprit & de ton cœur;
Tu peux parmi le bruit, dans le centre des villes,
Joüir de tous les dons de la tranquillité;
Entouré d'embarras futiles,
De faux brillans, de vœux steriles,
Tu n'en es que moins agité;
Mais hélas! mon esprit moins ferme & plus timide,
A besoin de choisir un séjour écarté!
Si de loin sur tes pas il veut prendre pour guide
Le flambeau de la vérité;

Il m'éclaire en ces lieux ; du plus épais nuage
Il a ſu diſſiper toute l'obſcurité ;
J'y reprens ſur moi-même un entier avantage;
Je rentre en mon premier partage,
Le repos & la liberté.
J'y trouve cette paix, ce calme inalterable,
Ces doux raviſſemens qui coulent dans nos cœurs,
Un bien pur & parfait, ce loiſir déſirable
A ceux qui ſuivent les neuf ſœurs.
Sur cette rive ſolitaire,
Où le ſilence les conduit,
De leur commerce ſalutaire
Je ſais recueillir l'heureux fruit !
Je puis dans ſa courſe légère
Arrêter le tems qui nous fuit,
Et loin du tumulte & du bruit,
Dans l'indolence litteraire
Voir couler mollement des jours
Dont, gouverné par la folie,
Le monde qui lui ſacrifie,
Semble vouloir hâter le cours.
Malgré les charmes dont Meliſſe
Sait maſquer ce monde à nos yeux,
En eſt-il moins contagieux ?
Sous les fleurs eſt le précipice ;
L'ambition n'eſt que ſuplice,
Le

Le luxe qu'un dehors trompeur,
L'amour un enfant de caprice,
Et la beauté qu'un artifice,
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur.
C'est entre les bras d'Uranie
Qu'aux attraits des neuf sœurs entiérement livré,
Contre les préjugés dont la terre est remplie,
Je trouve un azile assuré.
Et quel sujet plus propre aux douces rêveries,
Qui charment le loisir des enfans d'Apollon,
Que ces lieux enchanteurs, ces bosquets, ces prairies !
Tout y peint le sacré valon.
Assis près de cette onde pure,
C'est au bruit, au tendre murmure
De ces legers ruisseaux bordés de myrthes verds,
Que saisi d'une douce yvresse,
Ainsi qu'aux rives du Permesse,
Chapelle cadençoit des vers.
C'est dans l'enfoncement de ce bocage sombre,
Que du plus grand des Rois Voltaire évoquoit l'ombre,
Qu'Apollon écoutoit ses chants harmonieux.
C'est sur ces gazons, ces fougéres,
Que Fontenelle apprit la langue des bergéres,

Et sur cette terrasse il mesuroit les Cieux.
C'est parmi les festins, les jeux de cette table,
Que buvant le nectar des Dieux,
Brilloit la négligence aimable
Et des Courtins & des Chaulieux!
Sully, jardins délicieux,
Valons qui de Tempé rappellez la mémoire,
Bois fortunés d'Amphise, arbres chéris des Cieux,
Divin rivage de la Loire,
Que votre sein renferme un trésor précieux!
Paris est le séjour du faste & de la gloire,
Le bonheur habite en ces lieux.



ARTICLE DOUZIEME.

L' HOMME,

Ode.

SCène, qui tous les jours ouverte,
Nous offres tous les jours un spectacle charmant,
Terre, pour L'HOMME seul de chef-d'œuvres couverte,
Admire à son aspect ton plus bel ornement !
Aux fleurs, aux fruits, dont tu t'émailles,
Join l'éclat des trésors tirés de tes entrailles ;
Tout lui sera subordonné.
Quel est l'attrait qui ne s'efface
Devant la majesté, la décence & la grace
Dont tu vois son front couronné ?

Contemple en cet auguste reste
De charmes que le crime a détruits ou flétris,
Le siége d'un Esprit d'origine céleste,
Libre, actif, lumineux & du bonheur épris.
De ces traits de ta ressemblance,
Con-

Conſervés dans Adam, grand Dieu, par ta clémence,
Tu décores le Genre humain.
Sans Diadème & ſans Thiare,
De tes Oints révérés la Dignité nous pare:
L'HOMME eſt Pontife & Souverain.

Tel un pin, géant d'un bocage,
Où l'orage en courroux fit éclater ſes feux,
Foudroyé, n'offre à l'œil qu'un aride branchage,
Mais porte dans la nuë un front majeſtueux:
Qu'aux coups d'un fer vainqueur en bute,
Il tombe en ébranlant la Terre par ſa chûte,
Ceſſera-t-il d'être admiré?
Non, non, ce tronc que cache l'herbe,
Doit encor nous frapper, mât d'une nef ſuperbe,
Ou ſoûtien d'un lambris doré.

Plaçons L'HOMME à côté de l'Etre
Qui par le Créateur à l'inſtinct fut réduit:
L'œil ne peut ſe méprendre; il diſtingue le Maître:
La Brute au point du jour vient ſous le joug ou fuit;
Le Taureau ſillonne un Domaine;
Le Cerf court s'enfoncer dans la forêt prochaine,
Plus par reſpect que par effroi;
Ce reſpect, cette obéiſſance,
Sont

Sont des honneurs rendus à la prééminence,
Qu'ils reconnoissent dans leur Roi.

Du Trône il passe au Sanctuaire.
La Terre est un Autel au Très-Haut consacré,
Dont L'HOMME peut lui seul remplir le Ministère,
Seul de l'intelligence ici-bas éclairé.
Les biens où le besoin le guide,
Des eaux, des airs, des bois fixent l'hôte stupide,
Muët & rampant possesseur:
Etre, dont les ressorts font l'ame,
Sent-il le mouvement qui dans nos cœurs reclame
Le culte envers le Créateur?

Seul tu vois la magnificence,
La libéralité dans les célestes dons,
Seul tu connois la voix de la reconnoissance,
HOMME; vien aujourd'hui l'entendre dans mes sons.
Quel beau présent que ton Génie!
Ici par l'élégance & par la symmétrie
Il rend tes portiques pompeux;
Là deux Arts l'un de l'autre émules,
Animent la matière, & sous tes yeux crédules
Font revivre les morts fameux.

L'esprit

L'esprit est simple, indivisible,
Tel que l'Aigle en son vol, noble, sublime, ardent;
La mort respectera cet Etre incorruptible,
Et des tems, & des lieux toûjours indépendant.
Par les remords & par les craintes
Il connoît l'équité de ces maximes saintes
Que l'Homme porte dans le cœur:
Ce qui lui reste de justice
Contraste encore assez avec les traits du vice
Pour nous en montrer la laideur.

Grandeurs, trésors, biens périssables,
Plaisirs évanouïs aussi-tôt que goûtés,
Remplissez-vous du cœur les vœux insatiables
Loin de le satisfaire, hélas! vous l'agitez:
Votre succession rapide,
Secours trop passager pour sa soif, pour son vuide,
Décèle son immensité.
Homme, connoi ton excellence:
De l'Auteur de tout bien la seule jouïssance
Peut faire ta félicité.

Mais par quel tribut de loüanges
Pourras-tu célébrer l'ineffable bonté
Qui t'avoit destiné pour remplacer les Anges
Entrainés par l'orgueil dans l'infidélité?

Que vois-je? Adam même eſt rebelle...
Auras-tu donc perdu cette gloire immortelle?
Non, Dieu veut encor t'y placer!
Si dans ſa main gronde la foudre,
Sa clémence eſt encor plus portée à t'abſoudre
Que tu ne l'és à l'offenſer.

Que dans l'ame, ſon plus cher Temple,
Demeure pour jamais vivement retracé
L'intéreſſant tableau de l'amour ſans exemple
Qui fait pour l'offenſeur immoler l'offenſé!
Oui, ton Fils vient à ta juſtice,
Prêtre, Hoſtie à la fois, offrir le ſacrifice
Que craint de voir l'Aſtre du jour.
Tout ſon ſang verſé le conſomme:
Eh! de quel prix, grand Dieu, ne doit pas être L'HOMME,
Si j'en juge par cet amour!

Tels ſont, Mortel, de ta nobleſſe,
Tels ſont les fondemens, les titres glorieux.
Sui pour la conſerver les Loix de la Sageſſe:
Le cœur eſt dégradé s'il ne s'élève aux Cieux!
La gloire du monde s'envole;
Ne va point t'avilir aux pieds de cette Idole,
Que ta grandeur doit dédaigner!

Le

Le Chrétien humble, chaſte & juſte,
Voit dans le joug qu'il porte une Couronne auguſte :
Servir le Seigneur, c'eſt régner.

Laudate Dominum omnes Gentes, laudate eum omnes Populi.

FIN DU TOME CINQUIEME.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

